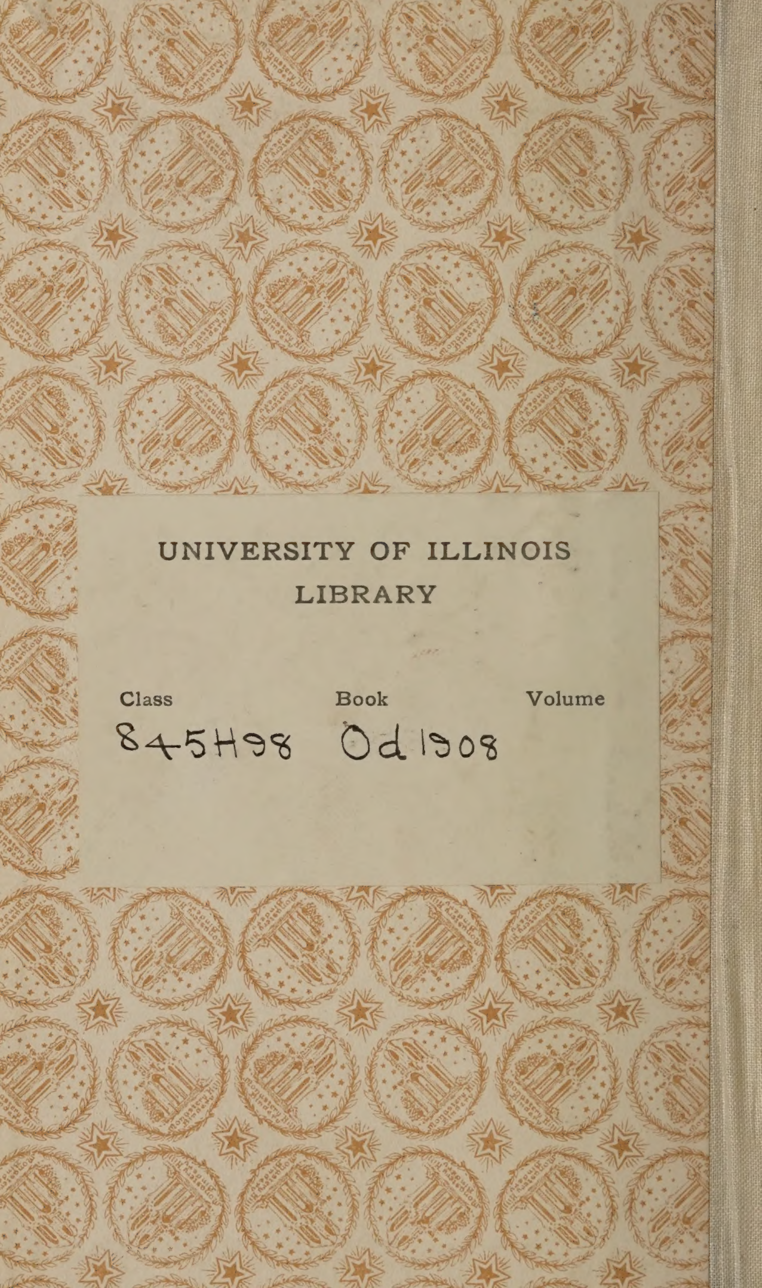




DE TOUT

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Œuvres catholiques

L'Oblat, roman. 20e édition. Un vol. in-18 . . 3 fr. 50
De tout. 8e édition. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Sainte Lydwine de Schiedam. 15e édition. Un vol. in-16 . . . . 3 fr. 50
Il a été tiré de cet ouvrage une première édition en caractères gothiques. Un vol. in-8°. . . . . 10 fr. »
Pages catholiques, pages choisies. 7e édition. Un vol. in-18, avec une préface de M. l'abbé A. Mugnier. Prix . . . . 3 fr. 50
La Bièvre et Saint-Séverin. 6e édition. Un vol. in-18. Prix . . . . 3 fr. 50
La Cathédrale, roman. 27e édition. Un vol. in-18. Prix . . . . 3 fr. 50
En route, roman. 29e édition Un vol. in-18. . 3 fr. 50
Les Foules de Lourdes. 26e édition. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50
Trois Églises et trois Primitifs. Un vol. in-16. Prix . . . . 3 fr. 50

Œuvres diverses

L'Art moderne, critique d'art. 2e édition. Un vol. in-18. Prix . . . . 3 fr. 50
Là-bas, roman. 26e édition. Un vol. in-16. . . 3 fr. 50
En rade, roman. 4e édition . . . . 3 fr. 50
Certains, critique d'art (G. Moreau, Degas, Chéret, Wisthler, Rops, Le Monstre, Le Fer, etc.). 4e édition. Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50
Croquis parisiens. — A Vau-l'eau. — Un Dilemme. 3e édition. Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 10951.

J.-K. HUYSMANS

DE TOUT

HUITIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1908



LA VIERGE NOIRE DE PARIS

Un nouveau tronçon du boulevard Raspail vient de s'ouvrir et, après avoir déjà culbuté une partie de la rue de La Chaise et de la rue de Varennes, il écornera, en se prolongeant, les murs de l'abbaye aux Bois et fera sauter tout ou partie du couvent des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve dont la maison se trouve au point même où s'arrête son amorce, devant les numéros 25 et 27 de la rue de Sèvres.

Menacée d'un autre côté par l'agrandissement commencé de la Croix-Rouge, l'abbaye aux Bois verra disparaître, en sus de ses jardins, les deux ailes qui bordent sa cour, et il ne lui restera que sa façade du fond et peut-être sa vieille et dévote chapelle où, certains dimanches, à la messe de neuf heures, derrière la treille de la clôture, une

voix frêle de nonne chante sans accompagnement le *Kyrie Eleison* et alterne, seule, avec le grand orgue ; et le contraste est si violent de cette pauvre voix de linon que rien ne soutient et qui implore au travers de la grille, et de cette tempête majestueuse de l'orgue qui reprend à son tour la même plainte et l'amplifie, la roule et l'emporte sous les voûtes, que l'on souffre d'une sorte de malaise et de froid. L'on a bien l'idée alors du néant que l'on est ; l'on se sent, soi-même, piteux et délaissé comme cette voix et l'on attend presque avec angoisse la réponse de l'instrument, pour se réchauffer et se ranimer, pour s'alléger aussi de cette vague impression que l'on éprouve d'avoir l'âme tombée par terre et prête à crier, ainsi qu'un moutard qui s'étale et se prépare à pleurer quand on le relève.

Si cette abbaye qui appartint d'abord à des Annonciades et fut achetée, au XVIIe siècle, par la congrégation de Notre-Dame-de-Saint-Augustin, est intéressante, par la forme de ses bâtiments, par les souvenirs qu'elle évoque de Chateaubriand et de Mme Récamier, par l'indigence campagnarde de ses offices et surtout par la présence, au-dessus de l'autel, d'une ancienne petite Vierge bleue, bénite par saint François de Sales, et si jeune et si joliment gamine, sous son air sérieux, qu'Elle étonne le couvent des Dames de Saint-Thomas-de-Ville-

neuve contribue également, avec le désordre de ses bâtisses, les barreaux de prison de ses fenêtres et les cahots de ses toits, à assurer à ce bout de la rue de Sèvres une physionomie, très à part, de province pieuse.

Et cependant ce quartier, jadis si placide et quasi-désert, est devenu une bruyante halle ! A mesure qu'il s'est étendu, le Bon-Marché, que je connus minuscule, a attiré tout autour de lui les foules ; et c'est maintenant un tohu-bohu de voitures et de tramways, un va-et-vient affairé de paquets et de femmes ; mais, si vous franchissez la porte de l'un de ces deux monastères, c'est fini ; Paris n'est plus ; vous êtes à la campagne, très loin ; et, à certains moments du jour, cet aspect particulier, cette senteur spéciale de province et de cloître débordent de l'intérieur même de ces maisons dans la rue.

Tel, le matin, vers dix heures, l'établissement des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve ; aux œuvres de vanité des puissantes industries qu'il avoisine, il oppose les œuvres de Miséricorde. Une troupe d'infirmes et de loqueteux s'engouffre sous ses portes ; et des sœurs pansent les blessures, guérissent sans opération les panaris et rafraîchissent avec du linge blanc les plaies ; puis tous ces malheureux passent devant un guichet dont le

caissier est une religieuse, plus pâle que les hosties qu'elle découpe et que les cierges qui l'environnent, et celle-là, au lieu de recevoir de l'argent, en donne et distribue à chacun du pain.

Ces sœurs ont, en effet, pour patron un archevêque de Valence, un moine augustin du XV[e] siècle qui fut surnommé l'Aumônier, à cause de l'affection qu'il témoignait aux malades et aux gueux ; elles suivent donc, en s'occupant des va-nu-pieds et des infirmes, son exemple. Leur congrégation fut fondée, en 1660, à Lamballe, en Bretagne, par le P. Chaboiseau et le P. Ange Leproust, prieur d'un couvent d'Augustines, qui la soumit à la règle mitigée de son ordre. De Lamballe, ces nonnes se sont répandues par toute la France où elles desservent des hôpitaux, des dispensaires, des orphelinats et dirigent des écoles ; elles sont les domestiques des miséreux. La règle qui les régit est, en effet, formelle. On y lit, au chapitre II, articles 6 et 7 : « La charité pour les pauvres est le but et comme l'âme de notre institution..... notre grande étude doit être de vaincre nos répugnances et notre délicatesse ; ne marquons jamais, s'il est possible, aucune horreur des plaies les plus dégoûtantes..... Il faut qu'il y ait parmi nous une douce et sainte émulation à qui servira les malades auprès desquels il y a davantage à souffrir, soit à

cause de l'humeur, soit à cause de la nature du mal... »

Et ces injonctions se résument en ce symbole : pour bien spécifier leur mission, quand les novices sont admises à la profession, une femme indigente les embrasse et leur ceint le doigt d'un anneau, en leur disant : « Rappelle-toi, ma chère sœur, que tu es maintenant une servante des pauvres. »

Le couvent de la rue de Sèvres est la maison-mère de cette communauté. Si l'on pousse la porte dont un vantail est toujours laissé contre, l'on entre dans une cour pavée et couverte et, à droite de la loge vitrée des tourières, l'on enfile un corridor qui longe la rue et s'achève dans le vestibule d'une chapelle, orné des statues de saint Michel, de sainte Geneviève et de saint Expedit ; des haies de cierges brûlent devant ces statues et les murs sont tapissés d'ex-voto, dédiés au grand Archange, ce qui est naturel, et à saint Expedit, ce qui l'est moins. Quant à la patronne de Paris, son apport d'inscriptions dans ce local est nul.

Cette nouvelle dévotion de saint Expedit qui repose sur un calembour, car on l'invoque à cause de son nom pour obtenir qu'il expédie les affaires pressées, semble avoir son centre, à Paris, dans ce corridor et dans cette pièce ; saint Michel ne compte même plus, car ses quelques ex-voto

disparaissent sous l'amas des plaques qui célèbrent les mérites récents de ce saint : et ces plaques commencent à franchir l'antichambre et pénètrent déjà dans la chapelle où elles auront bientôt fait de refouler la Vierge !

Edifiée, en 1829, par un architecte qui s'appelait Huvé, cette maigre église s'étend en ligne droite et se termine en rond ; elle est soutenue par une double rangée d'arcades qui rappellent en plus petit celles de la rue de Rivoli ; elle est couverte d'un plafond plat, divisé en des caissons munis d'une rosace et le jour vient par des croisées, rondes du haut et carrées du bas, dont les vitres blanches sont liserées d'une raie de lie de vin et de bleu et traversées, à leur mitan, d'une croix jaune.

Cette chapelle exiguë est partagée par ces colonnades en trois allées : une large, celle du milieu, menant au maître-autel, et deux étroites : une, à gauche, parée sur son parcours d'un saint Augustin peint en gris et tenant à la main un cœur d'or et d'un saint Joseph polychrome ; celle-ci conduit à un autel voué à saint Thomas de Villeneuve ; une autre, à droite, agrémentée d'un saint François de Sales également badigeonné de gris et d'un ange gardien, en niche au-dessus d'une porte ; et celle-là aboutit à un autel placé sous le vocable du Sacré-Cœur.

Ce sanctuaire dont l'incroyable laideur s'accroît encore de lustres à girandoles de cristal, tels que l'on n'en rencontre plus que dans les salles de concert de province, et d'un ignoble pot à gaz moderne qui se balance au bout d'une tige, ne mériterait même point qu'on le citât, s'il ne possédait, au-dessus du maître-autel, dans un baldaquin en demi-lune, l'une des Mères les plus vénérées de Paris, Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance, la Vierge noire.

L'histoire de cette statue de pierre coloriée, dont on ne sait ni l'origine, ni la date de naissance, est curieuse. On la cite, fameuse déjà au XVIe siècle, dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès ou des Grecs, située alors dans la banlieue, et le peuple de Paris s'y rendait en pèlerinage et invoquait cette Madone pour les femmes enceintes et les prisonniers. En 1578, saint François de Sales obtint d'Elle d'être délivré d'une tentation de désespoir et saint Vincent de Paul et Claude Bernard, le pauvre prêtre, passèrent de longues heures à ses pieds. Le premier jour de mai et le 24 août, une procession solennelle partait de l'église de Saint-Étienne et se rendait dans une paroisse désignée de la ville.

Dans cette procession où foisonnaient les bannières et les torches allumées, l'on promenait

« une belle image de Nostre-Dame, environnée de rayons de soleil et d'anges », une grande croix « au soubassement d'argent bien efflabouré », les images « de Monsieur sainct Pierre tenant une clef d'argent, de sainct Jehan Baptiste, de Monsieur sainct Roch, de sainct Sébastien, attaché à un arbre, ayant au-dessus de la teste un ange qui le couronne » et ces saintes reliques « étaient portées chacune sur un brancard orné de parements de damas blanc, rouge, verd et jaune, sur les épaules de deux jeunes hommes habillés d'aubes de fine toile, bien plissées et nuds pieds ».

« Et devant icelles allaient des bedeaux revestus, l'un d'une belle grande robe violette, l'autre d'une robe mi-partie de blanc et de bleu et le troisième d'une robe mi-partie de bleu et de tanné, ayant des chapeaux de fleurs sur leurs testes... »

Le tout, précédant un nombreux clergé qui arborait des chapes de velours et d'or et était également coiffé de chapeaux de fleurs et tenait à la main un bouquet.

Ce furent là les beaux temps de la Vierge noire; au moment de la Révolution, alors que l'église Saint-Étienne fut saccagée, la comtesse de Carignan Saint-Maurice acheta secrètement des officiers municipaux la statue de la Vierge et la cacha. Arrêtée quelques jours après comme suspecte,

Mme de Carignan fut internée dans le couvent des Oiseaux de la rue de Sèvres, converti en une maison de force, et là elle se lia avec des religieuses de Saint-Thomas-de-Villeneuve et avec leur supérieure générale, la Mère Walsh de Valois, qui y étaient détenues ; elles firent ensemble des neuvaines à Notre-Dame de Bonne Délivrance et le Comité de Salut public les oublia. Elles furent libérées le 4 octobre 1794, et Mme de Carignan fit don de la statue à ses amies de prison. Des années s'écoulèrent, la Mère de Valois mourut et ce fut une autre supérieure, la Mère Sébire, qui eut la malencontreuse idée de démolir l'ancienne chapelle pour y substituer celle que nous voyons encore debout aujourd'hui.

Seulement, afin d'être juste, il convient aussitôt d'ajouter que, pour quelques-uns de ses fidèles, Notre-Dame consent à faire disparaître la basse pieusarderie de ses murs ; le côté de bazar religieux et de caque sentant l'âme et le linge aigrelets des bigotes finit par se dissiper ; et il ne reste plus, en cet humble lieu, qu'une chapelle de village charmante. Ceux qui sont là y prient de si bon cœur ! Et il n'est pas jusqu'au costume des nonnes, rappelant le pays de Bretagne où leur congrégation est née, qui n'ajoute à l'illusion qu'on est loin de Paris, dans un sanctuaire bien in-

time, peuplé de paysannes et de braves gens.

Notre-Dame s'y révèle, telle qu'une Vierge familière, douce à tous venants. Elle n'a point la moue un peu dédaigneuse de Notre-Dame-des-Victoires qui est une reine et, dans son églisette de la rue de Sèvres, l'habituelle valetaille de ses temples, les sous-offs déguisés en suisses et les larbins à chaîne manquent. Elle est une sœur des Vierges noires de Moulins, de Dijon, de Bourg, de Liesse, de Rocamadour, de Chartres, et il semble que les Vierges de cette couleur qui sont les aïeules de nos Madones blanches, sont pour nous plus des grand'mères que des mères ; on compte plus sur leurs gâteries et leur faiblesse ; on les sent plus indulgentes, plus prêtes à pardonner et l'on aime mieux leur raconter ses frasques qu'à la Mère qui gronderait un peu et au Père qui pourrait se fâcher.

Puis, devant Notre-Dame de Bonne-Délivrance, l'on éprouve aussi cette impression qu'il faut tâcher de redevenir enfant et de la prier plus avec le chapelet qu'avec des livres. Elle est si rustique et tant implorée par de candides femmes, qu'Elle est habituée aux oraisons naïves et aux suppliques simples !

Elles font, en tout cas, autour d'Elle, une atmosphère lénitive et douillette qui rend, à toutes les

heures, cette chapelle exquise. Le matin, elle regorge de monde et c'est le grand silence des messes coupé par le pétillement des sonnettes et le cri voisin des coqs ; à deux heures, le sanctuaire est presque vide, mais tout le chœur des religieuses, séparé par une grille des places laissées au public, est plein. On ne voit que leurs dos et un champ de cornettes qui ondule avec la doxologie, un champ de cloches blanches rompu, çà et là, par les choux noirs des bonnets des novices ; puis, dans les allées où se tiennent les converses, l'on aperçoit des casques énormes de linge, des sortes de scaphandres mous, couvrant tout le visage, et un long fichu blanc qui descend en pointe jusqu'à la taille.

Et les portes se ferment, après un chemin de croix, avec la nuit, et la Vierge repose ; et, le lendemain, l'éternelle Quémandeuse recommence, sans jamais se lasser, à intercéder pour de nouvelles âmes ; c'est une chaîne sans fin qu'Elle tire et c'est pitié quand on songe au mal qu'on lui donne ! En dehors des religieuses qui parviennent plus aisément à s'oublier, combien de gens qui l'exorent viennent pour Elle et se désintéressent d'eux ? Mais la vie est devenue si lente à souffrir et si dure, que tous semblent à bout de force et, avant même de la saluer, ils la sollicitent précipi-

tamment, dès qu'ils l'approchent, de les guérir de leurs maladies, de leur procurer de l'argent, de les défendre. C'est un lamentable chœur de désirs qui se dévide avec les grains des patenôtres ; c'est un chemin de ses propres croix que chacun lui présente ; et, devant l'inconscience de cet égoïsme, Elle finit par sourire et par condescendre à essuyer, comme une Véronique, la face éplorée de ses fils.

C'est à cela qu'elle s'occupe, la Vierge noire de Paris, et, si peu que l'on y réfléchisse, l'on comprend pourquoi Elle a choisi ce couvent des Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve pour y établir sa demeure : c'est parce qu'Elle trouve, en ces servantes des pauvres une aide ; ce qu'Elle ne peut faire Elle-même, elles le font ; Elle leur délègue la tâche de ces soins matériels dont Elle ne saurait se charger ; Elle soulage, par leur entremise, ces voyageurs qui frappent, sans demander à la voir, à sa porte, les malades sans religion et sans le sou et les gueux.





LE N° 11 DE LA RUE DE SÈVRES

Les anciennes maisons de Paris dont les dispositions intérieures sont à peine changées deviennent si rares qu'il est vraiment intéressant de les noter. L'une d'elles, celle où je fus en partie élevé et où j'habitai si longtemps, 11, rue de Sèvres, est, à ce point de vue, curieuse.

Elle fut un couvent de Prémontrés et ses couloirs, larges à faire charger des escadrons de cavalerie, sont intacts. Toutes les portes des cellules s'ouvrent sur ces allées; seulement quelques-unes de ces cellules ont été rejointes entre elles et forment de spacieux logis dont les pièces se commandent. Extrêmement hautes de plafond et carrelées, elles sont terriblement froides, l'hiver, et je me souviens d'y avoir passé, dans un immense appartement au premier, toute une enfance à la glace. Les moyens de chauffage étaient succincts

à cette époque-là et l'on se bornait à se mettre en rond devant un feu de bois, avec un paravent par derrière, si bien que l'on avait les pieds cuits et le dos gelé. Mais en dehors même de ses gigantesques corridors et de son large escalier dans lequel un régiment défilerait à l'aise, cette bâtisse vaut par ses superbes caves, taillées en ogive, pareilles à des nefs d'églises. Pendant le bombardement du siège et de la Commune, les habitants de la maison s'y réfugièrent et elles étaient si peu humides que les draps des lits demeuraient secs. En des jours plus heureux, ces celliers bonifiaient merveilleusement le vin et je me rappelle ces vieux bourgognes pelure d'oignon dont ma famille était fière et que des années de bouteille dans le sable de ces cryptes rendaient incomparables. Ils parfumaient, quand on débouchait les flacons, la pièce, et ils tonifiaient autrement que les kolas, que les chaux, que toutes les balivernes roboratives inventées par les pharmacopoles de notre temps.

Tout cela existe encore, sauf le vieux bourgogne. L'aile droite située dans la cour est l'ancien monastère ; l'établissement de brochure dont je parlai dans les *Sœurs Vatard* occupe le rez-de-chaussée ; les ateliers sont l'antique réfectoire et les deux étages surmontés de greniers convertis en des chambres sont les cellules des moines.

Seules, les cahutes élevées au fond et à gauche dans la cour sont modernes. On les a construites sur des jardins au bout desquels se dressait autrefois une maison de bains. Vers 1847, dans cette cour, il y avait une petite baraque glorifiée de l'étiquette de « Bouillon hollandais » où l'on débitait des soupes grasses et des portions de bœuf. Il disparut dans une faillite et il est aujourd'hui remplacé par un minuscule jardinet dans lequel un concierge s'efforce de cultiver des fleurs.

Le *Calendrier historique et chronologique de l'Église de Paris* pour l'an 1747 nous apprend que cette maison, dont la porte cochère a gardé la belle allure décorative des vieux âges, fut donnée en 1662, par Paul Terrier, profès de l'abbaye d'Ardenne en Normandie, aux couvents réformés de l'ordre des Prémontrés ; d'autre part, dans son volume, les *Églises et les Monastères de Paris*, M. Bordier raconte qu'Anne d'Autriche posa, cette même année, la première pierre de l'église qui fut achevée en 1663 et bénite sous le vocable du T. S. Sacrement de l'autel et de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Enfin, Germain Brice, dans sa *Nouvelle Description de la Ville de Paris au XVIIIe siècle*, complète ces détails. Selon lui, le sanctuaire fut commencé non en 1662, mais en 1661, et il fut détruit en

1719 par les moines mêmes qui construisirent à sa place une plus vaste église ; celle-là avait cent cinquante pieds de longueur et trente-trois de largeur, en y comprenant les bas-côtés dans les galeries desquels étaient disposées des tribunes qu'on louait à des personnes désireuses de prier loin des foules.

Les Prémontrés possédaient en sus de cet immeuble de la rue de Sèvres qui avait une entrée sur la rue du Cherche-Midi, plusieurs maisons qu'ils avaient achetées et dont ils tiraient de très gros revenus. Parmi ces acquisitions figurent, au dire de Lefeuve, un bâtiment et un jardin contigu au cloître que leur vendit, le 2 juillet 1748, une femme Mallet qui tenait ces biens de son père, un sieur La Violette, marchand de cidre.

En somme, l'espace occupé par leur monastère est, sur le plan de Turgot, énorme ; il embrasse tout le pâté compris entre la rue du Cherche-Midi et la rue de Sèvres et il s'étend à peu près de la hauteur de la rue de la Chaise jusqu'à la place de la Croix-Rouge.

Ces religieux paraissaient fort entendus en affaires et Germain Brice déclare « qu'on a lieu d'être surpris qu'une communauté aussi peu nombreuse et aussi peu connue que celle-ci, dont l'établissement était à Paris si nouveau, ait pu acqué-

rir tant de possessions en si peu d'années. »

Dans tous les cas, ils n'en jouirent pas pendant bien longtemps, car la Révolution les dispersa. Dans leur *Histoire de la Société française pendant le Directoire*, les de Goncourt nous renseignent sur la vente de ces logis :

« Les Prémontrés de la Croix-Rouge ont été achetés par un malheureux tenté par le démon de l'agio. Le pauvre Derbelin espérait revendre avant d'avoir payé ; il ne vendit pas, il ne paya pas et se pendit au cordon de sa sonnette, rue Poupée... »

Les bâtiments furent cédés à d'autres trafiquants plus riches, l'église fut détruite, mais, chose étrange, cette bâtisse, sur l'emplacement de laquelle l'on pourrait édifier au moins deux grandes maisons de rapport, est demeurée indemne.

Qu'étaient, maintenant, ces Prémontrés, si peu connus à Paris, si l'on en croit Germain Brice, vers la fin du XVIIe siècle ?

Cet ordre, on le sait, fut fondé par saint Norbert. Ce saint, né en 1080 à Santen, près de Cologne, se fit recevoir diacre et prêtre à trente ans et il parcourut une grande partie de la France, exhortant les campagnes et les villes à se convertir et à pratiquer des exercices de pénitence. Il finit par se fixer dans la forêt de Coucy, en un lieu appelé Prémontré, et il y fonda le premier ascétère

de son ordre. Ses religieux vécurent sous la règle de saint Augustin et ils devinrent si nombreux que, sur la fin du Moyen Age, ils étaient répartis en mille abbayes d'hommes, trois cents prévôtés et autant, sinon plus, de prieurés, et en cinq cents couvents de femmes connues sous le nom de Norbertines.

D'après le P. Helyot, leur costume se composait d'une robe et d'un scapulaire blancs. Quand ils sortaient, ils se coiffaient d'un chapeau de même couleur et chez eux ils s'affublaient d'un petit camail. Au chœur, pendant l'été, ils étaient seulement revêtus d'un surplis et d'une aumusse blanche et, pendant l'hiver, d'un rochet avec chape et camail blancs.

Quant à saint Norbert, il devint archevêque de Magdebourg et mourut dans cette ville, le 6 juin 1134, après avoir créé un tiers ordre qui a servi de modèle à ceux qu'instituèrent plus tard saint François d'Assise et saint Dominique.

La vie des premiers Prémontrés fut des plus dures. Ils ne mangeaient que du pain, mais, peu à peu, cette trop grande austérité tomba et, comme toujours un excès en amène un autre, ils se mirent à faire bonne chère et au XVIIe siècle on les trouve portant du linge fin, des bas de soie, des manchettes de dentelles, une calotte de maroquin, se

frisant et se poudrant la tête, si bien que des réformes devinrent nécessaires et qu'elles eurent lieu.

C'est à l'une de ces branches réformées de l'ordre qu'appartenait la communauté de la rue de Sèvres.

La règle y était terrible ; pas de linge et des vêtements d'étoffe vile ; aucun aliment gras et l'abstinence exigée presque chaque jour ; lever à minuit pour réciter matines et nouveau lever à cinq heures et demie pour faire une demi-heure d'oraison mentale avant prime. Le chapitre avait lieu tous les matins et les moindres fautes y étaient cruellement punies. La liste des coulpes inscrites dans la règle n'en finit pas : entrer dans une cellule sans permission, cela valait trois jours au pain et l'eau ; rompre le silence ou manquer d'attention au chœur, appeler un religieux sans se servir du nom de « frère », cela se soldait par une correction corporelle et par un jeûne au pain et à l'eau d'au moins un jour.

L'on peut juger par ces châtiments de ceux qui attendaient les moines coupables de méfaits plus graves. L'apostat qui rentrait au couvent se présentait avec des verges à la main et on le fustigeait à tour de bras, en plein chapitre. Quant à ceux qui avaient commis le péché de chair, ils étaient

condamnés à la prison perpétuelle, internés dans les cachots les plus obscurs et privés de la communion, à moins qu'ils ne fussent sur le point de mourir. Dans ce cas, on leur ôtait les menottes et les chaînes pour qu'ils pussent recevoir plus décemment Notre-Seigneur, mais on les leur remettait après.

Tel fut le régime que subirent les moines de la rue de Sèvres. Que de fois, le soir, sur mon balcon, regardant le vieux cloître dont les tuiles se persillent de vertes mousses, j'ai songé à ces religieux dont l'existence fut très pénible, mais aussi très douce, car ils étaient certainement payés par des joies intérieures de leurs peines! ce couvent était une vraie ruche de prières et maintenant dans ce réfectoire où on lisait, en mangeant des légumes cuits à l'eau, des vies de saints, les sœurs Vatard flirtent et vacarment; les cellules des religieux sont habitées par des ménages dont les ébats ne ressemblent en rien aux pieux transports des cénobites qui les occupèrent; à la place de l'église s'étendent des magasins loués par un libraire qui n'édite que des œuvres matérialistes; l'on dirait d'une gageure. En résumé, le n° 11 de la rue de Sèvres n'est plus qu'une maison comme une autre; il a perdu, depuis le départ des Prémontrés, son étampe de sainteté ; mais, eux-mêmes, dont on

entend si peu parler aujourd'hui, que deviennent-ils depuis la Révolution, que font-ils ?

Cet institut si florissant jadis est bien réduit. Forcément les observances se sont adoucies et néanmoins le recrutement, si on le compare à celui des autres grands ordres, est quasi nul.

S'il n'a plus de cloître à Paris, il en possède cependant quelques-uns encore en province.

Il se divise actuellement en deux branches ; l'une, dite « des Prémontrés de la congrégation de France », se compose de deux monastères, celui de Saint-Michel de Frigolet, la maison-mère, célèbre par le siège qu'il soutint, au moment de l'exécution des décrets et celui de Conques, dans l'Aveyron. L'autre dite « des Prémontrés de l'observance commune » a essaimé de sa maison-mère, sise à Mondaye dans le Calvados, deux couvents, celui de Saint-Joseph de Balarin, à Montréal du Gers et celui de Nantes.

Le tout pour contenir près de deux cents religieux qui se livrent à l'étude et à la prédication ; c'est vraiment peu.





LES HABITUÉS DE CAFÉ

CERTAINS breuvages présentent cette particularité qu'ils perdent leur saveur, leur goût, leur raison d'être, quand on les boit autre part que dans les cafés. Chez un ami, chez soi, ils deviennent apocryphes, comme grossiers, presque choquants. Tels les apéritifs. Tout homme, — s'il n'est alcoolique, — comprend qu'une absinthe, préparée dans une salle à manger, est sans plaisir pour la bouche, malséante et vide. Enlevés de leur nécessaire milieu, les dérivés de l'absinthe et de l'orange, les vermouths et les bitters blessent par la brutalité de leur saveur ardente et dure. Et qui dira la liquide horreur de ces mixtures! — Servies dans de pâles guinguettes ou dans d'opulents cafés, ces boissons fleurent les plus redoutables des vénéfices. Aiguisée par de l'anisette, assouplie par de l'or-

geat ou de la gomme, devenue plus débonnaire par la fonte du sucre, l'absinthe sent quand même les sels de cuivre, laisse au palais le goût d'un bouton de métal longuement sucé par un temps mou. Les amers semblent des extraits de chicotin, rehaussés de suc de coloquinte et chargés de fiel; les bitters rappellent des eaux de Botot ratées et rendues acerbes par des macérations de quassia et de suie; les malagas sont des sauces longtemps oubliées de pruneaux trop cuits; les madères et les vermouths sont des vins blancs croupis, des vinaigres traités à la gomme gutte et aromatisés par on ne sait quelle infâme décoction de plantes!

Et pourtant, ces apéritifs, qui coupent l'appétit, — tout homme dont ils gâtèrent l'estomac l'avoue, — s'imposent aux imprudents qui les dégustent, une fois, devant une table à plate-forme, mal essuyée, de marbre. Fatalement, ces gens reviennent et bientôt absorbent, à la même heure, chaque jour, des corrosifs qu'ils pourraient cependant se procurer, de qualité moins pernicieuse, de prix plus bas, chez des marchands, et savourer, mieux assis, chez eux. Mais ils sont obsédés par la hantise du lieu public; c'est là que le mystère du café commence.

Parmi l'immense population de Paris, asservie,

damnée par cette coutume, plusieurs catégories existent.

Les uns fréquentent régulièrement tel café, afin d'entretenir une clientèle qui s'y désaltère, d'amorcer des commandes ou d'apprêter avec d'autres habitués quelques-uns de ses spécieux larcins que la langue commerciale qualifie de « bonnes affaires ».

Les autres y vont pour satisfaire leur passion du jeu, poussent sur le pré tondu d'un billard de bruyantes billes, remuent d'aigres dominos, de fracassants jackets, ou graissent, en se disputant, de silencieuses cartes.

D'autres fuient dans ces réunions les maussaderies d'un ménage où le dîner n'est jamais prêt, où la femme bougonne au-dessus d'un enfant qui crie.

D'autres viennent simplement pour s'ingurgiter les contenus variés de nombreux verres.

D'autres encore recherchent des personnes résignées sur lesquelles ils puissent déverser les bavardages politiques dont ils sont pleins.

D'autres enfin, célibataires, ne veulent point dépenser chez eux de l'huile, du charbon, un journal, et ils réalisent d'incertaines économies, en s'éternisant devant une consommation, à la saveur épuisée par des carafes d'eau.

Qui ne les connaît, ces habitués? Dans des li-

vrées de café diverses, ce sont, plus ou moins riches, mais d'une indigence de cerveau semblable, les mêmes magasiniers échappés pour une heure ou deux de leurs boutiques, les mêmes négociants assermentés des estaminets voisins des boulevards, les mêmes courtiers ramassant d'analogues affaires derrière la Bourse, les mêmes journalistes en quête d'articles, les mêmes bohèmes à l'affût de crédit, les mêmes employés gorgés de plaintes; tous se cherchent dans la fumée en clignant les yeux, et le garçon qu'ils hèlent par son prénom s'enfuit. Une fois installés, ils fument, crachent entre leurs jambes, échangent des aperçus sans nouveauté entre deux parties de cartes. Une certaine cordialité défiante se décèle entre gens d'un métier pareil; une sorte de politesse commerciale réglemente ce débraillé d'hommes, à l'aise, loin des femmes. Les coulissiers s'exceptent pourtant; pendant la Bourse, ils entrent dans leurs cafés, ne disent ni bonjour, ni bonsoir, ne se saluent même pas, causent à la cantonade, boivent une gorgée de boue verte et, sans même toucher de la main à leur chapeau, se bousculent et sortent sans fermer les portes.

L'attrait que le café exerce sur ce genre d'habitués s'explique, car il est composé de desseins en jeu, de besoin de lucre, de repos aviné, de joies bêtes. Mais en sus de ces habitués dont la psycho-

logie est enfantine et dont la culture d'esprit est nulle, il en est d'autres sur lesquels l'influence despotique du café agit : des habitués riches ou de vie large, célibataires invaincus sans ménage à fuir, gens sobres exécrant le jeu, ne parlant point, lisant les journaux à peine. Ceux-là sont les amateurs désintéressés, les habitués qui aiment le café, en dehors de toute préoccupation, en dehors de tout profit, pour lui-même.

Cette clientèle se recrute parmi de vieilles gens, surtout parmi des savants et des artistes, voire même parmi des prêtres. Forcément les excentriques et les maniaques abondent dans cette petite caste d'individus réunis et s'isolant dans une passion unique. A les observer, ces habitués se regardent en dessous, sans désir de se connaître, mais ils ont la provisoire bienveillance des complices. Chacun d'eux a adopté une place qu'il ne quitte plus, et, d'un tacite accord, tous s'asseoient devant leur table d'élection, se passent la carafe d'eau frappée et les journaux, et se saluent en souriant, puis se griment d'une mine rêche comme pour prévenir des appâts de politesse et des avances. Involontairement, ils regardent la pendule, constatent que le voisin d'ordinaire si exact est en retard, éprouvent un certain soulagement lorsqu'il arrive, une vague appréhension s'il ne vient pas.

Ils s'y intéressent presque, non pour sa personne même, mais pour la place qu'elle occupe auprès d'eux, pour sa figure dont l'absence les contrarie, pour l'accessoire qu'elle est dans ce café dont le milieu fait de mille détails se désagrège si l'un d'eux se modifie ou manque.

Parfois, alors que, pendant plusieurs jours et pour des motifs certainement impérieux, le voisin se dérobe, l'habitué se hasarde, quand il paye sa consommation, à demander au garçon de ses nouvelles — et si cet inconnu revient, il s'incline devant lui, puis se concentre, taisant le souci qu'allège ce retour, souhaité par tous.

Il va de soi que ce n'est ni dans les brasseries aux foules négligées et empuanties par de la fumée de pipe, ni dans les estaminets commerçants, ni dans les cafés de gala, que ces exceptionnels clients s'assemblent. Il leur faut, à eux, des cafés spéciaux, des cafés où survit la tenue surannée des anciens âges, des cafés où officient d'immuables garçons qui, à les fréquenter, se décolorent et se font même, par flatterie, pour les mieux servir, plus vieux.

Et ces cafés d'aïeul, ces cafés immobiles dans le brouhaha d'un siècle, existent à Paris, sur la rive gauche de la Seine dont certains quartiers exhalent un fleur clérical et intime, antique et doux. C'est

sur la lisière de ce sixième arrondissement, peuplé de prêtres et de relieurs, d'imagiers religieux et de libraires, que ces habitués se recrutent et façonnent à leur image des estaminets où l'on ne joue pas, où l'on parle à peine, où l'on se comporte un peu comme dans un salon démodé de vieux veuf.

Le plus curieux, le plus typique d'eux tous est situé rue des Saints-Pères, au coin de la rue de l'Université, non loin du quai; maison séculaire tenant à des prix épicés un restaurant de fine chère dans un salon à panneaux blancs et or, tendus d'étoffe en damas vert, genre Empire, le café Caron étend une salle un peu sombre, propice aux yeux fatigués et, de même que la petite pièce où l'on mange, liserée de filets d'or sur fond blanc. Des glaces couvrent les murs, séparées entre elles par de minces colonnes plates, barrées de raies d'or. Des divans de velours amarante usé bordent, derrière les tables de marbre, toute la salle.

Près d'un escalier en vis qui conduit au désert d'un étage toujours vide, sous un œil-de-bœuf, un comptoir en acajou orné de colonnes à chapiteaux de cuivre et d'une mythologie de secrétaire Empire, une Cérès de cuivre dans un char escorté de femmes vêtues d'étoffes à tubes et à plis et dansant sur un pied, les bras en l'air, est surmonté du livre cou-

rant des comptes au-dessus duquel, entre deux vases désargentés, une dame en noir aligne les identiques recettes que chaque jour apporte.

Au premier abord, ce café ne semble pas différent des bons vieux cercles de la province; mais sa clientèle qui est vieillotte et bizarre, et qui ne fleure ni le cancanage, ni le désœuvré mesquin d'une province, a déteint sur sa physionomie et marqué d'une particulière étampe la sénilité de ses pièces.

Des mœurs maintenant abolies s'y révèlent; les garçons chenus, blanchis sous de très anciens harnais, servent en silence, vous remercient du pourboire, vous mettent votre paletot, vous précèdent lorsqu'on sort, ouvrent et ferment la porte, en vous rendant grâce d'être venu. Ces manières ne paraissent-elles pas étranges dans un temps où tous les garçons de café ne répondent pas aux appels ou hurlent boum! jonglent avec les carafes et les tasses, cabriolent avec les plateaux et les verres, et s'enfuient alors qu'on leur demande un journal?

De même que les garçons qui semblent plus vieux que leur âge, les bouteilles partout si tapageuses des liqueurs s'apprivoisent dans ce café, taisent leurs voyantes étiquettes, se vieillissent, sans tirer l'œil, sur la petite table où elles bivaquent.

Là seulement, réunies, se faisant valoir en un groupe non échelonné sur des étagères, elles font courtoisement ressortir leurs formes variées, presque féminines, quasi humaines : absinthes coiffées d'un capuchon d'argent et écartelées de la croix de Genève, avec le nom de Pernod sur fond cobalt ; amers Picon enveloppés comme les bonnes de chez Duval, du col aux pieds, par le tablier blanc de leur étiquette ; flacons de sirops et de gommes aux cous bossués de glandes, au buste couvert par la serviette en couleur d'une petite affiche ; nounous à bavettes de papier rouge et à grosses gorges, pleines de menthe verte ; commères à bedons pour le curaçao ; gamines brunes et nues, fleuries d'une feuille de vigne au bas du ventre, garçonnes grandelettes, sans poitrine et sans hanches, réservées aux présomptueuses impostures des fines champagnes et des grands cognacs !

Et c'est dans ce milieu douillet, aux tons tranquilles, qu'il faut observer le véritable habitué dont j'ai parlé, l'homme qui va au café sans intérêt de jeu puisqu'on n'y joue pas, d'affaires, car aucun négociant ne le fréquente, sans désir de conversation, car on n'y parle guère, sans même le besoin de pipes fumées, libre, car l'usage de la pipe y est interdit.

Très déserté le soir, il est de cinq à sept heures

presque plein. Au fond, souvent, deux jeunes prêtres qui chuchotent en buvant un vermouth noyé d'eau ; parfois un autre plus âgé, aux vastes épaules, lit le *Correspondant* et prend des notes. Il est le voisin d'une tête socratique, avec un nez en as de trèfle, des moustaches en brosses à dents, grises, des yeux clairets, tamponnés, qui sautillent dans une face grenue, piquée de lentilles et de loupes, une face jaune de mongole. Obèse, flottant malgré son ventre dans une culotte tire-bouchonnée qui tombe, vêtu de vêtements fripés et gras, coiffé d'un claque terne dont on voit les ressorts, il s'affaisse sur la banquette, enlève d'une petite serviette en toile cirée un manuscrit asiatique, et, cassé en deux sur la table, tirant sur un porte-cigarette en plâtre imitant l'écume, il souffle, relève la tête, apprête longuement le bain de Barèges de son absinthe, boit une gorgée, grimace, remet de l'eau, remonte son pantalon, griffonne, avec un crayon dont il mouille le bout, sur les marges du manuscrit que ses doigts tapotent.

Et près de cet homme qui doit être ou professeur ou répétiteur à l'Ecole des sciences orientales voisine, jaillit d'une masse de cheveux blancs la tête d'un savant juif; avec sa barbe raide, en pointe, ses lunettes rondes, sa calotte de velours noir, on dirait, s'il portait le rabbat blanc, d'un très antique

rabbin. Celui-là boit une tasse de café et rêve, sans bouger, les yeux vides, pendant des heures ; puis il ôte sa calotte, l'engouffre dans le sac d'une immense poche, et, très poli, saluant très bas avec l'un de ces antiques chapeaux noirs qui s'évasent comme des pots d'enfants, il disparaît toujours dans la rue, à gauche. Membre de l'une des sections scientifiques de l'Institut, il ne persécute point, ainsi que je le supposais, le texte reprisé du Talmud, mais il évoque sans doute, sur les murs de la salle, une saltarelle de signes algébriques, décante les nombres qui cavalcadent devant lui, en un mirage de pattes de mouche, les uns au-dessous des autres. Et au moment où il sort, apparaît sur le seuil une tête porcine, un groin qui remue entre deux petits yeux rusés, au-dessus d'une vaste bouche aux larges lèvres et entre un vieux homme à carrure bourguignonne, l'air bon enfant et narquois, gourmand et pingre. Celui-ci porte encore le col en gueule de brochet, la cravate blanche à trois tours, l'ancien goître, rattaché sur le devant par un tout petit nœud, et il arbore la redingote ancestrale, la redingote verte du portier. Il dépose soigneusement le parapluie rouge à bec-de-cane qu'il traîne par tous les temps et se fait servir le bitter spécial à la maison, le bitter pour exportation de la Hollande. Maître du droit féodal, inquisiteur des capi-

tulaires et des coutumiers, ce jurisconsulte du nom de Coquille écrit dans les journaux religieux d'incommensurables articles, pieux et lourds. D'un geste méprisant, il repousse les feuilles que les garçons empressés apportent, se rentre la tête dans le cou, somnole ou songe, en pianotant quelquefois de ses doigts spatulés le ballon de son verre. Parfois, il grimace un déférent sourire, alors qu'Eugène Veuillot vient s'asseoir près de lui et rit, en le regardant très-à-fond de ses yeux clairs. D'autres fois, avec un traducteur de Walter Scott, employé de la maison Didot, un petit homme grassouillet et gelé dont le crâne est ecclésiastiquement bouclé de cheveux très blancs, il ergote et son groin joyeusement s'effare, alors que l'autre, suçant un tout petit cigare, répond en baissant les yeux, d'un ton docte.

Çà et là quelques gens décorés lisant des journaux et des revues, buvant tous des bitters, puis, au fond du café, un inexplicable couple.

Un homme et une femme encore jeunes. L'homme, une figure d'officier — sorti du rang — tirée à droite par l'O majuscule d'un monocle ; la femme, une bourgeoise sans emphase et sans flaflas, peut-être aimable. Aussitôt assis, l'homme déplie un rouleau, tire des dessins ou des gravures, et longuement, en se tortillant la moustache, les re-

garde. Puis, un mot hésitant, très bas, à sa compagne qui les scrute et les replie ; alors, sans plus parler, l'homme s'allonge, les jambes tendues, son chapeau noir, à bords plats, en pot à beurre, sur la tête, les mains dans les poches, et il fume une cigarette, les yeux au ciel, tandis que la femme verse de l'eau glacée dans les bitters. Ces gens sont-ils des collectionneurs ou des marchands ? Mais s'ils achetaient et vendaient des dessins et des estampes, l'un des deux au moins garderait la boutique, et comment admettre, d'autre part, des amateurs qui trouveraient tous les jours une aubaine ? — Comme ils sont venus, sans bruit, ils partent, bras dessus, bras dessous, unis en un couple aimant, l'homme ruminant on ne sait quoi, la femme souriant d'un sourire vague.

Tels les habitués de ce café, auxquels on peut adjoindre une sorte de pot à tabac, de gros Yankee muet qui s'absorbe dans les panaches de fumée déroulés du tronc d'arbre qu'il a en bouche ; puis, devant une bouillie de vert-de-gris et de gomme, le triste paysagiste Harpignies qui dormasse, congestionné, sur des feuilles à images ; enfin, un homme plus jeune, pâle et sec, coiffé de cheveux couleur de poussière, en brosse, pourvu d'un nez en sabre turc, d'une barbe blonde, d'yeux qui, sous d'épais sourcils, explorent les voisins, tandis que

ses maigres doigts roulent les machinales cigarettes qu'il allume.

Une année, ce milieu placide s'attrista, sentit l'hospice, pua Bicêtre; un vieillard hémiplégique et gâteux était amené par une bonne qui le faisait asseoir, coupait du pain dans une tasse de café au lait, puis s'en allait et revenait chercher son maître, après une heure.

Ce malheureux était sinistre. Transporté par instants de silencieuses rages, il soulevait des tempêtes dans son café qu'il fouettait, en grognant, de ses mouillettes. Que venait-il faire là, lorsque, sans bouger, il aurait pu boire chez lui l'eau saumâtre d'un semblable bol ? — Personne ne le sut.

Il s'absenta, ne vint plus, et tous pensèrent qu'il était mort.

Disparu aussi un type des plus bizarres, un petit homme, goutteux, la tête dans les épaules, vêtu, par tous les temps, d'un mac-farlane et coiffé d'un chapeau mou. Il avait une face barbue, surmontée d'un long crâne, qui semblait ciré au siccatif, des yeux aigus et en garde, une physionomie attentive et mauvaise. Il dînait dans la salle du restaurant, entre quatre heures et demie et cinq heures, et rentrait dans la pièce commune, en tenant un morceau de pain. On apportait alors une assiette

blanche sur laquelle il posait son cigare, puis une tasse de café et une carafe.

Debout, arpentant le plancher d'un bout à l'autre, il dénouait sa cravate et déboutonnait son gilet. Il allait ensuite s'asseoir, goûtait le café, émiettait son pain dedans, mangeait, vidait à mesure la carafe dans sa tasse, rallumait son cigare qui s'éteignait. Il réclamait enfin un verre et d'anciens journaux qu'il dépeçait en lanières avec lesquelles il essuyait ses doigts qu'il trempait dans l'eau. Les garçons l'appelaient « monsieur le comte », et subissaient en souriant des rebuffades qu'il mâchonnait d'une voix zézayante, tout en faisant voyager sur son front la peau glissante, comme savonnée en dedans, de son crâne.

Ce vieillard débraillé, vêtu d'habits sordides, possédait quatre-vingt mille livres de rente et logeait dans un hôtel voisin, où ses exigences le faisaient haïr. Il était Italien, comte, avait été camérier secret du pape Pie IX, et exilé par le cardinal Antonelli ; rentré en grâce, il est récemment parti pour Rome, où il a, sexagénaire et maniaque, épousé une jeune fille de dix-huit ans qu'il doit, ainsi que son mac-farlane, traîner dans les cafés.

Il a laissé ici comme une légende. Florentin, le très sénile garçon qui a si longtemps supporté ses

acrimonies et ses frasques, perd toute solennité, rajeunit, s'éveille, lorsqu'il en parle.

En supposant que cet ancien diplomate fut à Paris, — le bruit en courait du moins, — l'un des plus effilés espions du Vatican, ce n'était certainement pas dans ce café qu'il pouvait surprendre de précieux secrets. Alors, pourquoi y venait-il? Mais pourquoi ces gens qu'il coudoyait, tous les jours, s'y attablaient-ils régulièrement, eux aussi? L'appât d'un bitter roboratif, cordial, sûr, est insuffisant à expliquer cette coutume, d'autant que parmi ces habitués plusieurs ne savouraient point les rechigneuses délices de cet amer rose.

Dans l'une de ses boutades rapportées par M. Bergerat, Théophile Gautier affirme que l'attrait du café est triple. — Il satisfait d'abord, disait-il, un besoin de vie publique et se substitue à la vie de famille dont on est las. — Puis le café est le temple du dieu Tabac, et c'est là que l'on fume bien, et non ailleurs. — Enfin, ajoutait-il, sa séduction n'est que le goût de l'abrutissement par la boisson.

Ces motifs me semblent seulement applicables à quelques pochards et à quelques sots. Ils sont, en tout cas, subsidiaires. L'attirance des foules sur certaines personnes peut se démontrer en effet, et l'horreur de la solitude existe ; mais il n'en est pas du tabac comme de l'absinthe ou des vermouths ;

tout le monde fume une cigarette dans son logis et n'a nul besoin de l'odeur d'un estaminet pour la humer. Et parmi les habitués, combien sont des gens sobres et qui boivent sans s'abrutir, comme le veut le bon Gautier !

Le contraire serait peut-être plus juste. L'habitué intelligent, savant, exceptionnel, j'en conviens, celui dont je parle et le seul qui soit intéressant, par sa culture même, a besoin de se visiter, de s'asseoir en soi-même, de rester seul pendant quelques minutes, loin d'amis, s'il est célibataire ; loin de sa femme, s'il est marié. Cette distraction de sa vie, il la savoure dans une atmosphère quiète, sur une berge propice, dans ce café mort. D'autre part, ces gens sont visiblement des gens très bien élevés, mais ils n'aiment pas le monde. Leur tenue et un certain laisser-aller le décèlent. La solution de l'énigme est peut-être là. Ces habitués trouvent une sorte de salon, mais un salon où l'on n'est pas forcé de s'habiller, de parler, de subir le bavardage exténuant des dames. Ils réalisent sans doute cet idéal de pouvoir songer et voyager en repos, au loin, dans le tiède milieu d'une convenable compagnie muette.

Il faut croire cependant que cette clientèle restreinte de rêveurs, ne suffit pas à faire vivre les cafés qu'ils fréquentent, car le café Caron est mort

de misère et a été naturellement remplacé dans la rue des Saints-Pères par un bas zinc ; ses habitués errèrent pendant quelques jours, ne sachant plus que devenir, puis ils émigrèrent dans un lieu presque semblable, mais gâté pourtant par un élément militaire, au café d'Orsay, situé au coin de la rue du Bac et du quai ; ce café moribondait quand ils y vinrent et ils l'achevèrent ; une inéluctable faillite l'emporta ; ce fut la fin de tout. Et depuis lors l'âme des habitués se désempare.





LE COIFFEUR

L'on s'assied devant une psyché d'acajou qui contient, sur sa plaque de marbre, des lotions en fioles, des boîtes à poudre de riz en verre bleu, des brosses à tête aux crins gras, des peignes acérés et chevelus, un pot de pommade ouvert et montrant la marque d'un index imprimé dans de la pâte jaune.

Alors l'exorbitant supplice commence.

Le corps enveloppé d'un peignoir, une serviette tassée en bourrelet entre la chair du cou et le col de la chemise, sentant poindre aux tempes la petite sueur de l'étouffement, l'on reçoit la poussée d'une main qui vous couche le crâne à droite, et le froid des ciseaux vous fait frissonner le derme.

Au bruyant cliquetis du fer que le tondeur agite, les cheveux s'éparpillent en pluie, tombent dans les yeux, se logent dans les cils, s'attachent aux ailes du nez, se collent aux coins des lèvres qu'ils

chatouillent et piquent, tandis qu'une nouvelle poussée de main vous couche subitement le crâne à gauche.

Tête à droite, tête à gauche, fixe. — Et ce va-et-vient de Guignol continue, aggravé par le galop des cisailles qui manœuvrent autour des oreilles, courent sur les joues, entament la peau, cheminent le long des tempes, barrent l'œil qui louche, ébloui par ces lueurs claires.

— Monsieur, veut-il lire le journal?

— Non, merci.

— Un beau temps, n'est-ce pas, Monsieur?

— Oui.

— Il y a des années que nous n'avons eu un hiver aussi doux.

— Oui.

Puis, un temps d'arrêt; le funèbre jardinier s'est tu. Il vous tient maintenant l'occiput entre ses deux poings, et le voilà qui, au mépris des plus simples règles de l'hygiène, vous le balance, en haut, en bas, très vite, penchant sa barbe sur votre front, haleinant sur votre figure, examinant dans la glace de la psyché si les crins tondus sont bien de longueur égale; le voilà qui émonde, par ci, par là, encore, et qui recommence à faire cache-cache avec votre tête qu'il tente, en appuyant dessus, de vous rentrer dans l'estomac, pour mieux

juger de l'effet de sa coupe. La souffrance devient intolérable. Ah ! où sont-ils donc, les bienfaits de la science, les anesthésiques vantés, les pâles morphines, les fidèles chloroformes, les pacifiants éthers ?

Mais le coiffeur halète, épuisé par ses efforts. Il souffle comme un bœuf, puis se rue de nouveau sur votre caboche qu'il ratisse maintenant avec un petit peigne et rabote sans trêve avec deux brosses.

Un soupir de détresse vous échappe tandis que, déposant ses étrilles, il secoue votre peignoir.

— Monsieur veut-il une friction ?

— Non.

— Un shampooing, alors ?

— Pas davantage.

— Monsieur a tort, cela rafraîchit le cuir chevelu et détruit les pellicules.

D'une voix mourante, l'on finit par accepter le shampooing, las, vaincu, n'espérant plus s'échapper intact de cet antre.

Alors une rosée coule, goutte à goutte, sur votre tignasse que l'homme, les manches troussées, récure ; puis bientôt cette rosée qui pue se change en mousse, et, stupéfié, l'on s'aperçoit dans la glace, coiffé d'un plat d'œufs à la neige que de gros doigts crèvent.

Le moment est venu où le supplice va atteindre

son acuité suprême. Brutalement, votre tête voltige comme sur des raquettes entre les bras du pommadin qui rugit et se démène ; votre cou craque, vos yeux jaillissent, la congestion s'affirme, la folie menace. Dans une dernière lueur de bon sens, dans une dernière prière, l'on implore le ciel, le suppliant de vous accorder un genou, une tête de veau, de vous rendre chauve !

L'opération se termine pourtant. On se lève, chancelant, pâle comme sortant d'une longue maladie, guidé par le bourreau qui vous précipite le chef dans une cuvette, vous le saisit à la nuque, l'asperge à grands flots d'eau froide, puis le comprime fortement à l'aide d'une serviette et le reporte dans le fauteuil où, pareil à une viande échaudée, il gît sans mouvement, très blanc.

Il ne reste plus, après les cruelles souffrances endurées, qu'à subir le dégoût des manipulations finales, l'enduit de poix rance, écrasé dans les paumes et plaqué sur le crâne écorché de nouveau par les dents des peignes.

C'est fait, on est dégarrotté, debout, libre. L'on écarte les offres de savon et de lubin ; l'on paye et l'on fuit, à toutes jambes, de la périlleuse officine ; mais, au grand air, l'égarement s'efface, l'équilibre revient, les pensées reprennent tranquillement leur marche.

On se trouve mieux portant, moins mûr. En même temps qu'il vous sarclait le poil, le merlan vous a, comme par miracle, allégé de dix ans; l'atmosphère semble plus clémente et plus neuve; des fraîcheurs d'âme éclosent, mais elles se fanent hélas! presque aussitôt, car les démangeaisons que procurent les cheveux coupés, tombés sous la chemise, se font sentir.

Et lentement, couvant un rhume, l'on retourne chez soi, admirant l'héroïsme des religieux dont les chairs sont, nuit et jour, volontairement grattées par l'âpre crin des durs cilices.





A LA GLACIÈRE

J'ai voulu savoir ce qu'était devenu le petit couvent de Franciscaines dont j'ai parlé dans *En Route* et j'ai refait, après bien des années, le long chemin que je suivais jadis pour atteindre la rue de l'Ebre. J'ai retrouvé cette mélancolique rue de la Santé si particulière avec ses bâtisses d'inégale hauteur qui cachent et laissent voir, tour à tour, des pans de ciel, ses longs espaces de murs qui séparent ses maisons, ses têtes d'arbres qui remuent au-dessus des toits; elle n'a pas changé : d'un côté, la prison de la Santé et, au bout, l'asile des aliénés de Sainte-Anne ; de l'autre, des cloîtres. D'abord, en partant du boulevard de Port-Royal, un hôpital desservi par des religieuses de Saint-François et, attenant à cet hôpital, le couvent des Capucins, une bicoque grise, éclairée par des fenêtres de voitures cellulaires, un couvent d'un aspect funèbre, tenant, à

la fois, de l'usine et de la geôle, dominé par une chapelle blanche et froide que précède une énorme croix couleur de pain d'épice, plantée dans une cour ; à quelques pas, ensuite, le domaine à l'allure grave et joyeuse des Augustines. Mais, il faut bien le dire, ici les physionomies des maisons mentent. Il semble, en effet, que les âmes conventuelles soient passées d'un corps dans l'autre, car la gaieté qui est l'essence même de la vie intérieure des Franciscains s'épanouit dans le lieu le plus morose et le plus triste, tandis que cette avenante façade des Augustines, cet extérieur de bon vieil hôtel, égayé par les arbres d'un ancien parc, cèle, derrière son sourire, les plus effrayants des maux. Ce monastère est un établissement Saint-Jean-de-Dieu pour femmes, un asile pour gens riches, où se pratiquent les opérations de la grande chirurgie et, constamment, les chambres de souffrances sont pleines !

Plus loin, en longeant toujours le même trottoir, juste en vis-à-vis de la prison, l'on arrive devant une sorte de cabane ou de resserre, dans laquelle les Franciscaines de l'Immaculée-Conception de Lons-le-Saunier ont installé, tant bien que mal, quelques sœurs et recueilli une quarantaine de gosses oubliés par leurs familles dans des coins de portes ; et la rue continue, solitaire comme un

chemin de province, s'arrête, un instant, coupée par une autre voie, au coin de laquelle se dresse une bâtisse surmontée d'un belvédère peint en blanc et d'une croix; — c'est là que gîte la congrégation enseignante des Fidèles Compagnes de Jésus, — et la rue de la Santé débouche au point de suture du boulevard Saint-Jacques et du boulevard d'Italie.

Alors l'aspect du quartier diffère. Il était triste et pénitentiel, pieux et discret, et il se fait sinistre et il devient canaille. En face de nous s'ouvre la grille, pavoisée du drapeau national, de la clinique des fous, puis, en obliquant un peu sur la gauche, la rue de la Santé reprend, interminable, bordée, à droite, par les murs de Sainte-Anne, à gauche, par des haies de maisons, des hangars crasseux, des vacheries en chambre, des métairies borgnes, des marchands de vins.

L'allure misérable des bouges s'accentue, la tristesse des plâtres s'aggrave ; une population de femmes informes, d'enfants avec des joues barbouillées et des boules de pissenlits écloses au-dessous du nez grouillent sur les trottoirs, braillent dans des fonds de cours. J'arrive enfin à la rue de l'Ebre : elle est toujours la même; quelques rides, quelques lézardes de plus dans la pâte sale de ses murs et c'est tout. J'aperçois ma petite chapelle

dont le clocher est resté nain, car il ne dépasse toujours pas la hauteur d'un premier étage, mais les portes sont fermées; je secoue la sonnette du petit cloître qui l'avoisine et rien ne répond; une femme qui m'inspecte, d'un air défiant, sur le seuil d'un mannezingue, finit par m'apprendre que l'église est désaffectée et que les Franciscaines logent maintenant dans l'impasse Reille.

Je repars, et, chemin faisant, je repense à ce quartier de la Glacière qu'autrefois j'explorai dans tous les sens. Il est bien demeuré ce qu'il fut, le purgatoire de notre ville; l'image de l'expiation s'y montre à chaque pas : ici, les hideuses constructions d'une maison de force, les cachots d'un asile d'aliénés et les salles de torture des tanneries et des usines; là, les couvents qui tentent d'alléger la vie de l'indigent et prennent à leur compte ses fautes. Ils s'échelonnent le long des voies, dessinent un cordon sanitaire dans cette paroisse où plus de 39,000 habitants gagnent leur mort en travaillant. A deux minutes de la prison, rue Méchain, ce sont les sœurs de Saint-Joseph de Cluny; pas bien loin encore, ce sont les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les sœurs servantes des pauvres d'Angers, l'œuvre de Sainte-Rosalie, des patronages; enfin, l'hôpital Saint-François, tenu par des Franciscaines de Calais, un petit hôpital de

40 lits, dû à la charité d'un Tertiaire. Le nom du Père Séraphique revient constamment lorsqu'on veut s'occuper de ce quartier ; ses enfants y campent, en effet, sur tous les points, et cela se conçoit, car leur place est dans ces districts immenses que personne n'assiste, là, en plein peuple, dans le plus misérable des faubourgs.

Les Franciscaines missionnaires de Marie, que je vais revoir, forment l'avant-garde de la petite armée ; elles bivaquent sur un sol perdu, en un pays à peine civilisé, dans un cul-de-sac bâti d'un seul côté. Au fond, le remblai du chemin de fer ; à droite, des terrains vagues derrière lesquels apparaissent les derniers pavillons de Sainte-Anne ; à gauche, des huttes neuves, d'un éclat cru, et une boîte rectiligne, une sorte de caserne utilitaire, dont les croisées ont des vitres dépolies jusqu'à mi-corps. C'est dans ce lieu qu'elles résident. J'entre, je traverse un jardinet enfoui sous la neige et la tourière m'introduit dans l'auditoire, l'éternelle pièce officielle des collèges pieux, avec des cloisons blanches et des tableaux de sainteté, des chaises de paille et une table ronde dont un tapis éteint cache le bois. Ce parloir présente cependant cette particularité qu'au lieu du tableau d'honneur une immense vitrine monte du plancher jusqu'au plafond et contient des bannières de velours à

franges d'or, des ouvrages d'aiguille, des broderies d'étoles, des fleurs d'église, l'exposition des produits fabriqués par l'école professionnelle que les nonnes dirigent.

La supérieure, assistée d'une religieuse, entre et me souhaite la bienvenue ; elles ont toujours ce costume un peu théâtral mais charmant, qui fait de la femme une statue animée de neige ; la coiffe, l'habit, la ceinture, le voile, le chapelet, les souliers, tout, jusqu'aux visages émaciés des mères, est blanc. Je m'assieds et nous évoquons les souvenirs de la rue de l'Ebre, l'effrayante détresse dans laquelle elles vécurent, le réfectoire qui était une ancienne étable et avait conservé sur ses murs fleuris de salpêtre ses vieilles auges, le dortoir où l'on ouvrait des parapluies, parce que l'eau coulait du toit sur les couches. Elles étaient alors plus miséreuses que ceux qu'elles voulaient secourir ; et, comme je les félicite de leur nouvelle installation, elles se mettent à rire, me racontent qu'en même temps que l'on fermait la chapelle de secours de la Glacière, elles avaient dû abandonner, par crainte d'accidents, leur refuge qui tombait en ruines, s'installer, n'importe comment, dans des bâtisses inachevées, faute d'argent, instaurer dans une salle quelconque un sanctuaire pour y continuer l'adoration du Saint-

Sacrement, établir un dispensaire pour les malades du dehors, organiser la visite des pauvres à domicile, monter une école primaire et professionnelle, préparer l'œuvre des baptêmes, des catéchismes, des premières communions, fonder un patronage pour les jeunes filles, remplir enfin l'office d'une crèche qui manque dans le quartier, en gardant, en nourrissant, en instruisant pour rien tous les enfants dont les mères travaillent dans les usines. Et la Mère supérieure ajoute en soupirant : « Tout cela fonctionne, mais petitement ; dans cette paroisse déshéritée, les besoins sont énormes et nos ressources sont nulles.

— Et vous avez, à l'heure actuelle, combien d'enfants à nourrir et à élever ?

— Deux cents, tant petits garçons que petites filles. Voulez-vous les voir ? »

Et me voici parti, à la suite des deux sœurs, pour visiter les classes. Nous franchissons des corridors blancs, percés de portes chocolat, et derrière elles je vois des ribambelles de gosses, assis devant de minuscules pupitres, qui me regardent, ébahis, tandis que les nonnes, dont j'interromps le cours, s'inclinent ; et, à mesure que les portes s'ouvrent, les bambins et les bambines grandissent et les pupitres poussent. Quand nous arrivons aux cours professionnels de jeunes filles,

la croissance des objets et des êtres pour lesquels ils furent fabriqués cesse. Nous revoici dans le dédale des couloirs et nous aboutissons à une vaste salle dont tout le fond est occupé par des gradins. Une porte est à gauche et une autre, à droite; et là où je suis, tournant le dos aux fenêtres, en face de cet escalier qui ne mène à rien, des chaises sont alignées près d'un piano. Une jeune religieuse plaque quelques accords, entame une marche très rythmée, les deux portes s'ouvrent et, aux sons des castagnettes, martelant le rythme, une procession de gamins s'avance d'un côté et une procession de gamines, de l'autre. Tous marquent le pas, montent, se déroulent en lacets, sur les gradins. Le piano se tait et tout s'arrête. Alors commencent les exercices de la classe; la musique reprend; les enfants font des mouvements d'assouplissement de corps, en même temps qu'ils récitent des devoirs ou chantent des prières, se servent de balles, de différents jouets, selon la nature de la leçon que la maîtresse explique. C'est la méthode Frœbel, un système d'éducation très usité en Angleterre et en Allemagne, en Belgique et en Suisse, un système qui développe en même temps l'esprit et le corps, qui tire d'une série de joujoux des points de comparaison, des remarques, des enseignements utiles, qui change les classes en

des récréations, qui intéresse l'enfant, tout en tenant compte de son besoin de remuer, qui l'instruit, en un mot, en l'amusant.

Il y a tout un côté de bonne grâce, de douceur vraiment maternelle dans cette façon dont les Franciscaines traitent ces pauvres mômes qui, après s'être divertis, pendant le jour, s'en iront retrouver, le soir, l'abominable taudis où un père aviné cogne ! Je songe à cela, en scrutant le visage pointillé de ces mioches. Les garçons sont mastoques, ils ont des airs têtus, des mines basses de petits bouchers et d'aides marchands de vins. On lit dans les yeux, dans les coins des bouches, des intelligences rétives, des instincts de brutalité qui doivent infliger à la patience des sœurs de longs tourments ; mais les filles paraissent plus malléables, sont, en tout cas, plus curieuses. Engendrées dans les plus misérables des bouges, elles sont vieilles à dix ans ; elles ont déjà la physionomie de leur trentième année et leur face de femme mûre est prête ; et cependant, si elles sont mal tournées, mal fagotées, bâties à la grosse, elles sont quand même gentilles, avec leurs frimousses bien propres, leurs tabliers repassés, leur mine contente. On se doute bien que, chaque matin, les Franciscaines nettoient cette marmaille que les parents n'ont pas le temps de soigner, car c'est

ici la note dominante de la maison, la propreté; on l'aperçoit; on la suit, des vitres jusqu'aux planchers, des cheveux lissés des enfants jusqu'au bas rapiécé des robes.

Il ne me reste plus qu'à pénétrer dans la chapelle et c'est une véritable joie que j'éprouve en y entrant, car je suis dans le petit oratoire de la rue de l'Ebre. On dirait, en effet, que les religieuses ont emporté avec elles l'ancienne église et l'ont réinstallée dans leur pauvre salle; c'est la même indigence, la même décoration de village, la même allure de campagne et aussi le même côté de sanctuaire naïf et pieux!

Devant l'autel, comme jadis, deux sœurs à genoux, enfouies sous des voiles, adorent le Saint-Sacrement. Notre-Seigneur a suivi ses filles en leurs étapes et s'est installé avec elles dans leur nouveau logis. Dans ce coin abandonné de ville, en cette ingrate paroisse privée d'églises. Il est là à demeure, choyé par ces nonnes qui font prier ces enfants pour leurs parents et qui prient elles-mêmes pour tous ceux qui ne le font point. Et je me dis que vraiment ces ordres religieux sont étonnants! Un couvent apprend qu'il existe, dans certaines rues, des enfants qui traînent, délaissés, des ouvriers sans le sou qui sont malades, et il prend aussitôt une poignée de ses vierges et les

essaime dans les parages de ces rues. Seulement, c'est à elles à lever et à fleurir, car la maison mère ne subvient qu'avec peine à ses propres besoins; mais il y a des terres plus ou moins friables, et le sol de la Glacière est dur. Les belles dames qui s'occupent dans leurs salons *d'œuvres*, qui organisent des pouponnières pour discours de l'Institut, des couveuses et des nurseries pour la frime, les belles dames qui s'occupent de bazars charitables et de loteries connaissent surtout le pauvre, de très loin, et par ouï-dire. Elles devraient bien aller s'assurer, par elles-mêmes, de la détresse de ce quartier; peut-être auraient-elles alors l'idée d'aider ces braves religieuses à parfaire leur accablante tâche!

Et je songe, rentré chez moi, à ces Franciscaines que j'ai revues après tant d'années, aussi dévouées aux petiots et aussi pauvres, et des détails que j'ai naguère lus sur elles dans un très intéressant livre du P. Norbert me reviennent.

Leur début dans la vie fut déroutant. Elles forment une congrégation pour les missions étrangères et se distinguent des autres par cette singularité qu'au lieu d'avoir été créées en Europe pour aller évangéliser les Indes, elles sont nées dans les Indes et sont revenues de l'Asie pour évangéliser l'Europe. Elles ont été fondées en 1877, à

Ootacamund, ville située dans la présidence de Madras, et leur communauté compte actuellement 35 maisons ainsi réparties : 10 en Asie, 2 en Amérique, 4 en Afrique et 19 en Europe ; 4 noviciats, l'un aux Châtelets, près de Saint-Brieuc, le second à Grottaferrata, près de Rome, un troisième au Portugal et un quatrième au Canada, suffisent à assurer le recrutement. En France, elles ont 8 maisons, dont 2 dans le département de la Seine, une à Vanves et une autre dans cette impasse Reille où elles sont au nombre de soixante-dix. Quant à leur vie, elle s'ordonne ainsi, en dehors des heures de classe, des visites aux pauvres et des offices : elles se lèvent à cinq heures et se couchent à neuf heures et demie, dorment sur une simple paillasse, mangent ce qu'on leur apporte, vivent, en somme, de la charité pour la faire, à leur tour, aux autres.





LES GOBELINS

L'on songe aux cours désertes de Versailles ou aux préaux vides de l'Institut, quand on entre dans la manufacture nationale des Gobelins. Les cours se suivent, bordées de graves bâtisses ; les fenêtres sont closes et les rideaux tirés ; l'on ne rencontre personne et l'on n'entend rien. Au sortir de l'avenue bruyante des Gobelins, il semble que l'on tombe dans un quartier muet de province morte ; et, forcément, ces larges et mornes maisons vous suscitent l'image du roi Louis XIV, car la plupart d'entre elles ont gardé l'allure solennelle et pimbêche de son temps.

Les constructions élevées au xve siècle par Gobelin, tapissier de Reims, qui installa son industrie sur les bords de la Bièvre parce que l'eau de cette rivière était propice aux teintures, ont été, en effet, réédifiées, en partie, par les ordres de

Colbert, après que le roi eut acquis ces immeubles et y eut établi des ateliers qu'il qualifia de ce titre pompeux : « Manufacture royale des meubles de la Couronne. »

Pendant deux cents ans, les tapisseries se succédèrent, tissées d'après les cartons de Le Brun, de Van der Meulen, de Coypel, de Vanloo, de Troy, d'Oudry, de Boucher, etc., des tapisseries tour à tour emphatiques et polissonnes ; et l'on reste étonné de la somme de travail fournie par les artisans de la haute lisse, lorsqu'on pense à la lenteur obligée de leur état et aux difficultés pécuniaires qu'il fallut vaincre pour pouvoir continuer de produire des œuvres onéreuses qui ne se vendaient point.

A dire vrai, malgré l'admiration qu'il est de bon goût d'étaler devant les tentures des Gobelins datées du XVIIe et du XVIIIe siècle, j'ai été ravi après les avoir examinées dans les pièces qu'elles parent, de me trouver en face d'une vieille tapisserie flamande du XVe, une Salutation angélique d'une naïveté de dessin charmante et aussi d'une couleur demeurée exquise, avec ses carnations de rose blanche un peu sèche, ses bruns mangés par les fers qu'ils contiennent, ses verts forts en bleu et ses indigos sourds. Elle est autrement vigoureuse, cette pièce, semblable au tableau d'un

Primitif, et elle est aussi d'une autre grâce que toutes les tentures Louis XV aux laines éteintes et aux teintes fanées, comme détrempées dans l'eau des bourdalous dont se servaient les nymphes à tout faire de Boucher.

Et ils sont enviables pourtant, ces tissages chiffonnés du XVIIIe siècle, si on les compare à ceux que nous donnèrent depuis, les Erhmann, les Galland, les Lechevallier-Chevignard, et vraiment mieux eût valu fermer boutique que de persister à tramer d'aussi coûteuses bâches! Mais la manufacture a enfin viré de bord et rompu avec la routine patriarcale de ces pions; elle ne fait plus exécuter des œuvres frigides avec des teintes mortes; elle a remonté tous les tons et n'a plus travaillé pour le lendemain, laissant au temps le soin d'apaiser les nuances trop volontaires, d'assagir le côté trop neuf.

Et, ce faisant, elle a justifié le bon aloi de pressants conseils. Déjà, en 1889, dans sa sagace et dans sa libre étude sur « la Décoration et l'Industrie d'art à l'Exposition universelle », Roger Marx, qui se tient toujours aux avant-postes de l'art, demandait que l'on s'adressât à des peintres tels que Gustave Moreau « pour soustraire la tapisserie du XIXe siècle à la domination franche ou inavouée des âges disparus, pour lui assigner

un caractère, une date, en l'obligeant à refléter la ressemblance de notre temps, à enfermer dans sa trame l'idéal moderne ».

Son souhait fut exaucé. Les Gobelins sont maintenant dirigés par M. Guiffrey, un lettré très au courant de la technique de la tapisserie dont il a écrit une histoire ; les ateliers sont sortis de l'ornière dans laquelle ils pataugeaient depuis dix ans, et aujourd'hui, sur les métiers, l'on travaille, d'après un carton qui fut commandé à Gustave Moreau, « le Poète et la Sirène », à une très extraordinaire tenture. Pour la première fois, je crois, l'on verra un tissu de ce genre flamber en un auto-da-fé de tons. Cette aquarelle de Moreau rappelle et la Salomé du même peintre et la Galathée, — la Salomé par la pose et par le type de la femme nue, aux chairs épicées de gemmes, fascinant, debout, le poète qui gît à ses pieds, — la Galathée, par le décor, par le fond de grotte marine fleurie de coraux, de mousses en velours de feu, de plantes en dentelle. — Les bleus lapis et les rouges de piment y éclatent, léchant de leurs flammes de couleur la pâle silhouette de la grande Sirène aux yeux verts ; et c'est merveille de voir au travers de cette immense harpe aux cordes blanches qu'est l'appareil de la haute lisse, le musicien silencieux de cet art animer l'instrument

qui rend peu à peu, dans le va-et-vient des broches, des sons différents de nuances; et il semble que l'instrument opère, lui aussi, de son côté, sans l'aide humaine des mains, car des bâtons de croisure pendent en haut pour écarter les fils et, lorsqu'ils remuent, l'on songe à de taciturnes archets qui accompagneraient le harpiste, en jouant seuls; ce spectacle paraît d'autant plus étrange que l'exécutant travaille derrière la grille de son métier, lit en quelque sorte la partition à l'envers, est même obligé de se retourner pour suivre le modèle placé derrière lui.

Le succès de cette copie, lorsqu'elle sera terminée, est certain, car cette transposition est d'une fidélité qu'on n'osait attendre et elle montrera que la vieille manufacture s'est évadée de sa séculaire léthargie et qu'elle a dès lors gardé sa raison d'être.

Le pauvre Moreau ! il est assuré au moins dans ce lieu où l'on n'emploie que des couleurs sûres, où l'on fabrique, de même qu'au bon temps, le jaune avec la gaude, le bleu avec l'indigo, le rouge avec la cochenille et la garance, et où l'on obtient les composés par ces mélanges, de n'être pas trahi, comme il le fut, par les produits inconstants de l'aniline. Il faut se remémorer, en effet, l'affreux mécompte de la Salomé donnée par

M. Charles Hayem au musée du Luxembourg. Les carmins jadis à vif se sont mués en de vagues bruns ; les jaunes et les roses se sont à moitié évanouis, ne laissant plus en place que le lazuli des bleus ; c'est triste à dire, cette aquarelle est tournée; elle n'est plus du tout ce qu'elle fut, grâce à la salauderie de nos marchands de couleurs modernes.

Mais, pour confesser toute la vérité, j'étais moins venu pour visiter les œuvres des Gobelins — car j'ignorais que « le Poète et la Sirène » fussent sur le chantier — que pour apercevoir encore ma malheureuse Bièvre et la surprendre dans les préaux où elle est enfermée, là où l'on ne peut d'habitude la voir.

Et je l'ai longée en une délicieuse promenade, à travers les jardins de la manufacture. Ceux-là ne sentent pas leur Louis XIV, car ils sont un peu abandonnés à l'état de nature et ils poussent en liberté dans un bas-fond. Imaginez une grande allée, à perte de vue, flanquée de chaque côté de petits jardinets qui font penser aux courtilles des Invalides, avec leurs bicoquettes et leurs minuscules tonnelles sous les branches. Ces jardins sont partagés entre les employés et les ouvriers de la manufacture et ils s'y délassent, le dimanche, chez eux, dans un simulacre de campagne. On se

croirait, très loin de Paris dans cet espace compris entre la ruelle des Gobelins, la rue Croulebarbe, la rue Corvisart et la rue des Cordelières, si la Bièvre, qui coule à deux pas, n'encensait le site de son odeur stridente d'alcali volatil et de tan. Elle sépare, à gauche et à droite, les usines et les séchoirs des peaussiers et des chamoiseurs du jardin des Gobelins dont les bords sont plantés de salades et de légumes que les tapissiers cultivent. Ces bandes de terre qui fuient, en tournant avec l'eau, en dehors de la clôture, ont été baptisées par eux du nom de colonies, car si elles appartiennent à la métropole, elles sont reléguées loin de la maison, à l'extérieur, au delà des murs.

A l'heure actuelle, malgré la tristesse des froids, les parterres des Gobelins s'égaient de chrysanthèmes couleur de rose d'onglée et de rouille, mais au printemps les arbres fruitiers, maintenant si noirs, se couvrent d'une neige embaumée de fleurs; seulement, l'illusion que l'on n'est plus dans la ville s'évanouit vite, car les fumées des fabriques voisines saupoudrent cette neige de leur suie; et il en est de même pour les autres saisons: une superbe vigne se déroule le long d'un espalier, mais lorsque ses raisins sont mûrs ils sont empouacrés d'une telle couche de fuligine qu'il

n'y a pas moyen, même en les lavant et en les frottant, de les manger.

Est-il besoin d'ajouter que ces bélîtres d'architectes, contre le vandalisme desquels tout ce qui est propre à Paris aurait dû depuis longtemps se liguer, rêvent de jeter bas la vieille manufacture et de saccager les jardins pour y édifier à la place un palais neuf? Les styles divers des Gobelins peuvent ne pas vous faire tressauter d'aise, mais ils sont admirables si l'on songe aux établissements pénitentiaires, aux immondes casernes et aux ridicules monuments genre de l'Opéra-Comique, que les maçonniers contemporains nous infligent; sans compter que, comme toujours, ils ajouteront à l'incomparable bêtise de leurs façades l'incommodité de l'intérieur et l'inaptitude résolue des alentours.

Il serait plus simple de réparer les anciens bâtiments qui sont solides, bien aménagés pour les métiers de la haute lisse, et de laisser en paix cet enclos où de braves gens arrosent de pauvres fleurs. Puis leur démolition entraînerait sans doute celle de bâtisses qui les touchent et que l'on est tout étonné de découvrir, une fois sorti dans la ruelle sillonnant le derrière des Gobelins, une entre autres, un pavillon de chasse du XVIIIe siècle, avec des guirlandes sculptées de fleurs.

Ce pavillon, qui sert de loge de concierge à un corroyeur, n'est pas unique et, dans le quartier si ravagé pourtant, il y a mieux. En enfilant cette ruelle des Gobelins où la Bièvre, engorgée sous un tunnel, se montre néanmoins encore un peu, au plein air, sauvée qu'elle fut, grâce à un mégissier qui, gêné dans son industrie par les manies destructives des ingénieurs, finit par intenter un procès à la Ville et le gagna, l'on aboutit, après avoir franchi un pont, sous lequel bourdonne en moussant le staout de ses eaux, dans la rue des Gobelins.

C'est là, dans deux maisons qui furent certainement jadis réunies et qui portent les numéros 17 et 19, que se trouvent des reliques bien inconnues du passé.

On entre dans la cour du 19, au fond presque aussitôt barré par une masure et, à gauche, l'on aperçoit l'entrée gothique d'une tour enveloppant un escalier qui part en pied d'éventail et se déroule en spirale dans la pénombre. C'est à peu près tout ce qui reste d'authentique d'une ancienne borde qui aurait appartenu à la reine Blanche, moniale du couvent des Cordelières situé alors à côté, dans la rue de Lourcine.

L'autre maison, désignée par le n° 17, est plus complète. Elle se dresse au bout d'une large cour et

elle est charmante avec son grand porche, ses petites croisées, son haut pignon, ses deux tourelles en saillie contenant, chacune, un escalier dont la tige s'élance en tournoyant du sol au toit ; elle renferme d'immenses salles plafonnées de poutres et de spacieux ateliers où l'on taille et où l'on cramine le cuir, car ce petit château est une tannerie.

En bas, dans une gigantesque pièce dont le pavé fuit sous les pas et s'étend en un marécage qui odore la tinette et le vinaigre chaud, s'étend une citerne cyclopéenne parallèle à la Bièvre ; et, dans la cour même, de colossales marmites enfoncées dans la terre semblent bouillir ; ce sont les tonnes, les coudrets où macèrent les peaux ; l'on dirait d'une cuisine d'invalides énorme, de protubérants chaudrons dans lesquels cuisent d'infâmes ragoûts dont on retourne et dont on pique les morceaux avec des fourchettes géantes, des tridents.

M. Guiffrey, qui a patiemment étudié le quartier, croit que les premiers ateliers de teinture des Gobelins furent établis dans cette maison et si, comme il y a tout lieu de le croire, cette opinion est exacte, il y aurait réellement intérêt à sauver de la ruine qui le menace ce châtelet, car il date du XVIe siècle et vaut à la fois par l'attrait de son ar-

chitecture et par les souvenirs qu'il évoque ; mais, hélas ! qui donc se soucie désormais du vieux Paris ? et le minuscule castel sera détruit pour faire place à une plus imposante usine, et la manufacture des Gobelins disparaîtra, supplantée par une cité industrielle ignoble.

Ces réflexions m'obsédaient, en revenant par le boulevard de Port-Royal ; puis d'autres se succédèrent. N'avais-je pas vu, en effet, le plus bizarre des contrastes ? Dans une grotte marine parée de joyaux fous, la grande sirène de Moreau, debout, tenant le poète vaincu à ses pieds, tandis qu'autour d'elle des touffes de pierreries montent comme des plantes grimpantes sur les fils blancs des harpes, — et, dans un paysage désolé, aux fleurs de cimetière, la petite servante des tanneurs, la triste Bièvre, assise, épuisée de fatigue, sous un dessous de pont ; — en somme, les deux faces réunies de l'éternelle lutte : la femme captant l'homme par les basses manigances de ses charmes, le mâtant, le rabaissant au rang d'un esclave ; l'homme abusant de sa force, avilissant, traitant telle qu'une paria la femme qui ne sut pas s'imposer, qui ne sut pas lui plaire, — la Sirène, se riant de l'être qu'elle a soumis ; la Bièvre, suant à la peine, travaillant pour le compte d'un tyran, dans la pestilence des peaux arrachées à des bêtes mortes.



LE QUARTIER NOTRE-DAME

Tous les historiens de Notre-Dame ont cité le mot de l'un des anciens chroniqueurs de cette cathédrale : « elle terrifie par sa masse ; » et, le fait est, qu'elle est sombre et énorme ; elle ne suscite pas l'image de ce printemps de la pierre qu'évoquent les végétations fleuries d'Amiens, de Reims et de Chartres. Avec sa façade noire et nue, elle dégage une impression de mésaise et de froid ; elle est une basilique hivervale ; on ne la sent point aimer ce Paris qu'elle domine ; elle n'a pas ce geste de Notre-Dame de Chartres dont les deux clochers semblent les doigts levés des vieux évêques prêts à bénir la ville agenouillée à leurs pieds ; ses bras, à elle, se dressent et ils menacent plus qu'ils n'implorent. En tout cas, elle cache ses mains dans ses manches de pierre et se refuse à signer les foules ;

elle n'est pas, pour tout dire, un sanctuaire bon enfant, une cathédrale maternelle.

Mais c'est peut-être aussi la faute des siens! elle a été vilipendée et spoliée par eux comme pas une et elle se désintéresse de leurs peines. Que subsiste-t-il d'authentique dans cette église? l'ossature dont d'incessantes réparations n'ont pas trop adultéré les contours et les deux roses du transept qui sont demeurées presque intactes; le reste est neuf. Les verreries de la nef, du chœur, des chapelles, ont été brisées et des peintures cuites par d'absurdes vitriers les remplacent; le jubé a été démoli; le vieil autel avec ses colonnes de cuivre et sa pyxide suspendue a été jadis bazardé, on ne sait où; la statue colossale de saint Christophe qui se tenait debout, à l'entrée du vaisseau, a disparu de même que les stalles du XIVe siècle. Quant aux châsses elles ont été fondues par les sans-culottes et les carreaux noirs et blancs d'un jeu de dames suppléent aux pierres tombales, gravées d'effigies et d'inscriptions, qui pavaient autrefois son sol.

Le XVIIe siècle a commencé ces déprédations et la Révolution les a finies.

Notre époque, qui voulut soigner Notre-Dame, s'est bornée, pour sa part, à la gratter et à la rafistoler du haut en bas. Le fameux Viollet le Duc

l'a rajeunie, lui a râclé l'épiderme, l'a poncée de telle sorte qu'elle a complètement perdu sa patine de prières, sa rouille de cire, son hâle d'encens.

Telle qu'elle est, elle assume néanmoins encore une magnifique allure avec sa nef plantée de lourds piliers, son arc triomphal ouvrant sur la baie géante du chœur, ses colonnes filant d'un jet jusques aux voûtes; sans doute, elle n'a pas la légèreté des basiliques d'Amiens et de Chartres qui s'effusent, ravies, en plein ciel; elle ne sort pas d'elle-même, elle tient à la terre et ne s'en arrache point; mais ce qu'elle demeure majestueuse et ce qu'elle apparaît, à cause même de sa pesanteur, grave! Elle semblerait, en somme, plutôt dédiée au Dieu sévère de la Genèse qu'à l'indulgente Vierge, si la gracilité de son transept ne vous révélait qu'elle est bien, en effet, placée sous le vocable de Marie et qu'elle s'effile à son image et qu'elle sourit divinement et qu'elle s'humanise. Ce transept est la partie vraiment supérieure de Notre-Dame; les murs s'émincent et pour s'alléger encore cèdent la place aux verres; et ses deux roses sont des roues de feu, aux moyeux d'améthyste, des roues où le violet de cette gemme, symbole de l'humilité et de l'innocence, domine; c'est une féerie quand le soleil pénètre dans le vide vitré des trous; il longe les rais amenuisés de

pierre, allume entre eux des grappes de flammes, fulgure comme un bouquet d'artifice, dans le cercle radié des jantes.

Ce sont les roues en ignition du chariot d'Elie et l'on dirait également de ces touffes attisées de lueurs, des fleurs de braises écloses dans une serre ronde de verre.

La gloire de Notre-Dame de Paris est là et non dans ses façades vantées; la vérité est que son extérieur ne vaut plus que par sa masse; toutes les statues sont retapées ou entièrement refaites, si bien que la flore délicieuse d'art qui montait naguères, ainsi qu'au long d'un espalier, le long de ses murs, est morte et qu'elle a été remplacée par une végétation toute moderne d'ornements et de statues fabriquées à la grosse, d'après les modèles des sanctuaires d'Amiens et de Chartres.

Il n'y a donc à s'extasier, ni sur ses portails, ni sur ses voussures en vieux-neuf, ni sur sa flèche datée de 1859, sur pas grand'chose hélas ! car la coque brute de ses pierres et ses deux lourdes tours qui présentent cette particularité de ne jamais se faire ombre, demeurent seules, presque indemnes; mais si, au point de vue de l'art, cette cathédrale n'est qu'une œuvre de second ordre, elle n'en est pas moins intéressante pour d'autres motifs ; elle diffère de ses congénères, elle est plus mystérieuse

que ses sœurs, plus savante et moins pure ; elle n'est pas autant à Dieu que les autres, car elle recèle des secrets interdits, ente sur la symbolique chrétienne les formules de la kabbale, est tout à la fois catholique et occulte. Ainsi, les trois portes de sa façade principale, qui sont désignées par les archéologues sous les noms de « Porte du Jugement », « Porte de la Vierge », Porte de Sainte-Anne et de Saint-Marcel, » allégorisent, suivant certains occultistes, la Mystique, l'Astrologie et l'Alchimie, ces trois sciences en honneur au Moyen Age ; et cette dernière baie sur le trumeau de laquelle saint Marcel, neuvième évêque de Paris, se dresse, foulant aux pieds un dragon qui s'échappe du cercueil d'une femme adultère, contient, avec ses figures hiéroglyphiques, le recipé du grand œuvre, la recette de la pierre philosophale. L'on trouvera dans un traité de Gobineau de Montluisant, l'un des hermétistes du XVIIe siècle, la description secrète de cette porte qui, avec la tour Saint-Jacques et quelques carreaux de la Sainte-Chapelle, constitue le dernier texte lapidaire des légendes spagyriques d'antan.

Derrière Notre-Dame s'étend maintenant un square ; jadis, le jardin s'épandait jusqu'à la pointe de l'île et servait de lieu de promenade aux chanoines du chapitre. Un cartulaire de 1258 appe-

lait ce terrain « mota papalordorum » la motte des gens d'église ; » la Morgue s'est substituée à ses bosquets et ses dalles, aux pelouses ; puis, pour enlaidir le site, l'on a construit, sur la gauche, au bout de la rue du Cloître, de gigantesques bâtisses qui masquent, du côté de l'île Saint-Louis, la vue de la cathédrale. On a préservé le musée de Cluny du blocus qui le menaçait et personne n'a songé à sauver Notre-Dame !

Cette rue du Cloître, qui longe la basilique, garde encore, à son entrée, près de la place du parvis, quelques vieilles bicoques dont les façades se reculent, comme gênées de céder le pas à des maisons neuves. Elle a été d'ailleurs parée d'un bien étonnant palais de briques agrémenté de deux tourelles pareilles à des fûts que surmonteraient deux citrouilles, la queue en l'air, et orné sur toutes ses faces de peintures allégoriques telles que l'Humanité, la Famille, le Négoce et l'Hygiène. Ce monument qui fut commandé par feu M. Ruel est utilitaire et plaisant, car il s'emploie à deux fins étant à la fois une resserre pour voitures et une salle pour chansonnettes de concert et pièces de théâtre.

Plus intéressante est la rue Chanoinesse qui a si bien maintenu son aspect provincial décrit dans « l'Envers de l'histoire contemporaine » de Balzac,

qu'il est difficile de s'y promener, sans évoquer le mélancolique souvenir de Mme de la Chanterie et du petit couvent laïque qu'elle y fonda : cette voie a conservé ainsi que ces sentes qui l'entourent, la rue Massillon, la rue des Ursins, la rue des Chantres, ses hautes fenêtres, ses portes-cochères aux vantaux couleur de vert de bouteille ou de pain d'épice, munies d'énormes marteaux et carrelées de clous. A l'heure actuelle, elle est encore dénuée de boutiques, mais son silence de naguère n'est plus, car la plupart de ses bâtisses acquises par un quincaillier sont devenues des dépôts d'appareils de chauffage et d'ustensiles d'hydrothérapie et de cuisine ; et c'est, dans l'après-midi, un perpétuel va-et-vient de camions et d'hommes.

Bien qu'elle foisonne de souvenirs, elle ne dit plus rien ; le 16 où vécut Racine est quelconque ; le 17, qui est l'ancienne maison capitulaire, est non moins banal et non moins laid ; il faut pénétrer dans l'intérieur même de ces bâtisses pour les entendre enfin parler et pour y découvrir parfois les plus curieux vestiges qui subsistent d'un Paris mort.

L'on demeure surpris alors, en s'apercevant que des morceaux entiers d'édifices, datant du Moyen Age et même d'avant, vivent enfouis sous la croûte de masures à peine âgées, de masures

presque neuves. Le 18 et le 20, qui ne formèrent jadis qu'un seul hôtel, recèlent le monument le plus étrange de tous, la tour de Dagobert.

Il est peu probable que ce roi y ait habité et qu'elle ait même été construite sous son règne, mais elle n'en est pas moins bizarre; et l'on est transporté bien loin de notre temps, lorsque, après avoir traversé une vieille cour convertie en une sorte de hangar et parcouru d'obscurs couloirs formés par les haies de calorifères empilés les uns par-dessus les autres, l'on grimpe son escalier en vrille dont la tige de chêne s'élance d'un jet, en virevoltant sur elle-même, du bas de la tour jusqu'à sa cime. L'on monte dans l'ombre et, peu à peu, les marches s'éclairent; des pièces massives s'ouvrent de tous côtés, des pièces aux murs énormes, au plafond dénudé, rayé par des saillies brunes de poutres, et finalement l'on aboutit en plein air, par une vague échauguette, sur une plate-forme de zinc.

A quelques pas se profile le vaisseau de Notre-Dame dont les arcs-boutants semblent les côtes décharnées d'un être préhistorique, d'un mammouth immense. Les monstres installés sur les balcons de la tour du nord nous regardent et ils paraissent narguer l'étonnante ligne des toits qui zigzague sous nos pieds. C'est un chaos superposé

de tuiles, un amas de derrières de maisons que rejoignent des ponts de sapin, des galeries de bois. Un Paris inconnu gît là, dans cet envers de la rue du Cloître. Un fleuriste, à un quatrième étage, cultive ses fleurs et élève des colombes dans de vastes cages en saillie sur des allées de planches ; des loques sèchent de tous côtés, des gens cirent leurs bottes au dehors, vont d'une fenêtre à l'autre, se promènent derrière les parapets, le long des maisons, sur des charpentes ; c'est, entre ciel et terre, une Cour des Miracles et cela tient de l'échafaudage des peintres en bâtiments et de la maringote des forains. Vous tournez la tête à droite, et, au-dessus des prises d'air de l'Hôtel-Dieu, des parafoudres s'effilent et la tour Saint-Jacques surgit, dernier souvenir d'une église dont les restes servent d'observatoire à des météorologistes, à des joueurs de longitudes qui ne contemplent plus le ciel que pour y chercher et pour y coter, en un langage de Bourse, des moyennes et des dépressions, des hausses et des baisses ; vous regardez à votre gauche, puis derrière vous, et, après l'opulente cambuse de M. Ruel, l'église de Saint-Paul et de Saint-Louis, celle de Saint-Gervais, et cet édifice de camelots qu'est l'Hôtel de Ville, emplissent l'horizon et barrent la vue.

C'est à peine d'ailleurs si l'on peut exécuter

quelques mouvements sur la terrasse de cette tour du roi Dagobert, car sa plate-forme est minuscule. Jadis, paraît-il, une autre tour s'élevait auprès d'elle ; l'on n'en retrouve aucune trace. En 1857, une vigne de trois cents ans existait encore dans la cour ; on l'a arrachée et la cour est maintenant couverte ; l'on ne possède aucun renseignement précis sur les gens qui se succédèrent dans cet hôtel. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il appartenait, avant la Révolution, à l'abbé de Reyglen, chanoine titulaire de Notre-Dame.

Quant aux corps de logis, ils datent du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, mais toutes les boiseries sont enlevées. Les uns sont des dortoirs remplis de lits de camp à l'usage des employés de la fabrique, les autres sont des magasins bourrés, du sol au plafond, de meubles de cuisine et de jardin, de calandreuses et de poêles, de tubs qui font songer aux formidables œufs sur le plat que l'on y pourrait cuire. Si l'on pénètre enfin avec des lanternes dans les caves, il faut se courber en deux, aller et venir dans tous les sens. Arrivés à une certaine profondeur, les escaliers cessent et des pentes qui dégringolent sous des voûtes de plus en plus basses vous mènent dans de nouveaux souterrains, lesquels vous conduisent dans d'autres boyaux et les embranchements se multiplient pour

n'aboutir à rien, car ces galeries qui atteignaient autrefois les rives de la Seine sont bouchées.

Une autre antique maison, le 19, est, à un autre point de vue, surprenante. Sous l'énorme hangar qui remplace l'ancien préau et qui ne laisse plus filtrer par les vitres de son toit qu'un peu de jour, deux fenêtres, habillées de petits rideaux de mousseline, sont closes ; et, devant elles, une forêt de tuyaux de poêles se dresse. Je me demande ce qu'il peut bien y avoir derrière ces fenêtres, et j'apprends ceci :

Ces croisées sont censées éclairer deux pièces que des locataires habitent. Jadis, quand elles s'ouvraient à la hauteur d'un rez-de-chaussée, sur une cour, elles permettaient à ces gens de ne pas marcher, même par les moins sombres des après-midi, à tâtons, dans des chambres exhalant une odeur continue d'armoire ; mais, depuis qu'elles sont encloses dans le hall, elles vivent en pleine obscurité, dans un air qui ne se renouvelle plus, l'été surtout, car, pendant cette saison, ces halliers de tuyaux s'épaississent devant elles, en attendant l'hiver. Tout ce matériel entassé ne partira, en effet, qu'aux approches du froid. Ce n'est donc que vers la fin de l'automne que l'on pratique des coupes dans ces futaies de tôle qui ne suggèrent même point l'illusion d'un peu de nature, d'un

peu de nuages courant sur leurs sommets, puisqu'elles ne fument pas!

Alors, si la neige ne vient pas à s'amonceler sur les carreaux du toit, les habitants de ces geôles peuvent voir à quelques pas devant eux, mais cette surprise est compensée par la poussière et par le vacarme des engins qu'on déménage.

Devant la tanière de ces malheureux, j'ai rêvé à d'inexorables misères, mais mon apitoiement fut rabroué lorsque je sus qu'ils ne payaient pas un loyer de moins de huit cents francs.

Huit cents francs pour gîter dans un chantier de tuyaux de poêles morts, c'est un comble!

Ces immeubles appartenaient jadis au chapitre de Notre-Dame; ils faisaient alors partie d'un petit hameau qui vivait à part et très gaiement dans la grande ville.

Un volume de l'abbé Charrier, *l'Ancien Chapitre de Notre-Dame de Paris et sa maîtrise*, nous renseigne sur ses mœurs et sur ses habitants. Dès le XVIII[e] siècle, ce chapitre comprenait huit dignitaires et cinquante-deux chanoines; le doyen était élu par ses collègues ainsi que le sous-chantre. La nomination des autres dignitaires tels que le pénitencier et les trois archidiacres de Paris, de Josas et de Brie revenait de droit à l'évêque.

Le chapitre possédait une mense personnelle

qu'il régissait à sa guise; il était dispensé de toute redevance et de tout impôt et il ne relevait pas de la juridiction épiscopale, mais bien du Saint-Siège; le cloître était sa propriété; tout d'abord les chanoines durent seuls s'y fixer, mais dès le XVe siècle leurs parents et leurs amis s'y installent et le vacarme commence. Des plaintes se produisent, mais elles ne semblent pas avoir été écoutées, car, au XVIe siècle, l'aspect mondain et bruyant de ces lieux s'accroît; au XVIIe siècle, il augmente encore et des chanoines déplorent qu'il y ait tant de chambrières dans les maisons et protestent contre l'invasion des carrosses qui roulent dans le quartier après minuit; au XVIIIe, le désordre est à son comble; cette petite population de prêtres, d'enfants de chœur, de chantres, de gens que d'anciens statuts qualifient de « machicots et de clercs de matines », est noyée dans un amas de familles qui ont fini par s'emparer des hôtels et des églises, des corridors et des rues.

Les chanoines continuent de gémir, mais la Révolution répond à leurs doléances en les supprimant; depuis ce moment, le cloître appartint à chacun et fut, comme tous les quartiers de Paris, un quartier laïque.

Pour parfaire la physionomie de la paroisse, l'on peut citer encore deux anciennes rues, la

rue de la Colombe dont le nom figure déjà sur une charte de 1223 ; mais elle a perdu tout caractère ; et les rues des Ursins et des Chantres, celles-là vivent, loin des intruses, entre elles. La rue des Chantres, ainsi qualifiée au XVIe siècle, parce que le chœur de la cathédrale y résidait, semble ignorer que tout un Paris moderne existe. Elle descend tranquillement, sans que jamais un chat y passe, vers la Seine, entre deux rangs de murs qui sont des dos de bâtisses percés, à gauche, de lucarnes à barreaux de fer ; à droite, de hautes fenêtres ouvertes presque au ras du sol, et derrière lesquelles l'on aperçoit, dans l'ombre, de probables cartonniers et de possibles tables. Une seule porte se montre sur cette voie, près du quai, celle d'un hôtel sinistre dit des Deux-Lions, et ce garni, flanqué d'un mannezingue, tiendrait, si nous en croyons Lefeuve, la place de l'immeuble qu'habitèrent Héloïse et Abailard.

Si la rue des Chantres a conservé jusqu'à nos jours son nom, il n'en est pas de même de sa voisine. Celle-là a été baptisée et débaptisée et rebaptisée sans mesure. On la voit tour à tour indiquée sous le vocable de Grande-Rue de Saint-Landry sur l'eau, de rue du Port-Saint-Landry, sur le plan de Bâle de 1552 ; de rue basse du Port-Saint-Landry, de rue d'Enfer, sur le plan de Tur-

got; de rue Basse-des-Ursins, et enfin de rue des Ursins tout court. La Taille de Paris au XIIIe siècle relève parmi ses habitants trois taverniers et une dame Agnès au surnom mystérieux de « La Prêtresse ».

De même que la rue des Chantres, la rue des Ursins est composée de derrières de maisons dont les visages appartiennent, les uns à la rue Chanoinesse et les autres au quai aux Fleurs. Aussi presque toutes ses portes, quand elle en a, sont-elles condamnées. Elle est une paralysée des membres inférieurs, mais son buste est encore libre, car des croisées s'y ouvrent et des baies y vivent.

Tel ce quartier Notre-Dame qui contint jadis, en sus de la cathédrale, quatre églises considérées ainsi que ses annexes : Saint-Jean le Rond qui fut le baptistère de Notre-Dame et la paroisse des laïques demeurant dans le cloître ; elle était située le long de la basilique, là où s'aperçoit l'entrée des tours : suivant Lebeuf elle datait du XIIIe siècle et elle a été démolie en 1748 ; Saint-Aignan fondé par Etienne de Garlande vers 1120 et dont les débris agonisent encore dans les bâtiments qui donnent sur le n° 19 de la rue des Ursins et le n° 26 de la rue Chanoinesse ; Saint-Denys, érigé à si peu de distance de l'abside de Notre-Dame qu'on l'appela Saint-Denys-du-Pas ; celle-

là remontait au IXe siècle et aurait péri en 1831 ; enfin Sainte-Marine qui naquit, en 1228, du temps de Guillaume III, évêque de Paris, fut plus spécialement réservée au mariage des personnes séduites avant l'heure et plus particulièrement fréquentée par les serviteurs de l'évêque.

Ces chapelles qui furent toujours pleines de fidèles au temps où le peuple croyait en Notre Seigneur sont toutes les quatre mortes ; la cathédrale subsiste seule, maintenant ; et elle est, elle-même, du soir au matin, déserte. Les passagers — parmi les vivants — sont des touristes qui croassent en feuilletant des guides, et — parmi les défunts — des cadavres venus de l'Hôtel-Dieu voisin, des dépouilles sans le sou et que l'on expédie, au galop, Dieu sait comme !





LES CARMELS DE PARIS

I

La fondatrice des Carmélites réformées en France fut, on le sait, Mme Barbe Avrillot, épouse de M. Acarie, maître des comptes. Une vision de sainte Térèse lui ordonnant d'établir la réforme du Carmel dans le royaume la décida à faire convoquer par son directeur, dom Beaucousin, prieur des Chartreux de la rue d'Enfer à Paris, des amis qui pouvaient l'assister dans cette œuvre, MM. Gallemant, curé d'Aumale, et Du Val, docteur en Sorbonne, saint François de Sales et le P. Pacifique, Capucin, MM. de Bérulle et de Quintanadoine de Brétigny, prêtres ; ce dernier, issu d'une ancienne famille de Burgos, avait déjà vainement tenté d'établir un monastère de Carmes espagnols, à Rouen.

Après diverses réunions, il fut convenu que l'on décernerait le titre de fondatrice à la princesse de Longueville ; que l'on achèterait le prieuré

bénédictin de Notre-Dame-des-Champs, au faubourg Saint-Jacques ; enfin que M. de Brétigny, accompagné d'une amie de Mme Acarie, Mme Jourdain, et de plusieurs autres personnes, partirait pour l'Espagne et en ramènerait des Carmélites formées à la vie contemplative par sainte Térèse même.

Les Carmes auxquels M. de Brétigny s'adressa, dès son arrivée à Madrid, refusèrent formellement de laisser passer en France leurs religieuses ; alors cet ecclésiastique appela à la rescousse M. de Bérulle qui arriva, muni d'un bref de jussion, obtenu à Rome par le crédit de la princesse de Longueville ; ce bref forçait, sous peine d'excommunication, le général des Carmes à céder. Il s'inclina et M. de Brétigny emmena avec lui six Carmélites dont deux surtout célèbres par leur sainteté et choisies parmi les préférées de sainte Térèse, la mère Anne de Jésus et la sœur Anne de Saint-Barthélemy.

Le 16 octobre 1604, elles firent leur entrée à Paris et, le lendemain, Mme de Longueville les installa dans leur nouvelle demeure ; leurs premières novices furent choisies dans une sorte de séminaire de jeunes filles que Mme Acarie avait organisé chez elle, au grand déplaisir de son mari que les leçons d'ascétisme n'égayaient guère.

Jusqu'ici, cette histoire, que je résume d'après de copieux bouquins, paraît très simple et pourtant elle a donné lieu à d'obscurs débats qui se sont répercutés jusqu'à nos jours et ont divisé les Carmels de France en deux camps : les Bérullistes et les Térésiens.

Il est assez malaisé d'établir brièvement en quoi ces deux groupes diffèrent ; d'abord, il y a une question de constitutions assez mal résolue par ceux qui les citèrent ; puis les textes qui racontent ces litiges demeurent contradictoires ; enfin, parmi les livres de combat écrits pour l'une ou pour l'autre des deux causes, quelques-uns sont retirés du commerce ou interdits.

J'ai pu me les faire prêter néanmoins et c'est, en partie, avec les documents qu'ils recèlent que je vais pouvoir fournir divers renseignements sur les cloîtres les plus inconnus et les plus verrouillés qui soient à Paris, sur les cloîtres où seul l'archevêque et son suppléant ont le droit de pénétrer.

La lutte qui, pour certains motifs que je tâcherai d'expliquer, se poursuivait entre les deux branches des Carmels semblait, depuis le XVIIe siècle, presque assoupie, ou du moins le public n'en entendait plus parler, lorsqu'en 1872 M. l'abbé Houssaye, alors vicaire à la Madeleine, édita chez Plon un livre intitulé : « M. de Bérulle et les

Carmels de France. » Ce livre ne tarissait pas d'éloges sur le cardinal, prônait les prieurés soumis à son observance, attaquait en dessous les autres, s'employait surtout à dénigrer l'ordre des Carmes.

La réplique ne se fit pas attendre. Un petit volume, paru en 1873, chez Poussielgue, sous ce titre : « Notes historiques. — Les origines et la réforme Térésienne de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel », et signé : « Un prêtre de la communauté de Saint-Sulpice », prit le contre-pied de l'ouvrage de l'abbé Houssaye et la bataille s'engagea.

Pour l'abbé Houssaye, M. de Bérulle, qui avait été nommé l'un des directeurs de ce premier Carmel érigé en France, avait fort sagement agi lorsqu'il avait voulu faire de ces Carmélites non des Espagnoles comme celles qu'il avait amenées de leur pays, mais des Françaises. Aussi avait-il introduit divers changements dans leur manière de vivre, en supprimant certaines observances, en pliant aux besoins du climat et de l'époque quelques coutumes qui avaient leur raison d'être en Espagne et non en France. Il entendait, d'autre part, que les religieuses suivissent les règles primitives de l'ordre, telles qu'elles furent adoptées, en 1581, sous l'inspiration de sainte Térèse, par

le chapitre d'Alcala, et non les règles adultérées par les modifications qu'elles subirent, en 1592, avec l'approbation du Saint-Siège. Et cette thèse paraît soutenable.

Puis, toujours, selon l'abbé Houssaye, les mères Espagnoles faisaient preuve à Paris de rigueurs déplacées ; elles avaient des préventions contre les Françaises ; elles traitaient de « sensualité leur délicatesse et de dissipation leur vivacité » ; la prieure, Anne de Jésus, était bien une sainte, mais une sainte du genre pas aimable ; elle était froide et dure pour elle-même et pour les autres ; les punitions pleuvaient que M. de Bérulle, plus indulgent, devait lever ; de là, des tiraillements qui finirent par nécessiter le départ de la mère Anne de Jésus et de la mère Anne de Saint-Barthélemy ; elles s'en allèrent fonder des cloîtres en Flandre et se mirent, comme elles étaient en Espagne, sous la juridiction des Carmes.

Et nous touchons, ici, le fond de la question, — car tout le reste n'est qu'un amas de broussailles qui l'obscurcissent, — la question de savoir à qui revient la direction des Carmels, aux évêques dans les diocèses desquels ils sont situés ou aux pères Carmes. Le P. de Bérulle les voulait soumis à l'Ordinaire, la mère Anne de Jésus aux pères de son ordre.

Sans prendre parti pour l'une ou pour l'autre de ces opinions, il semble, à première vue, qu'il est beaucoup plus rationnel que ce soit un Carme qui gouverne des Carmélites, qu'un prêtre désigné par un évêque, car, en fin de compte, celui-là est, la plupart du temps, inapte à diriger les consciences d'un institut auquel il n'appartient pas et dont il ne connaît ni l'esprit, ni les usages, ni les règles.

Tel n'est pas l'avis de l'abbé Houssaye. Son livre s'acheminait vers un mémorable oubli, quand l'auteur anonyme des « Notes », qui n'était autre que M. Gramidon, premier vicaire honoraire de Saint-Sulpice, se rua, tête baissée, dessus. L'attaque était à la fois poussive et imprudente et il écopa dans les grands prix.

Il avait d'abord déniché un certain texte dont les Bérullistes ne parlaient guère et qui constituait un engagement formel de M. de Bérulle envers le général des Carmes en Espagne. En obéissant, contraint et forcé, au bref du Saint-Père lui prescrivant de remettre des Carmélites entre les mains de MM. de Brétigny et de Bérulle, le général avait formulé plusieurs conditions acceptées par les deux Français, entre autres celle-ci que « les nouveaux Carmels seront sujets aux pères de l'ordre, lorsque ceux-ci seront établis en France ».

Or les Carmes vinrent créer un monastère à Paris, en 1611. Cette fondation effara M. de Bérulle ; il se sentit menacé de perdre l'autorité qu'il avait prise sur le Carmel de cette ville ; il se démena, fit agir sur les moines par M. de Marillac, alors conseiller du roi et maître des requêtes ; et ceux-ci, menacés, s'ils résistaient, de ne pas obtenir du Parlement l'enregistrement des lettres patentes concédées par la Cour pour l'érection de leur communauté, déclarèrent par écrit qu'ils renonçaient à tout pouvoir sur leurs sœurs.

M. de Bérulle avait donc éludé la promesse qu'il avait faite au supérieur des Carmes et arraché en quelque sorte, par une menace sous conditions, le désistement de ces religieux.

Telle la version du belliqueux Gramidon.

Autre est celle des Carmels de Paris. L'abbé Houssaye et, avant lui, les « Chroniques de l'ordre des Carmélites », parues, en 1846, à Troyes, affirment qu'au contraire les mères du premier monastère de Paris tenaient trop à la juridiction de leurs supérieurs ecclésiastiques pour vouloir changer de maîtres ; ce furent donc elles qui prièrent les Carmes de ne point s'immiscer dans leurs affaires, ce qu'ils firent, assurent-elles, très volontiers.

Bien ; mais, alors, pourquoi les mères Anne de

Jésus et Anne de Saint-Barthélemy se sont-elles empressées, dès qu'elles l'ont pu, de se soustraire à la direction de M. de Bérulle pour aller se mettre sous le gouvernement des Carmes, en Flandre ?

Il faut bien dire que M. Gramidon, qui n'a certainement pas tous les torts dans ce conflit, a raison sur ce point. Seulement, agacé sans doute par les flagorneries que l'abbé Houssaye ne cesse de prodiguer — aux dépens de la vérité — à la mémoire du cardinal, tout le long de son livre, il nous peint, à son tour, M. de Bérulle sous l'aspect du plus rusé des compères. Nettement, il l'accuse d'avoir manqué à ses engagements, d'avoir opprimé et torturé les prieures du Carmel par ses exigences, d'avoir voulu introduire dans leur cloître des dévotions de son crû, entre autres des vœux de servitude et ceux d'une adoration quotidienne du St-Sacrement impossibles à concilier avec les règles de l'ordre ; il lui reproche encore d'avoir voulu faire du couvent de Paris une congrégation distincte des autres Carmels et d'avoir tenté de substituer son propre esprit à celui de sainte Térèse.

Et de même que, pour les besoins de sa cause, l'abbé Houssaye fait un portrait peu flatté d'Anne de Jésus qui fut cependant une des grandes moniales de sainte Térèse, de même l'abbé Grami-

don insinue, afin de rétorquer son adversaire, tout ce qu'il peut trouver de plus désagréable pour M. de Bérulle, prêtre de grand savoir et de haute vertu pourtant.

Il aurait pu, pendant qu'il y était, opposer aussi au côté rèche que l'abbé Houssaye attribue à la mère Anne de Jésus, le côté non moins revêche de la grande amie de M. de Bérulle, Mme Acarie, qui fut également mêlée à cette affaire ; elle était une sainte personne, mais elle n'avait ni la largeur d'esprit ni le côté aimable et charmant de sainte Térèse. Une anecdote le prouve. Un jour qu'un seigneur se permettait de la complimenter sur sa beauté, elle se dressa sur ses ergots et le rabroua : dans une circonstance analogue, sainte Térèse se montra plus spirituelle et plus douce. Tandis qu'elle montait dans une voiture, elle entendit quelqu'un s'extasier, d'un ton moitié gracieux et moitié railleur, sur la finesse de sa cheville ; elle ne se fâcha point et lui dit en souriant : « Regardez-la bien, senor, car vous ne la verrez plus. » Seulement, à partir de cette époque, elle changea pour elle et pour ses filles la forme de leurs sandales et leur fit couvrir davantage le pied.

Mais M. Gramidon a l'air d'ignorer complètement l'existence de Mme Acarie qui resta d'ail-

leurs à la cantonade des Carmels jusqu'au moment où elle revêtit dans le cloître d'Amiens la robe des converses ; et il ne parle guère de M. de Brétigny et de M. Gallemant qui fut cependant le premier directeur de la maison de Paris ; c'est au seul M. de Bérulle qu'il en veut, comme, il faut bien le dire aussi, c'est devant le seul M. de Bérulle que l'abbé Houssaye se pâme.

Toujours est-il que les « Notes » de M. Gramidon furent hargneusement attaquées dès qu'elles parurent. Il fut accusé de « mauvaise foi » et de « déloyauté » ; c'étaient de bien gros mots pour qualifier les quelques erreurs qui avaient pu lui échapper ; il les rectifia avec mauvaise grâce du reste, puis, pris de peur, il les retira du commerce et se terra.

La question paraissait pour longtemps close, quand, en 1886, un Carme, le P. Albert de Saint-Sauveur, fit éditer chez Poussielgue le premier tome de trois énormes livres intitulés : « Une Persécution qui ne désarme pas. » Il exhuma l'infortuné Gramidon, pila le cardinal de Bérulle et les Carmels de son observance, conculqua le malheureux Houssaye qu'il réduisit à l'état de loques. Ce qui est certain, c'est que son volume, très documenté et très bien fait, démontre que M. de Bérulle s'est conduit ainsi qu'un homme impérieux

et cassant envers les premières prieures du Carmel.

A leur tour, les Carmélites ripostèrent par deux formidables bouquins présentés sous le titre de : « Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des Carmélites déchaussées », mais on leur enjoignit de rengainer leur ouvrage et le combat cessa.

Telle est la situation de nos jours. A dire vrai ces différences sont bien platoniques, car les Carmes paraissent avoir peu de chance de régir désormais tous les Carmels de France. A l'heure actuelle, les Carmélites n'ont plus de vœux solennels, plus de visiteur général et perpétuel ; elles relèvent partout de la juridiction de l'Ordinaire ; leur clôture est simplement épiscopale ; elles dépendent de l'évêque qui est leur supérieur et leur visiteur ; chaque monastère se gouverne séparément et nul n'a le droit de commander aux autres.

Ce qui n'empêche que quelques-uns, celui de Meaux pour en citer un, se sont agités et, selon l'expression de M. Gramidon, leur défenseur, « se sont établis dans une situation qu'ils jugent lesrapprocher davantage de la pensée de sainte Térèse et les unir d'une manière plus intime à la réforme de cette séraphique Mère et assurer une plus grande stabilité aux règles et observances ».

Que peut bien signifier cette obscure filandre? Il y a lieu de croire qu'elle cache, dans la pensée de son auteur, l'appel à un retour offensif des Carmes, bien que, devenu prudent, il s'empresse de protester, avec de beaux saluts, que « Nos Seigneurs les évêques exercent la plus légitime autorité sur tous les monastères des Carmélites établis en France. »

Pour nous, peu importe que ces couvents soient Bérullistes ou Térésiens ; les très saintes filles qu'ils renferment n'en remplissent pas moins, les unes comme les autres, l'œuvre de réparation et de satisfaction que voulut leur vraie fondatrice, l'admirable Térèse de Jésus. Par l'oraison et par la pénitence, elles travaillent à l'expiation des péchés des autres, à la conversion des hérétiques et des pécheurs ; elles s'efforcent de réparer les avaries des prêtres, d'obtenir des grâces pour le clergé qui en a fort besoin ; elles peinent, en un mot, pour le triomphe de l'Eglise. Prier et souffrir, c'est le Carmel.

II

Et c'est pour de bon que l'on y prie et que l'on y souffre, dans les Carmels ; en fait de vêtements, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, l'on

porte une chemise de serge, une robe de bure de couleur enfumée sans teinture, un scapulaire de même étoffe de quatre doigts plus court que l'habit, une coiffe de grosse toile, un manteau de laine blanche, des sandales de corde aux pieds et sur la tête un voile noir ou blanc, selon que l'on est professe ou novice. Ces habits sont, l'été surtout, pénibles à endurer et cependant, au temps de sainte Térèse, plusieurs de ses filles demandèrent à l'aggraver, en s'affublant de tuniques de dessous, grossières et poilues comme des couvertures de cheval. La sainte, qui était la sagesse et la discrétion même, sourit doucement et ne s'y opposa point ; le résultat de ce changement fut une invasion têtue de puces qui résistèrent à toutes les chasses ; il fallut pour s'en débarrasser que la sainte se mît en prière ; l'on renonça pour toujours à cette tunique, mais il est avéré que, depuis les exorations de sainte Térèse, les Carmels sont généralement exempts des visites de ces importunes bêtes.

Le nombre des moniales pour chaque couvent est ainsi fixé par l'article 10 des Constitutions de la sainte :

« Nous ordonnons, dit-elle, que dans les monastères qui sont pour être pauvres et non rentés, il n'y pourra avoir, en aucune sorte, plus de treize

ou quatorze religieuses pour le chœur ; et en ceux qui seront rentés il ne pourra y en avoir plus de vingt; cela s'entend, comprises les sœurs layes que l'on reçoit pour les offices de la maison ; au reste, dans tous les monastères rentés ou non, il ne pourra y avoir plus de trois sœurs layes. »

Il n'existe donc pas, parmi les ascétères de cette observance, de grands reclusages contenant des cinquantaines de nonnes ainsi que dans les cloîtres des autres ordres.

Si aujourd'hui, l'on ne mange plus, dans les Carmels, ces feuilles de vigne frites et ces glands que les professes d'Avila durent consommer, faute de pain, la nourriture n'en est pas moins et médiocre et brève ; le maigre est perpétuel ; les jeûnes presque quotidiens ; le sommeil est court, cinq heures et demie de repos, à peine ; l'on se donne la discipline, chaque jour ; l'on ne travaille pas en commun et les séances à la chapelle sont de huit heures.

L'horaire fixé par la sainte est celui-ci :

Ses filles se lèvent à 5 heures, depuis le jour de Pâques jusqu'à la Croix de septembre ; à 6 heures, dans les autres temps ; — après le lever, une heure d'oraison et récitation des petites heures ; — à 8 heures, en été, à 9, en hiver, messe, puis retour dans la cellule. — Le dîner, composé tantôt de

poissons, tantôt de légumes cuits à l'eau ou de laitage, a lieu, les jours de jeûne de l'Eglise, à 11 heures et demie, les jours de jeûne de l'ordre, à 11 heures, les autres jours, à 10 heures. Après ce repas, la récréation est prise en commun, puis chacune regagne sa cellule. — A 2 heures, Vêpres, — lecture spirituelle, travaux en commun jusqu'à Complies, suivies d'une heure d'oraison et d'une collation de légumes bouillis ou de fruits. Quelques instants encore de récréation, puis à 9 heures Matines et Laudes ; l'office terminé, elles font l'examen de conscience et préparent leurs sujets de méditation du lendemain. Ces exercices durent jusqu'à 11 heures, parfois jusqu'à 11 heures et demie et l'on se couche.

Cet horaire a subi quelques modifications appropriées aux tempéraments et aux climats. Souvent les Complies antécèdent le souper du soir et dans les pays chauds, en Algérie, par exemple, le lever est à quatre heures et demie du matin, mais une sieste est permise, après le dîner, à midi.

Quant à la cellule où la Carmélite vit, de longues heures, elle est la même partout et elle est dénuée du plus agreste des conforts. La voici, décrite d'après une photographie et aussi d'après un œuf dans la coque vidée duquel une

sœur s'est amusée à introduire une réduction très exacte du mobilier qu'elles possèdent : une pièce passée au lait de chaux ; au fond, près de la fenêtre, un lit de planches posées sur deux tréteaux, couvert d'une paillasse, d'un drap de laine, d'un oreiller de paille. Aucune table et pas de chaise ; l'on s'assoit sur le carreau et l'on travaille sur ses genoux ; dans un coin par terre, une écuelle d'eau, et sur une tablette du linge, une petite lanterne et quelques livres. A la tête du lit, une croix de bois brun, sans Christ, une image de papier et, pendues au mur une discipline de fer et une coquille servant de bénitier ; c'est tout.

L'on pourrait croire qu'avec une si dure existence ces moniales sont tristes. Il n'en est rien ; d'ailleurs, sainte Térèse considérait la mélancolie comme un danger et si une postulante se montrait disposée à devenir chagrine, cela suffisait pour l'évincer ; les Carmels ne sont, pas plus que les Trappes, les refuges des cœurs déçus ; on y entre par vocation, par appel divin et non par lassitude de la vie ou amour contrarié, ainsi que tant de gens le supposent.

Sainte Térèse voulait des filles qui fussent à la fois gaies et obéissantes, humbles et pieuses ; elle les voulait aussi viriles. Agissez « en hommes et

non comme de petites femmes », disait-elle. Enfin, ce qu'elle traquait le plus impitoyablement chez ses novices, c'était l'afféterie et la contrainte. La plus exquise, et l'une des plus parfaites sujettes qu'elle ait formées, était une jeune fille d'une rare intelligence, Ursule des Saints. Elle exigea d'elle la naïveté et la simplesse des petits enfants et elle l'obtint. Une après-midi, alors qu'Ursule était en bonne santé, sainte Térèse lui enjoignit d'aller aussitôt se coucher à l'infirmerie, en lui déclarant qu'elle était très malade. Elle s'y rendit sans tarder et, aux sœurs qui vinrent la visiter et s'apitoyer sur ses maux, elle répondait : « Je ne sens pas mon mal ; je ne sais pas où je souffre, mais je suis certainement très malade puisque notre mère m'a envoyée à l'infirmerie. »

Sainte Térèse elle-même, avec toute sa grande intelligence et son prodigieux génie, était d'une simplicité admirable avec Dieu. Elle Le considérait tel qu'un père auquel sa fille peut se permettre de lancer, sans qu'il se fâche, une boutade. Une réponse de ce genre qu'elle Lui fit est à citer en exemple : un jour qu'accablée d'épreuves de toutes sortes elle se plaignait et demandait une minute de grâce, Jésus lui dit : « Ne te plains pas, ma fille ; c'est ainsi que je traite mes amis », et, familièrement, elle répliqua : « Eh ! Seigneur,

c'est pour cela que vous en avez si peu ! »

Le corps broyé et l'âme quand même joyeuse, telles furent ses Carmélites et telles elles sont restées.

Mais venons-en aux trois Carmels que détient Paris.

Ainsi qu'il fut narré dans le chapitre précédent, les religieuses amenées par MM. de Bérulle et de Brétigny, en France, furent installées à Paris, dans le prieuré bénédictin de Notre-Dame-des-Champs, qui prit, suivant le désir de la fondatrice, la princesse de Longueville, le titre de monastère de l'Incarnation ; mais les bâtiments du cloître tombaient en ruines et, en attendant qu'on les réédifiât sur un plan tracé par sainte Térèse avant sa mort et rapporté d'Espagne par M. de Brétigny, elles campèrent dans la maison particulière de l'ancien prieur, la seule demeurée habitable, dans ce couvent.

Elles y furent fort à l'étroit, si à l'étroit que les premières novices logeaient dans une seule chambre divisée en plusieurs cellules, au moyen de gros draps de bure attachés à des cordes et remplaçant les cloisons. Il n'y eut, en tant que couches, que des paillasses étendues sur le sol et la nourriture y fut, pour les postulantes Françaises, atroce.

Les Mères Espagnoles n'aimaient pas ce qu'elles

appelaient les « épluchotteuses », c'est-à-dire les Françaises auxquelles leur cuisine de sauvage faisait mal, et elles n'admettaient point le manque d'appétit des pauvres filles devant une morue cuite avec des pruneaux et condimentée d'affreuses épices qu'on leur servait, en guise de régal, les jours de grande fête.

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que ces novices fussent délicates et portées sur leur bouche ; elles demandaient des mets digérables et voilà tout ; elles jeûnaient et se macéraient impitoyablement, d'ailleurs ; beaucoup ont passé des années sans dormir plus d'une heure par nuit et d'autres ont vécu, pendant des semaines, au pain et à l'eau ; elles étaient, du reste, encouragées dans ces rigueurs par leur prieure, la mère Anne de Jésus, qui trouvait les Françaises moins endurantes que ses Espagnoles et avait pour maxime « qu'on devait encore jeûner trois semaines après avoir pensé que l'on n'en pouvait plus ».

Il faut bien avouer que devant ce manque de discrétion certaines réprimandes de M. de Bérulle à la mère Anne de Jésus s'expliquent.

Ces premières novices façonnées, ainsi qu'il fut dit, à la vie intérieure par les soins de Mme Acarie, s'appelaient : Mlle d'Hanidel, Mme Jourdain et Andrée Levoix, cette dernière, femme de chambre

de Mme Acarie. Le jour de leur arrivée au cloître, la mère Anne de Jésus voulut que ce fût Andrée Levoix qui entrât la première, justement parce qu'elle était la plus pauvre et la moins bien née ; et ce fut elle aussi qui prit, la première, l'habit et devint ainsi la première Carmélite de France.

C'est donc de ce couvent de l'Incarnation que sont sortis tous nos Carmels. Ce couvent existe encore au numéro 25 de la rue Denfert-Rochereau, mais entouré de maisons et privé d'air ; les jardins sont englobés dans l'amas de bâtisses compris entre la rue Denfert, la rue du Val-de-Grâce et la rue Saint-Jacques ; on aperçoit le mur qui le termine, hérissé sur sa crête de palissades, au fond de la cour du numéro 282 de cette dernière rue.

L'immeuble a conservé l'empreinte du temps ; sur la rue Denfert, un corps de logis formant une sorte de tour carrée flanque une gigantesque porte cochère munie d'un guichet en écumoire ; on entre dans une maigre cour où des jardinets tentent de verdir, en un coin ; au fond, une grande construction blanche surmontée d'une statue de la sainte Vierge et, à droite, les communs qui sont loués à des personnes pieuses. La chapelle est sans faste ; contrairement aux autres sanctuaires des Carmels qui sont précédés par de nom-

breuses marches et s'ouvrent à la hauteur d'un premier étage, celle-là demeure au ras du sol. Imaginez une cave avec deux tout petits bras dessinant d'exigus transepts, une cave voûtée à plein cintre, à peine éclairée, d'un seul côté, par quelques fenêtres, et vous avez l'églisette de l'Incarnation. On trébuche en y pénétrant, tant il y fait sombre ; puis l'on s'habitue à l'obscurité et l'on distingue, à sa droite et à sa gauche, près de la porte, deux confessionnaux et d'un côté une effigie aussi médiocre que possible du Sacré-Cœur et de l'autre une statuette bariolée du Bienheureux Réginald de saint-Gilles, un chanoine de l'église Saint-Aignan, à Orléans, auquel saint Dominique donna la robe de frère-prêcheur, après l'avoir guéri, par ses prières, d'une maladie incurable. Ce moine qui mourut, en 1220, fut inhumé en cet endroit qui était alors, à Paris, le lieu de sépulture de son ordre. Arrivé là, la cave s'éclaircit, car l'on approche du transept dans le bras droit duquel est une croisée à moitié bouchée par un autel et écartelée d'une longue croix ; dans l'autre bras est un deuxième autel voué à la Vierge figurée par un plâtre de la rue Saint-Sulpice ; enfin, l'on touche au chœur, précédé des statues de sainte Térèse et de saint Joseph, en vis-à-vis ; le fond de l'abside s'arrondit en conque et s'accompagne de deux

renfoncements : l'un barré, du côté de l'Évangile, par la grille de la clôture ; l'autre troué, du côté de l'Épître, par une porte menant à la sacristie.

Le maître-autel est surmonté d'un tableau de l'Annonciation quelconque et, entre la nef et la table de communion, une statue en marbre du cardinal de Bérulle à genoux, sculptée au XVII[e] siècle, par Sarazin, s'avance entre deux médiocres toiles de la même époque.

En somme, cette chapelle est laide, mais elle est recueillie et très intime. A part quelques dévotes du quartier et les quelques gens qui habitent sur la cour d'entrée et qui assistent aux offices, il n'y a jamais une âme.

Je me rappelle y avoir assisté, un hiver, à une grand'messe, à une messe de navrement ; derrière la grille noire, les Carmélites chantaient leur lamento si lent et la surprise vous venait d'entendre gémir de la sorte le *Gloria in excelsis* qui est une hymne d'allégresse et de gloire. Le *Kyrie eleison*, ainsi égoutté, tombant des lèvres comme des larmes des yeux, se comprend, puisque cette prière est un appel à la pitié, une plainte, mais le *Gloria* sangloté devient un contre-sens. Rien n'est donc plus déconcertant et plus sinistre qu'une grand' messe dans un couvent de cette observance ; la règle est, du reste, formelle dans toutes les com-

munautés de sainte Térèse ; le chapitre v des Constitutions dit, en effet, que « le chant ne sera jamais avec note, mais en ton, les voix égales. »

Ce couvent de l'Incarnation eut de grandes moniales : les Mères Anne de Jésus et Anne de Saint-Barthélemy dont nous avons déjà parlé ; puis Isabelle des Anges, de caractère plus doux et d'abord plus facile ; Béatrice de la Conception, la Mère Madeleine de Saint-Joseph, la première prieure Française ; les mères Eléonore de Saint-Bernard, Isabelle de Saint-Paul, d'autres, sans compter Mlle de la Vallière qui prit le voile sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde, toutes célèbres par leur science de la vie ascétique et leur sainteté.

Dans ce siècle, les Carmélites de ce cloître n'ont pas démérité de leurs ancêtres. En outre des très pieuses nonnes qu'elles formèrent, elles eurent des sœurs érudites et des historiennes. La plupart des renseignements dont cette baudruche de Victor Cousin fit un si plat usage dans ses monographies de femmes du XVIIe siècle lui ont été fournis par l'ancienne prieure de ce monastère qu'il s'empressait d'aller consulter lorsqu'il était en peine de livres.

Les deux énormes volumes que j'ai précédemment cités et qui ont pour titre : « Mémoire sur la fondation, le gouvernement et l'observance des

Carmélites déchaussées » parus, en 1894, chez Dubois-Poplimont, à Reims, sont l'œuvre des religieuses de la rue Denfert. Ces livres sont très documentés, soigneusement écrits ; et ils témoignent d'une dialectique rare chez les femmes.

Toujours je me demande, quand je regarde ce petit ascétère, comment des êtres si pauvrement nourris peuvent vivre, en étant dénués d'air ; à ce point de vue, leur maison est la plus mal partagée des Carmels de Paris, car, bien qu'enclavés, eux aussi, dans des constructions particulières, les autres sont moins resserrés, possèdent des jardins plus grands, sont situés, en tout cas, dans des quartiers mieux aérés et dominés par des maisons moins hautes ; mais il y a évidemment des grâces d'état et, en dépit de toute vraisemblance, les sœurs de l'Incarnation suivent strictement leurs règles et vivent.

III

En 1616, un second Carmel fut fondé à Paris par les soins de dame Catherine de Gonzague-Clèves, duchesse de Longueville ; elle avait un fils dont l'épaule était déjetée et que les médecins déclaraient incurable ; elle demanda à Mme Acarie,

alors novice dans le couvent d'Amiens, d'intercéder pour lui, s'engageant, si ses prières étaient accueillies, à créer un monastère. Notre-Seigneur apprécia les suppliques de sa servante et la duchesse établit un petit cloître, rue Chapon.

Il fut transféré plus tard sur la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs, dans l'hôtel dit de Châlons, puis il disparut, en 1790, après avoir donné naissance à plusieurs communautés Térésiennes, parmi lesquelles figurent les prieurés de Poitiers et de Chartres.

Nous le marquons donc, simplement, pour mémoire, et nous arrivons à un autre ascétère qui existe encore, de nos jours, au nº 26 de l'avenue de Saxe.

Il fut érigé, non dans cette avenue, mais dans la rue du Bouloy par Marie-Térèse, reine de France, à la suite d'événements qui se peuvent résumer en quelques lignes.

Pendant les troubles de la Fronde, les religieuses du premier couvent de l'Incarnation, qui habitaient hors Paris, furent obligées de fuir ; les unes se refugièrent au monastère de Pontoise, les autres s'enfermèrent dans la maison de la rue Chapon ; d'autres encore restèrent rue Denfert, mais elles y vécurent dans de si continuelles alarmes qu'elles sollicitèrent du roi la permission

d'acquérir, dans l'enceinte même de la ville, un immeuble qui pût leur servir d'asile, en cas d'émeutes.

Louis XIV les autorisa, en mars 1657, à acheter quatre maisons sises dans la rue Coquillière et la rue du Bouloy ; elles les réunirent et formèrent, sous le nom d'hospice, un cloîtrion dépendant du prieuré de l'Incarnation et régi par une sous-prieure, Françoise de la Croix.

Quelques années se passèrent. Le roi épousa Marie-Térèse, infante d'Espagne. Peu de temps après son entrée à Paris, Marie-Térèse apprit qu'il existait, non loin de son palais du Louvre, un petit couvent de Carmélites dont la supérieure parlait espagnol. Elle s'y rendit, revint souvent visiter ces nonnes, avec la reine-mère Anne d'Autriche, et les prit sous sa protection. Mais, un beau jour, les deux souveraines ne trouvèrent plus au parloir une des sœurs, qu'elles avaient connue dans le monde, Mlle de Ramenecour. Elle venait, en effet, d'être rappelée par la prieure de la rue Denfert. Marie-Térèse, très mécontente, résolut alors de faire de cette petite succursale de l'Incarnation un monastère indépendant, ne relevant plus de l'autorité de la maison-mère, et n'étant plus exposé, par conséquent, à perdre ses sujettes ; et, le 12 janvier 1664, le nouveau monas-

tère fut érigé sous le titre de Sainte-Térèse.

Leurs Majestés continuèrent alors de visiter cette maison dans laquelle retourna leur amie et elles y amenèrent souvent le dauphin. Il semble s'y être comporté tel qu'un moutard fort turbulent ; un précieux autographe signé de sa main et conservé dans les archives du Carmel porte en tête :

« Mémoire de ce que moy, fils unique du Roy, ay cassé aux petites Carmélites, cette année 1665. »

Et parmi ses dégâts, assez longs à énumérer, figurent : « une phiole de cristal de roche, un petit batteau de papier marbré, l'âne de la crèche auquel il a arraché les oreilles ainsi que le bœuf dont il a rompu les cornes », et c'est signé : « Moy, Dauphin fils unique ».

Les religieuses vécurent dans leur cloître de la rue du Bouloy encore quelques années, puis leur nombre augmenta et l'habitation, qui avait toujours été malsaine, surplombée par d'autres bâtisses, devint trop étroite ; elles la vendirent et achetèrent à la place dans le faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, un immeuble qu'entouraient de grands jardins ; et, le 23 septembre 1689, elles y furent conduites en carrosse « avec toute la décence requise à leur profession », dit le

rapport de l'Official chargé d'assurer leur transfèrement.

Mais les épreuves ne tardèrent pas à compenser ces pauvres aises. Les deux reines qui les protégeaient et subvenaient à leurs besoins moururent et l'argent manqua ; leur détresse fut telle que, certains jours, on restait au réfectoire devant une assiette vide, puis, après avoir écouté la lecture spirituelle, l'on s'en allait réciter, le ventre creux, les grâces. Un matin, elles renouvelèrent la nourriture du prieuré d'Avila et firent frire pour dîner les feuilles de vigne de leur jardin ; la maîtresse des novices, qui était très myope, prit ces feuilles pour des soles et elle se demandait, surprise, ce que signifiait cette aubaine, quand sa fourchette toucha l'illusoire poisson qui tomba en miettes ; et elle demeura comme les autres une fois de plus, à jeun.

Enfin touchés de tant de misère, Mme de Maintenon et l'archevêque de Paris en parlèrent au roi qui, en souvenir de Marie-Térèse, prescrivit qu'on leur payât, chaque année, une somme de six mille francs.

La Révolution les dispersa. Elles étaient alors trente et une sœurs dont la plus jeune avait trente ans et la plus vieille quatre-vingts. Grâce à l'une d'elles à Mlle de Soyecourt, en religion

mère Camille de l'Enfant-Jésus, elles purent, après la tourmente, se réinstaller dans le couvent des Carmes devenu un lieu d'internement et de massacres pendant la Terreur ; mais, le 23 avril 1845, elles durent quitter l'immeuble qui fut cédé à l'Ecole normale catholique et aux Dominicains, et elles s'établirent, plus loin, dans la rue de Vaugirard. En 1849, la Ville les expropria et ouvrit sur leur domaine une nouvelle voie ; alors elles achetèrent, sur le conseil de M. Riant qui avait, deux années auparavant, fondé un troisième Carmel, avenue de Messine, une terre située près de l'Ecole militaire, dans l'avenue de Saxe, et, le samedi 22 avril 1857, elles partirent de la rue de Vaugirard et campèrent, en attendant que leur maison fût construite, à Issy, dans une dépendance de la communauté de Notre-Dame.

La première pierre de leur prieuré de l'avenue de Saxe fut posée le 16 mai 1854 et elles y entrèrent définitivement le 21 août 1855.

Elles n'en ont plus bougé ; leur cloître s'étend dans le pâté de bâtisses circonscrit par l'avenue de Saxe, les avenues de Ségur et de Suffren et la rue Pérignon. Leur mur de clôture s'entrevoit au fond de la cour du n° 13 de l'avenue de Suffren et du 18 de la rue Pérignon. Les immeubles qui les avoisinent ne sont pas très hauts et, plus heureuses

que les nonnes de la rue Denfert, elles respirent; seulement, elles subissent les sonneries de clairons des casernes sises à quelques pas et entendent peut-être les « une, deusse », des conscrits qui font l'exercice, le matin, devant leur porte.

L'église, surélevée de nombreuses marches qui symbolisent la montée du Carmel, se dresse au fond de la cour, cernée de communs occupés, comme au monastère de l'Incarnation, par de pieuses gens. L'édifice est de style gothique; sa nef est plus sombre encore que le cellier de la rue Denfert. Le jour est obscurci par de grandes figures peintes sur d'horribles vitres; mais le vaisseau et son minuscule transept gagnent à se perdre dans cette ombre. Tout le côté défectueux d'un médiocre pastiche disparaît et il ne reste plus, dans des contours indécis, qu'un autel dont l'or brasille à la lueur d'un petit cierge et vaguement dans les ténèbres l'on discerne, à gauche, la grille hérissée de la clôture, et, à droite, une chapelle de la sainte Vierge.

Ce sanctuaire devient singulièrement mystérieux quand, dans cette nuit, l'on écoute gémir les Carmélites; il sort ainsi qu'un vent d'hiver de leur grille, et l'âme se replie, glacée sur elle-même, et s'examine. L'on peut s'y faire souffrir dans cette église-là, et c'est bon.

Le bras gauche du transept est curieux. Eclairé par une veilleuse allumée devant une Sainte-Face, il contient une statue de Marie de l'Incarnation, à genoux, et un grand christ blanc placé dans une boîte de verre. Ce christ est probablement le crucifix qui fut donné, en 1675, par Louis XIV aux Carmélites de la rue du Bouloy; il avait été rapporté du siège de Besançon où il se tenait debout et intact, sur un monceau de cendres, dans un ermitage abattu par les boulets de canon èt entièrement brûlé.

Le dernier Carmel de Paris est enfin situé au nº 23 de l'avenue de Messine; il est la seule maison de cette avenue, bordée de constructions de luxe, qui soit propre; il apparaît recueilli et charmant, dans sa petite robe gothique, au milieu de tous ces hôtels qui s'alignent, prétentieux et rigides, neufs et bêtes. Ce Carmel qui touche presque au parc Monceau, a derrière lui un grand jardin dont les murailles s'aperçoivent, surmontées de volets, dans le square de Messine. Au point de vue de l'hygiène, il paraît être le mieux agencé de tous; il est tout jeune, ayant été fondé, comme je l'ai dit plus haut, le 22 mai 1847, par M. Riant, avec l'aide de sa première prieure, la mère Isabelle de Saint-Paul; il n'a donc pas d'histoire, mais il a déjà rendu un sérieux service aux fidèles

épris de la Mystique, car c'est l'une de ses filles qui a traduit — et excellemment — les œuvres de saint Jean de la Croix que l'on connaissait à peine avant elle.

Un fait intéressant doit cependant être noté dans ses annales. Le 17 mai 1871, en pleine nuit, un commissaire de police auquel l'on adjoignit un serrurier, fut envoyé par les tenanciers de la Commune, avec mission de perquisitionner dans le couvent et d'y saisir l'argent que l'on y pourrait découvrir. Après avoir forcé les serrures des portes et vainement scruté toutes les cellules du cloître, ils finirent par entrer dans la chapelle. L'argousin la traversa, monta à l'autel, fit cambrioler le tabernacle, s'empara du saint ciboire et l'ouvrit, criant : voilà ce que je cherchais ! Il prit des hosties, en offrit à son compagnon : « Goûte, dit-il, pour voir quel goût ça a. » Et tous deux en mangèrent, tandis que les nonnes à genoux derrière la grille de clôture récitaient à haute voix le « Parce Domine » et le « Miserere ».

Aussi commémorent-elles l'anniversaire de ce sacrilège par des prières réparatrices et s'imposent-elles, chaque an, cette nuit-là, à l'intention des deux malheureux, les plus douloureuses des pénitences.

Quelques personnes vont encore prier à la rue

Denfert et à l'avenue de Saxe ; mais ici, à l'avenue de Messine, il semble que jamais âme ne vienne, car, dans la semaine, la porte de l'église est toujours close. Il faut demander la clef à la tourière pour y pénétrer. On gravit alors une série de marches et l'on a le pied, à la hauteur de la crête du mur, au-dessus de l'avenue, quand on arrive à la porte d'entrée ; la chapelle est plus petite et plus somptueuse que les deux autres ; elle se compose seulement d'une nef sans transept et elle est de style gothique et peinte ; il n'y fait pas très clair et son atmosphère est douce et tiède ; on sent qu'elle a été façonnée pour des dévotes, plus riches et plus difficiles à contenter que celles de la paroisse de Saint-François-Xavier ou de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Le maître-autel, précédé de sept marches, est paré d'un tableau représentant sainte Véronique debout, tenant le linge sur lequel s'est imprimée la Sainte-Face ; deux autres toiles sont des portraits de sainte Térèse et de saint Jean-de-la-Croix ; enfin les vitraux sont agrémentés d'ornements et de fleurs ; ils sont laids, moins cependant que les carreaux à personnages de l'avenue de Saxe.

Cette petite église est, en somme, aimable et elle est un havre dans ce quartier si peu religieux,

dans cette avenue habitée par des propriétaires, par des agents de change, par des banquiers, et il faut avouer qu'elles ont bien à prier, les braves sœurs, pour compenser les immondices commises par la tourbe des juifs établis à deux pas de chez elles, près du parc !

Si nous récapitulons maintenant les senteurs des trois chapelles, nous trouvons que celle de la rue Denfert-Rochereau est une cave laide et glacée; mais elle fleure l'église de village et elle est intime ; celle de l'avenue de Saxe est inquiétante ; elle invite aux appréhensions et aux pleurs ; elle rappelle ces sanctuaires de l'Espagne où des christ de cire saignent dans l'ombre ; elle est, à la fois, terrible et douce, car si elle vous force à se laminer, après elle console ; enfin celle de l'avenue de Messine est avenante ; elle tient du boudoir, est presque coquette ; elle est, pour tout dire, un oratoire de rive droite.

Tels les trois Carmels de Paris. Il en existait jadis encore un, fondé, en 1625, par Mlle de Viole, en religion Mère Anne du Saint-Sacrement, non à Paris même, mais dans le département de la Seine, à Saint-Denis, le Carmel où la princesse Louise de France prit l'habit, sous le nom de sœur Térèse de Saint-Augustin, et mourut, le 23 décembre 1787, comme une sainte et une aimable sainte,

car c'est elle qui s'adressant, un jour, à des novices en mal d'ennui, proféra cette boutade dont la joyeuseté rappelle les reparties de Sainte Térèse : « Croyez-vous, leur dit-elle, que nous sommes venues aux Carmélites pour rechercher ce qui nous amuse et que la société des douze Apôtres ait toujours été bien amusante pour N.-S. Jésus-Christ ? »

Ce monastère de Saint-Denis a vécu jusqu'aux premiers mois de l'année 1895. Cette année-là, en février, une épidémie de grippe infectieuse s'abattit sur la ville et des vingt-sept religieuses que contenait le prieuré, vingt-six furent atteintes. S. E. le cardinal Richard dut faire lever la clôture, afin de permettre de les soigner et finalement, ce couvent fut abandonné et reconstitué à Versailles.

Pour compléter son histoire, ajoutons qu'au moment où les Carmélites étaient malades les conseillers municipaux socialistes et francs-maçons de la ville votèrent, à l'unanimité, l'expulsion des pauvres filles, en déclarant que des scandales avaient eu lieu et que des enfants nouveau-nés avaient été trouvés *à proximité* de leur refuge.

Les épouvantables imbéciles et les malpropres mufles !





CHARLES-MARIE DULAC

Je me rappelle encore sa bonne figure, le premier soir où je le vis. Il me vint visiter et dit : « Je suis Dulac, j'arrive d'Italie, je vous remercie des pages que vous avez écrites sur moi dans la *Cathédrale*. » J'avais souvent entendu parler de lui par ses amis le sculpteur Pierre Roche et le peintre de Caldain, mais je ne me l'imaginais pas aussi simplement franc et aussi délivré déjà des attaches du monde. Il avait une transparence absolue d'âme et une sincérité telles que l'on n'en découvre plus que chez les moines de certains cloîtres. A l'aise partout comme chez lui, il causait, vous regardant avec des yeux extraordinairement purs ; il n'usait dans la conversation que de quelques mots, toujours les mêmes, alors qu'il ne vous entretenait point d'êtres ou de choses qu'il aimait, mais s'il se mettait à parler de Dieu ou de ce sujet de la grâce qu'il affectionnait

entre tous, il changeait. Cet homme dont le vocabulaire paraissait si restreint s'exprimait avec une éloquence persuasive, trouvait des expressions d'une justesse surprenante, et sa physionomie s'illuminait, tenace à la fois et douce.

Sa vie fut étrange. Il commence par travailler chez un fabricant de papiers peints, puis chez Lavastre, le décorateur de théâtre ; il passe de là dans les ateliers de Karbowsky et de Roll, mais il y séjourne à peine et se détermine à peindre seul ; son tempérament d'artiste s'avère dans des paysages probes et déjà poignants, mais son œuvre réelle ne s'atteste en somme qu'avec sa conversion.

Elle remonte à cinq ou six ans, fut lente et expertement dirigée par un saint prêtre ; elle eut lieu, si je ne me trompe, dans ce Vézelay où il revint si souvent, hanté par la splendeur de sa vieille église.

Dès lors, on le revoit peu à Paris. On le rencontre partout, dans le Nord, en Bretagne, chez les Bénédictins de la Pierre-qui-Vire et de Saint-Wandrille, à Villeneuve-lez-Avignon, auprès de sœurs du Sacré-Cœur pour lesquelles il peint des portraits, mais son pays de prédilection, c'est l'Italie, il y vit, pendant deux et trois ans, dans des couvents franciscains ou chez des paysans, en quête d'une complète solitude. Afin de subvenir à ses

besoins, il envoie des toiles à Paris et se désintéresse absolument de leur succès, se bornant à rire lorsqu'il apprend, un jour, qu'un confrère a profité du petit bruit fait autour de son œuvre pour lui emprunter son nom et vendre ses paysages comme étant siens.

La vérité est que, depuis son retour à l'Eglise, Dulac est obsédé et pris tout entier par Dieu. Il est un contemplatif et assez humble pour ne même pas s'en douter ; sans se rendre aucunement compte du degré de la voie mystique qu'il a atteint, il vous dit naïvement : « Moi, je ne suis rien ; l'art qu'il m'est donné de faire étant l'expression de ce que Notre-Seigneur a mis en moi, s'il se retire, je ne puis plus rien, ou ce que je fais est difficile et sans saveur. »

Aussi peut-on affirmer que son travail est un état d'oraison ; le côté matériel du peintre se spiritualise avec lui ; préparer sa palette, c'est en quelque sorte le « Mettons-nous en la présence de Dieu » qui précède toute prière ; et cette prière intime, qui ne se formule par aucun mot, lui jaillit du fond de l'être quand il peint. Ses toiles sont les miroirs qui le reflètent et renvoient vers le Christ les projections colorées de ses suppliques. Il peint dans la joie parce qu'il aime et « cette conception du bonheur dans l'art, de l'art joyeux, emplissant la

vie du parfum d'un idéal, » cette conception qui ravit Gabriel Mourey dans son livre : « l'*Art de la vie et le règne de la laideur* », est la sienne ; mais elle a en plus chez Dulac un côté très spécial et qu'il importe de noter, car, sans cela, son œuvre difficile à comprendre, à cause de sa simplesse même, pour un public qui n'a pas la foi, deviendrait également inintelligible pour ces trop nombreux catholiques auxquels les particularités de la vie ascétique sont inconnues.

Dulac fut franciscain, mais franciscain dans les moelles. Il le fut, dans sa manière de vivre, dans ses pensées, dans sa dévotion privée, dans sa peinture ; la clef de son art est là. L'allégresse de ses oraisons peintes et sa candeur, l'idée même du paysage mystique, du paysage traduisant avec des horizons et des sites des passages des Ecritures, est une idée franciscaine, car elle dérive, en droite ligne, de saint François.

Ainsi que le patriarche séraphique, il aimait la nature parce qu'il s'entretenait avec elle de leur Père et qu'elle Le réverbérait ; et son ouvrage le plus parfait, à mon avis, est justement sa traduction en langue lithographique du Cantique de la Nature de saint François, célébrant ce thème que les éléments doivent chanter la gloire de Celui qui les créa.

Ces goûts expliquent son existence nomade de moine en mission, à Assise, à Fiesole, dans les endroits mêmes où résida le saint. Il y vivait dans des couvents de son observance, comme ces artistes du Moyen Age qui séjournaient chez des religieux et payaient leur écot en décorant des chapelles ; et le fait est que Dulac n'avait rien d'un homme de notre temps ; il chérissait la pauvreté, méprisait la réclame, se nourrissait de même qu'un ermite, se reposait au hasard des couches monastiques et il peignait à peine pour lui et tout pour Dieu.

Et ce désintéressement d'un autre âge justifiait très bien ce qu'il disait si simplement : « Je n'ai pas besoin d'être compris par personne ; du moment que je plais à Notre-Seigneur, cela me suffit. »

Mais, il convient de l'avouer aussi, ce dédain si complet du public est cause de certaines obscurités et de la concision de quelques-unes de ses toiles ; du moment que sa prière est formulée, il s'arrête ; son tableau reste pour nous à l'état d'indication ; mais Jésus sait ce qu'il a désiré lui dire et, suivant son expression, cela suffit.

Nul n'a été, on le voit, plus enfant de saint François d'Assise que celui-ci. Il a, plusieurs fois, voulu entrer dans un monastère de son obédience, mais il dut reconnaître que sa vocation n'était point là ; ses moyens d'oraison n'étaient pas les mêmes,

en effet, que ceux des autres cénobites : il lui fallait, pour s'entretenir avec l'œuvre du Créateur et pour prier sa peinture, la liberté, au grand air. Il se borna donc à faire partie du tiers-ordre et son rêve fut alors de vivre à la campagne, autour d'un cloître. Il était sur le point de le réaliser, de s'installer à deux pas de ces bénédictins qu'il connaissait et qui étaient les moines qu'il aimait le plus après les franciscains, quand la mort est venue. Pauvre cher Dulac, pauvre petit frère, ainsi qu'il s'appelait, lui-même, un soir, alors qu'il me parlait si joyeusement de son départ pour Ligugé !

Sa vie sera écrite par l'un de ses plus anciens amis, par M. Henri Cochin, et elle contiendra des lettres qui montreront à nu cette âme charmante et la raconteront mieux que tout ce que l'on en pourrait dire. Je ne m'étendrai donc pas sur les singularités de son existence et me bornerai simplement à signaler en quelques mots celles de ses œuvres qui furent exposées dans les galeries de Vollard, rue Laffitte.

Ces œuvres se divisent, si l'on veut, en deux séries : celle d'avant et celle d'après la conversion.

La première est intéressante, car elle décèle un artiste sincère, ayant un sentiment foncier de la nature et l'exprimant dans une langue déjà ferme, mais elle n'a, on doit le confesser, ni la nouveauté

de technique, ni la saveur, ni l'empan d'un Monet ou d'un Pissarro ; elle n'est donc pas résolument originale et vraiment neuve. Je m'occuperai, par conséquent, plus spécialement de l'autre série, de celle où Dulac est bien lui et donne, en dehors des maîtres du paysage, une note unique dans notre époque de mécréance, la note mystique.

Ses tableaux demeurés en Italie, dans des monastères, nous les ignorons ; mais il a, comme je l'ai dit, envoyé de ce pays des toiles, des vues d'Assise, de Subiaco, de Fiesole, de Ravenne, de Rome. A Assise, il nous montre la vallée du Tibre, sous un grand ciel tourmenté, rayé de nuées en cuivre qui verdissent ; puis, un torrent coulant entre des rocs plantés d'arbres échevelés ; puis encore la ville même, juchée sur un sommet, telle qu'un donjon, et bousculée par les nuages ; enfin, sa place de Sainte-Claire et sa tour blanche ; et l'énergie et la finesse de cette toile sont extraordinaires ; le firmament s'opalise et, sous l'impulsion amoureuse du peintre, enveloppe ainsi que d'une caresse la cité de saint François ; ensuite se succèdent les études d'une forêt de pins qui le hanta à Fiesole ; et ces arbres surgissent, sur ses panneaux, à toutes les heures, sous toutes les formes, dans des couchants qui ensanglantent leurs troncs, dans des après-midi qui enflamment

le vert de leurs fûts et chauffent jusqu'au rouge cerise les aiguilles sèches étendues en tapis sur le sol ; dans d'autres visions de temps plus sombre ou de brume, ces pins se dressent, couleur de cirage, avec des cimes acérées comme des regrets, des faîtes s'arrondissant puis s'effilant, tels que des larmes qui monteraient au lieu de tomber, des arbres aux feuillages de résipiscence et de deuil, servant en quelque sorte, de truchement aux contritions et aux plaintes de l'homme ; l'on peut également citer, dans ce groupe de Fiesole, une étude de ciel, d'un ciel zébrant d'un jet de vermillon des nuées d'un jaune soufre, un firmament aux tons splendides, précipitant vers le Seigneur, ainsi que d'un encensoir en feu, les hommages et les louanges, et, dans un paysage de Ravenne, un ciel bleu et rose se mirant en des eaux, un paysage de sourire quiet et de pardon ; d'autres études encore, abruptes, pour la plupart au point de vue de la peinture, barbares même et loyales.

Parmi les sites de France qu'il aborda, figurent la Fontaine de Vaucluse, une œuvre d'ample allure, avec son immense rocher, tranché par le cadre et l'onde qui rampe dans le fond vert d'une gorge ; puis un sous-bois, intime, très recueilli, pris, l'hiver, pendant une retraite à la Pierre-qui-Vire, et deux vues de l'Ecole Fénelon s'élevant

dans des jardins apaisés, d'une couleur et d'une tendresse de piété rares.

Une autre série, très personnelle aussi, est celle des églises. Les artistes qui ont peint l'église pour elle-même, qui ont tâché de rendre non seulement sa coque de moellons, mais encore son âme, n'abondent guère ; chez les maîtres de Hollande qui se spécialisaient volontiers, l'on peut noter van Steenwyck et Peeters Nefs, le vieux ; mais ils semblent travailler sur des chatons de bagues, et ils n'ont, en tout cas, saisi que l'apparence lapidaire des colonnes et des voûtes ; c'est sec, c'est dur, c'est de la peinture décharnée de protestant. Dans le moderne, l'église n'est pour nos peinturleurs qu'un prétexte à brosser un sujet sentimental, à nous exhiber des prières élégantes de belles dames ou des têtes rectifiées d'enfants de chœur ; et la niaiserie qui se dégage, au musée du Luxembourg, de ce genre de produits, est incroyable ! — Dulac voyait, lui, le sanctuaire d'une autre façon. Prenez ses deux grandes vues de l'antique église de Vézelay, une vue du porche et une vue de la nef ; et considérez comme il a senti la majesté séculaire du vaisseau et exprimé la puissance romane de ses piles soutenant l'envolée des arcs ; c'est à peine si l'on distingue, à la cantonade, dans le fond, quelques

fidèles ; l'église est tout dans cette toile et elle est bien le tabernacle d'un Dieu ; quel recueillement d'âme en liesse il sut y mettre ! et avec quelle délicatesse aussi ce peintre que n'alarment point cependant les tons farouches, adule cette teinte mourante des pierres qui rosissent ! Deux petits intérieurs de Saint-Germain-des-Prés sont, pour leur part, exquis. L'un représente le bras droit du transept ; au premier plan, des chaises inhabitées s'alignent, puis, l'on aperçoit, de profil, le porche conduisant dans les bas-côtés du chœur et une chapelle du XVII[e] siècle, peu attirante pourtant ; mais le tout baigne dans une atmosphère rose et verte, dans un air d'allégresse. Ce qu'il faut avoir l'âme en paix pour peindre de la sorte ! L'autre panneau, également en hauteur, est une vue du chœur même ; celui-là est mystérieux avec ses lueurs amorties qui laissent entrevoir, dans une ombre que piquent les discrètes étoiles de deux cierges, le maître-autel surmonté d'un crucifix et les stalles ; et coupée par le cadre, plus près de nous, s'allonge encore la rangée vide des chaises ; cette toile est peut-être plus méditative que la première ; elle est heureuse, mais pas épanouie tout à fait encore : elle semble peinte avant la communion et l'autre, après.

Et il sied d'insister sur ce point, ces effets si

intenses sont obtenus sans l'adjonction d'aucun personnage, sans aucun truc. A marquer également, dans cette série ecclésiale, une vue du cloître de Vézelay qui est un alleluia de lumière passant entre les colonnes de la galerie monastique et alternant, comme chanté par deux chœurs, en des raies de soleil et d'ombre, couchées sur le pavé du sol.

Il reste enfin les lithographies à visiter ; je les ai décrites dans la *Cathédrale ;* je n'y reviendrai donc pas ; celles-là, je l'ai déjà noté, sont des gloses de prières et des stades d'âme ; mais en dehors des deux albums que je citai, il existe d'autres planches où Dulac fait un pas de plus, s'évade complètement de la réalité et s'avance aussi loin qu'il est permis à la peinture d'aller; il s'efforce de traduire, avec des féeries d'eaux et de fleurs, des versets d'Isaïe et du Cantique des Cantiques ; et rien n'est plus étrangement indou que cette flore qui tient du lotus et du nénuphar, rien n'est plus enfantinement simple que ces lagunes, que ces longs bassins qui rappellent ceux de Rambouillet, que cette végétation d'âmes en fleur qui palpitent sous l'infini d'un ciel. Il a, dans sa peinture, tenté trois essais de ce genre, — et deux des lithographies dont je viens de parler ne sont que les variantes de ces toiles, — un entre autres qui est une avenue

de palmiers fantastiques, couleur de sang, au bout de laquelle jaillit, en une explosion, une croix de feu ; ces essais devaient servir, paraît-il, à une interprétation colorée du Credo... Ces œuvres sont pour moi, si j'ose dire, des neumes de peinture, des notes qui se prolongent, qui se répètent sur la même idée, sur le même mot, qui peignent cet excès de la joie intérieure que les paroles ne sauraient rendre.

Telle se peut résumer, en de trop courtes lignes, l'exposition de Charles-Marie Dulac. Il est mort, à l'âge de trente-trois ans et, le 2 janvier 1899, nous avons enterré celui qui était l'incontestable espoir de la peinture mystique de notre temps. Etant donné l'état d'imbécillité et de ruse dans lequel croupit l'art religieux moderne, la perte de ce pur artiste désarçonne.





NOELS DU LOUVRE

Le musée du Louvre est, le jour de Noël, un lieu de refuge pour le chrétien qu'exaspère le sabbat des musicastres ; en effet, dans tous les sanctuaires de Paris, les mélodies conçues par des maîtres de chapelle dont cette fête hâte les gésines, sortent ; et chacun en profite pour écouler, sans se gêner, les gaudrioles de son répertoire, pour faire chanter aux maîtrises les déhanchements égrillards des beuglants.

Les gens que cette racaille de fredons indigne trouveront à se mieux recueillir, au Louvre, devant certaines toiles de Primitifs, que dans ce vacarme enragé d'églises, car, s'il ne pleut pas à seaux, ce jour-là, le musée est presque vide et, du reste, si même les visiteurs étaient nombreux, ils s'entasseraient de préférence dans le grand salon de peinture française moderne ou dans ces pâtisseries de l'art où la vue peut goûter aux crèmes de Boucher

et aux flans de Greuze. L'on est donc bien certainque, près des Primitifs, l'on sera seul.

Or, ayant refait ce pèlerinage, à l'occasion de la Nativité, j'ai tâché de me rendre compte de la façon dont ces peintres ont compris l'Enfant et j'ai rapporté, d'heures passées devant eux, ces quelques notes.

Dans le couloir où campent les Primitifs de l'Italie, les Nouveau-Nés abondent, mais, il faut bien le dire tout de suite, la plupart vous déconcertent. Prenez-en sept ou huit, les plus curieux, et voyez-les. Dans le panneau de Bianchi, si étrange, si captivant, avec ses deux personnages debout qui vous regardent de leurs yeux clairs, à jamais navrés, le Jésus est faible ; c'est une pelote de graisse articulée, un poupon au sourire inexpressif, un gamin comme un autre, saisi juste au moment où il ne crie pas. — Avec le Lorenzo di Credi, le bambin s'aggrave ; il est terne et sébacé, sa joue se ballonne d'une fluxion et il bénit avec des doigts qui sont des chipolatas, de petites saucisses échaudées devenues blanches. Il est à la fois infantile et vieux avec sa mèche à la Girardin sur le front. Il a l'air d'un notaire de pygmées, d'un tabellion de Lilliput. Ah ! le triste gnome, le triste petit Dieu ! — Si nous nous arrêtons devant les deux Lippi, l'impression est la même d'un être joufflu et vieillot,

presque maussade ; — devant le Mantegna, son enfant va pleurnicher et cesser d'être sage ; — devant le Pérugin, son Messie est une figurine de saindoux ; il a un crâne énorme et un ventre météorisé ; il est un hydrocéphale atteint de phtisie mésentérique ; il a le carreau. Mais les plus hideux, à coup sûr, sont ceux de Gozzoli et de Beltraffio. Le premier a des touffes de choux-fleurs de chaque côté de la tête et une houppe sur le front. Invinciblement, l'on songe à ces courtiers qui braillent sous le péristyle de la Bourse. Le second est encore plus inquiétant. La Madone qui le tient stupéfie déjà par son allure de mendigote à la porte d'une église, mais le marmot est pis et rien ne peut rendre la saveur onctueuse et papelarde et aussi la dégaine quémandeuse et grippe-sou de ce môme. Je ne crois pas que l'on ait jamais peint d'une manière plus canaille notre Seigneur et sa Mère.

Si nous exceptons l'Enfant de Botticelli, qui est joli, au moins, celui de Mainardi qui bénit avec une bonne grâce charmante le petit saint Jean, celui d'Albertinelli qui pourrait plaire, nous remarquons d'abord que tous ces Nouveau-Nés sont adipeux et laids et ensuite que tous sont plus vieux que leur âge.

Pour rendre l'inexprimable enfance d'un Dieu, presque tous les peintres se sont évertués à sura-

jouter à la nature humaine qu'ils copiaient un côté réfléchi, sérieux, qui n'existe pas chez l'enfant; mais ils n'ont obtenu ce caractère de gravité qu'ils cherchaient qu'en accentuant la physionomie par un grossissement des traits, par une maturité que, seules, les années donnent. Ils ont créé un être hybride, qui n'est plus un enfant, et qui n'est pas un Dieu, une sorte de monstre, ni galopin, ni homme, une figure de Tom Pouce, de nain, en un mot.

Mieux valent alors ceux qui se sont bornés à peindre un nourrisson, tel qu'il est, sans même tenter de le flatter ; c'est d'un idéal mal exalté, mais enfin, ce n'est pas choquant comme cette hérésie qui consiste à marier les contraires, en greffant la fatigue ridée d'un birbe sur la face réjouie d'un gosse.

Si nous quittons les artistes de l'Italie pour aller regarder les vierges et les divins garçonnets des autres écoles, nous pouvons constater que, parmi les tableaux qui représentent la soi-disant école des Primitifs français au Louvre, il en est deux vraiment enviables : l'un est d'un anonyme du XVe siècle; il nous montre une sainte Marie un peu bizarre, avec sa façon de presser entre ses doigts le mamelon de son sein, et un petit Jésus fûté, avec des yeux brillants, un peu retroussés vers les tempes ;

c'est un bébé pris sur le vif, content de voir que sa mère s'apprête à l'allaiter, mais ce n'est qu'un bébé, né des œuvres d'un homme ; l'autre est ou du moins est présumé être de Jehan Perréal dit de Paris. Là, le baby est sur les genoux de la mère ; il est moins potelé, moins redondant, vraiment plus mutin, plus gai que les bambinos de l'Italie ; mais autant la Vierge est exquise de candeur, presque extraterrestre, véritablement génitrice d'un Dieu, autant ce petit, dans l'attitude efforcée, dans la pose pénible qu'il affecte, n'accuse aucune descendance céleste, aucune origine préternelle.

Chez les précurseurs de l'Allemagne, c'est autre chose ; dans la salle où ils dansent sur des murs vides, on trouve une « *Adoration des mages* » de Gumpolt Giltinger. La Madone est une robuste Gretchen à cheveux roux et l'Enfant est un solide gars à visage large et plat, tel que celui de sa mère ; les mages, de superbe et de bonhomme allure, sont d'évidents portraits ; l'Enfant, qui a saisi le pouce de l'un d'eux agenouillé devant lui, est bien vivant, mais vulgaire ; c'est un petit rouquin dont la généalogie tout humaine est sûre ; un autre panneau du xve siècle nous exhibe également, dans la même pièce, une Vierge assise derrière une haie et tenant un moutard en chemise, un minuscule gringalet,

un avorton maladif et fadasse; et, ici encore, la filiation divine ne se voit point.

De même pour la majeure partie de l'Ecole des Flandres. Dans l'obscur réduit où un Monsieur a cru pouvoir les reléguer, pour accrocher à leur place les boyauderies brossées à la hâte par Rubens, on finit par discerner un triptyque du commencement du XVI[e] siècle, où un blondin gentillet feuillette un livre sur les genoux de Marie; puis, de Mabuse, un mioche à crâne de calebasse, avec un teint suifeux, des yeux à fleur de tête, des joues ainsi que des cloques et pas de menton, un type de youpin anémique, affreux. En revenant de ce cachot infligé à des œuvres, dans le salon carré, on distingue vaguement à contre-jour, en un coin, un minime Van der Weyden, une Vierge portant sur ses genoux un maigre bambin, mais notre musée ne possède que des épluchures de cet admirable peintre! — puis le Van Eyck, « *la Vierge au donateur* ». La Vierge est humble et ingénue, et, malgré son indéniable laideur, elle séduit par un certain sentiment de tristesse et de componction; mais l'enfant est par trop laid. C'est un petit vieux qui bigle et qui est ratatiné, comme confit dans de l'alcool; il y a du fœtus dans ce malheureux!

Il n'est pas encore Notre Seigneur, ce gamin décrépit! Pour le découvrir réellement, pour le

voir enfin, il faut aller dans la salle Duchâtel et faire halte devant le Memling. Ici, nous ne sommes plus en face d'une de ces matrones puissantes, à chairs élastiques et à gros os, telles qu'en peignirent les premiers peintres de l'Italie, mais en face d'un être allongé, fuselé, d'une finesse délicieuse d'attaches, d'un corps évaporé sous la châsse orfévrie des robes ; cette Vierge est une jeune mère qui tient juste encore assez à la terre pour que nous puissions comprendre que le miracle annoncé par les prophètes s'est accompli, et elle est, avec cet effilement étrange, cet élancement de tige, d'une dignité extraordinaire, d'une grâce inouïe. Plus que dans d'autres de ses panneaux, Memling a donné à la figure de Marie cette forme de toupie qu'il affectionne et bombé le front, mais quelle candeur d'amour dans ces yeux qui se baissent et contemplent l'enfant ! On sent qu'Elle n'intervient pas, en tant que reine, dans la scène d'adoration de ces hommes et de ces femmes à genoux de chaque côté du trône ; Elle ne veut rien, Elle ne prend rien pour Elle ; Elle s'efface, sourit, contente de prier, Elle aussi, tout bas, son Fils.

Lui est souriant et pourtant grave ; et le visage éveillé, fin, avec ces cheveux frisés de soie floche et ces yeux presque noirs, est plus que celui d'un

enfant et il est cependant le visage d'un nouveau-né ; il a en même temps quelque chose de ferme et d'auguste, d'ingénu et d'aimable qui n'est plus obtenu par le vieillissement coutumier des traits. Il est à la fois préternaturel et terrestre ; il est certainement celui qui suggère le mieux, au Louvre, le type qui semble impossible à peindre, de l'Emmanuel, de l'Enfant-Dieu.

La piété et l'immense talent du peintre ont franchi l'écueil sur lequel presque tous ont touché ; et il est bien nécessaire de croire que la scène de Bethléem et que les épisodes de la jeunesse du Christ sont les plus difficiles qui soient à rendre, car ces Primitifs de l'Italie, de l'Allemagne et de la Flandre sont de magnifiques maîtres et tel d'entre eux qui a échoué lorsqu'il a voulu peindre le Sauveur dans sa crèche, s'est révélé étonnant, vraiment merveilleux, lorsqu'il a représenté Notre-Seigneur à l'âge d'homme et l'a suivi jusqu'au jardin des Olives et jusqu'à sa mort sur le Calvaire.

Dans ce musée même, il est pourtant encore un autre artiste qui a tenté la périlleuse entreprise sans trop de dam ; c'est le sculpteur céramiste Andrea del Robbia.

La petite chambre qu'il occupe est peut-être la plus déserte du Louvre ; et, dans sa fraîche solitude, des êtres charmants s'avancent en relief des

murs, des Vierges et des Jésus d'une distinction, d'une délicatesse qui enchantent et inquiètent néanmoins un peu, car un pas de plus, et l'on tomberait dans la mièvrerie et le fondant.

Ses Vierges sont de jeunes mères, des Maries de Noël, toute de sérénité et toute de grâce, et cependant elles ont un je ne sais quoi d'apeuré et de dolent ; lorsque l'Enfant est dans leurs bras, elles le serrent ardemment comme avec la crainte de le perdre ; il semble qu'elles repensent toujours, dans la joie de la maternité divine, à la prophétie de Siméon.

Telle une petite Madone, émaillée de blanc sur fond bleu, accrochée le long d'un couloir menant à une autre salle ; Jésus est exquis, mais lui aussi est vaguement aux écoutes et songeur ; il enlace sa mère, se presse, se cache en Elle. Plus accentuée encore est cette expression de souci dans un autre bas-relief cintré entouré d'une guirlande de pommes de pin, de volubilis azurés et blancs et de pommes couleur de soufre. Là, la Vierge a le bras passé autour du corps de son Fils et Elle lui tient, avec une main, le pied. Elle est triste et recueillie et Lui, le torse un peu cambré, le bras enlaçant le col de sa Mère, presse un oiseau dans sa main ; mais ses doigts l'emprisonnent machinalement, car la physionomie avenante se fait

grave. Elle rêve, boude, en quelque sorte, à l'avenir. On dirait qu'une vision du Golgotha se dessine, au loin; tous deux se taisent et le côté de joliesse alanguie de ce groupe s'épure à cette mélancolie, s'affermit à cette contrainte. Plus joyeux est un autre petit Rédempteur adoré par Marie, dans un grand médaillon dont le double est à Florence, et, plus austère et plus ferme, un autre groupe dans lequel la figure de la Vierge, ses cheveux, ses doigts et tout le corps du bambino nu sont à l'état de biscuit, c'est-à-dire ne sont pas recouverts d'émail. L'enfant, debout, tient une pomme d'une main et bénit de l'autre; il y a dans cette sculpture une certaine solennité, moins de laisser aller caressant chez la Mère et moins d'ingénuité chez le Fils.

Très certainement, cette statuaire, sortie des ateliers d'Andrea, n'a pas, au point de vue de l'art mystique, l'envolée d'un Memling, mais elle est persuasive, car elle dégage, elle aussi, un sens religieux intense; s'il n'atteint pas toujours l'idéal que l'on peut se faire d'un Dieu, l'Enfant est, en tout cas, mieux qu'un enfant; puis l'experte polychromie obtenue avec quelle sobriété de tons! un blanc glacé d'émail, un violet brun, deux bleus dont un presque terne, un vert foncé et deux jaunes, un soufre et un citron, et c'est tout.

Si nous récapitulons maintenant les remarques que nous fîmes pendant cette galopade au travers du Louvre, nous pouvons les résumer en quelques lignes.

Les Jésus des Primitifs du musée sont, à de rares exceptions, des embryons boursouflés et mafflus, des nabots rondouillards, et presque tous ont, quelques mois après leur naissance, des figures d'hommes.

Et s'ils étaient seulement jolis, ces vétérans du berceau ! mais pas du tout, ils sont d'une laideur qui désempare ; et cela devient si peu naturel qu'on finit par croire que chaque peintre, aveuglé par l'amour paternel, n'a pas vu la beauté possible d'autres garçons et s'est borné à nous peindre le seul qu'il admirait, le sien !

En somme, parmi ces Primitifs qui ont décrit pieusement, avec une sincérité et une naïveté, avec un art incomparable les scènes diverses de la vie du Christ, il n'en est guère dont le talent n'ait pas défailli dès qu'il essaya d'aborder l'Enfant ; la plupart n'ont pu créer que des babouins purement terrestres. Ce n'est pas, en effet, parce que ces gamins ont le chef nimbé d'un halo d'or qu'ils éternisent. Cet alibi est vain. D'ailleurs, est-ce que l'auréole ne doit pas se faire d'elle-même autour de la tête du divin Jésus, sans avoir besoin d'être peinte ?



LES FRÈRES LE NAIN

Le chauvinisme fait commettre bien des bourdes en art. La façon dont est ordonné le Musée du Louvre l'atteste. Un de ses conservateurs, qui serait très probablement plus apte à recueillir les cannes et à classer les parapluies du vestiaire qu'à ranger sur des cloisons des peintures, a jugé patriotique de reléguer tous les Primitifs flamands dans une pièce de débarras presque noire et spécialement de pendre sur une porte toujours ouverte, car elle mène aux latrines des copistes et des gardes, le « *Christ bénissant le monde* », de Quentin Metsys (1), alors que, dans la grande galerie, à la place la mieux éclairée, se prélassent les Primitifs dits Bourguignons, de l'Ecole de France.

(1) Après que cet article eut paru dans l'*Echo de Paris*, l'Israélite qui dirige le musée du Louvre fit accrocher l'effigie de Notre-Seigneur à une place plus propre.

Or ces Primitifs sont tout bonnement ou des panneaux exécutés en Bourgogne par des artistes originaires des Flandres ou des imitations, fabriquées dans notre pays, des maîtres du Brabant belge. Pour justifier, tant bien que mal, l'aloi des provenances, on a inscrit quelques noms au bas des tableaux ; sur les indications fort peu sûres, du reste, d'Alfred Michiels, il fut décidé que le « *Martyre de saint Denys* » et le « *Christ mort* » seraient désormais attribués à Malouel, et que la petite Vierge du salon carré, charmante d'ailleurs, mais qui procède de Memling, appartiendrait à Jehan Perréal dit de Paris ; de même encore pour le portrait de Juvénal des Ursins, de Foucquet, que d'anciens catalogues assignent à Wolgemuth, et pour un diptyque représentant le roi René et sa femme ; celui-là fut reconnu comme étant l'œuvre de Nicolas Froment, d'Avignon ; mais, en admettant que ces désignations soient exactes, il n'en demeure pas moins acquis qu'une école primitive vraiment française n'existe pas. Jean Malouel est un Flamand et il n'a aucun titre, pas plus que le Flamand Henri de Bellechose, qu'on lui associe sans savoir pourquoi, à figurer dans la liste de nos peintres ; d'autre part, Perréal est peut-être né à Paris, mais il peint ainsi qu'un disciple de l'école de Bruges et, quant à Froment d'Avignon, il a été confondu

pendant des années avec les Van Eyck, tant ses tableaux ressemblaient aux leurs !

Il est donc à la fois bête et injuste d'avoir remisé dans une obscure resserre les œuvres originales, les œuvres des vrais maîtres, pour exhiber sur les plus claires des cimaises leurs pasticheurs ou leurs élèves et ce, sous le prétexte que ceux-là ont séjourné en France !

Et cette pauvre Ecole française, quand elle échappe aux souvenirs des Flandres et aux influences de l'Italie qui l'obsèdent dès le XVIe siècle, ce qu'elle est peu véridique et peu neuve ! Exceptez, au XVe siècle, François Clouet et son admirable portrait d'Elisabeth d'Autriche, perdu dans le salon carré, — et Clouet est originaire de Bruxelles et sa facture dérive de celle d'Holbein, — vous découvrez quoi dans le prétendu art français de cette époque au Louvre ? Cousin, Freminet, Ambroise Dubois, natif d'Anvers, et avec le Primatice l'école italianisée de Fontainebleau. C'est mince, et ce qui est pis, c'est que tous ces ouvrages répondent avec un accent étranger dès qu'on les interroge. Il faut arriver au XVIIe siècle pour rencontrer une peinture qui devienne plus indépendante et ne paraisse pas nous avoir été prêtée par des voisins. Alors celle-là gravite autour de la cour du soi-disant grand roi et elle lui emprunte sa pompe et sa

maussade emphase. Ce sont des Lebrun et des Jouvenet redondants et creux, des Poussin rechignés et verdâtres, de l'art saturnien, de la peinture sourde ; ce sont les machines décoratives du Lorrain qui détonnent heureusement dans cet amas d'œuvres guindées, avec leur dorure en poudre de soleil et leur souffle d'air ; puis défilent les portraits aux énormes perruques et aux draperies bruyantes de Largillière et de Rigaud, les figures fades et fignolées de Mignard, enfin l'accablante masse du plus surfait de tous ces peintres, d'Eustache Le Sueur, l'auteur de cette série de vingt-deux pannes qu'est la vie de saint Bruno et que l'on a — ça, c'est bien — exilé dans un fond délaissé de salle. Mais, hélas ! l'on n'a pas banni un Jésus en rouge apparaissant à une Madeleine en jaune et en bleu et d'autres bâches pleines de personnages à nez droits pas séparés du front, à yeux grecs et à mentons courts. Il y en a partout et comme c'est peint ! Il sied de voir le *Songe de saint Bruno* afin de se rendre compte de la manière dont ce vitrier-là maniait les bleus !

Enfin vient le XVIIIe siècle. Ici, deux artistes et deux vrais maîtres, Watteau et Chardin, qui nous consolent des déboires de ces halls ; puis se succèdent les poupées de Pater, les vignettes de Lancret, les vaudevilles et les mélos de Greuze, les

mythologiades et les polissonneries de Boucher et de Fragonard, et ce que ces fantoches et ces pantines sont superficiels et factices, sans une dépense d'idée, sans un frais d'âme; ce que tout cet art de bidet et de chaise longue est peu !

Les promenades dans les galeries françaises du Louvre, au milieu de seigneurs qui posent en grand apparat et de femmes qui, pour minauder, se dénudent, sont donc rien moins qu'enviables et l'on finit par chercher de tous les côtés, dans ces pièces, si l'on ne dénicherait pas un homme simple, vaguement naïf, qui aurait peint des êtres et des choses pas trop maquillés, un peintre qui aurait projeté un peu d'âme propre sur une toile.

Et l'on trouve, dans la salle réservée au XVIIe siècle, une famille d'artistes qui, par extraordinaire, s'est intéressée aux humbles et aux pauvres gens, les frères Le Nain. Ils sont, cela va de soi, isolés dans la peinture de leur temps et les renseignements que nous possédons sur leur vie sont quasi nuls.

Les Mémoires manuscrits de Dom Leleu sur la cité de Laon nous apprennent qu'en 1632 trois peintres de cette ville nommés Le Nain reçurent des leçons d'un artiste étranger, puis partirent pour se fixer à Paris où ils habitèrent ensemble.

Ils étaient fils d'Ysaac Le Nain, sergent royal au

bailliage de Vermandois, et de Jehanne Prévost, sans profession et tous les trois étaient nés à Laon, l'un en 1588, les deux autres en 1593 et 1607. L'aîné s'appelait Antoine, le cadet Louis et le plus jeune Mathieu.

Le premier excella « pour les portraits en miniature et les portraits en raccourci », le second « pour les portraits à mi-corps et en forme de bustes », le troisième « pour les grands tableaux tels que martyres de saints et batailles ».

Antoine et Louis moururent à trois jours de distance et furent mariés et Mathieu, qui ne paraît pas avoir pris femme, leur survécut.

Et nous ne sommes guère plus avancés que si le P. Leleu et Champfleury qui le compléta dans deux brochures ne nous avaient rien appris ; parmi les tableaux des Le Nain, qui sont au Louvre, nous ne découvrons ni combats, ni supplices de saints ; nous n'aurions donc aucune œuvre de Mathieu ; en fait de portraits à mi-corps, nous en voyons un, celui d'Henri II, duc de Montmorency ; c'est une toile prudente et qui n'est point de nature à nous perturber ; elle serait donc de Louis. Quant aux miniatures et aux raccourcis, si nous entendons, comme le voulut sans doute dom Leleu, par « miniatures » des petites scènes d'intérieurs, et par « raccourcis » des figures moins grandes

que nature, alors nous devons attribuer tout le lot des Le Nain que détient le musée, à Antoine.

Mais tous ces tableaux ne se ressemblent guère; si l'un d'eux est superbe, d'autres sont minables; le plus sage est donc de ne pas essayer de résoudre la devinette et de mettre un prénom au bas de chaque toile. La seule chose qui soit certaine, c'est que ces ouvrages sont, dans la même série, de mains qui diffèrent et que leur valeur est des plus inégales; ainsi ces « portraits d'intérieurs », cette « procession », ces « réunions de famille », ces « gens qui jouent aux cartes » sont gauchement agencés et maladroitement peints; la facture est pénible et martelée, les couleurs sont à la fois aigres et mornes; tous les personnages paradent pour la galerie et aucun n'est saisi sur le vif; s'ils étaient mis à côté d'un Terburg ou d'un Metzu, ils s'effondreraient; d'autres, au contraire, sont moins étriqués, peints d'une touche moins mesquine, observés avec plus de laisser-aller et de franchise, la *Forge*, par exemple, d'aspect cartonneux, mais qui persuade par sa volonté même d'être sincère; le *Reniement de saint Pierre*, assez curieux, traité ainsi qu'une scène de genre, avec des reîtres qui rient dans un coin et une servante, d'allure hollandaise, qui contredit d'un geste l'Apôtre; le *Retour de la fenaison* surtout qui con-

tient des groupes trop apprêtés, mais pris sur nature et qui vivent. L'aspect blanchâtre de cette toile est bizarre ; on ne peut guère l'expliquer que par cette lumière blafarde qui précède souvent les arrivées d'orages ; mais le ton de « blanquette » de l'œuvre est relevé par un rouge de manches de femme, par le citron pâle d'un chaudron dont le cuivre s'éteint et le vert charmant d'un corsage qui se meurt ; ce panneau est intéressant par l'étrangeté de sa couleur même ; mais la pièce maîtresse des Le Nain, elle n'est point dans cette galerie, mais bien dans la salle de la collection Lacaze. Elle est intitulée *Repos de paysans*, et serait plus justement dénommée, je crois, *Réception* ou *Hospitalité de mendiants* ; elle se construit de la sorte :

En tout, sept personnes et un toutou ébouriffé sont assemblés autour d'une table sur laquelle sont placés une cruchette et une miche de pain. Au centre de la toile, un homme assis, la figure cavalière et fine, les cheveux en désordre et les yeux bleus, tient un verre ; séparés de lui, par la table, au premier plan, deux autres hommes sont également assis ; l'un boit un verre de vin, et son costume est un amas rapiécé de loques ; l'autre n'a même plus de souliers èt, pieds nus, le chapeau de feutre plaqué sur un genou, les mains jointes, il tend une face lasse au nez crochu, aux che-

veux et à la barbe en broussailles et il regarde avec une stupeur douloureuse et une lassitude résignée, on ne sait quoi, sans voir ; il ne s'aperçoit pas que son hôte va lui présenter un verre ; et celui-ci se recule un peu, surpris de cette inattention et de ce silence, et, en bourru bienfaisant, il semble prêt à lui crier : « Ah çà ! dites donc, l'ami, et ce verre, est-ce pour demain ? » Enfin, derrière le buveur en guenilles dont les lèvres serrent les bords du verre de peur de laisser échapper et de perdre une goutte, une brave femme vêtue de rouge, la domestique ou la femme du maître du logis, sourit en considérant le malheureux qui se désaltère ; le reste de la scène est occupé par un gamin à la mine pétillante et qui, près de la hotte d'une cheminée, nous dévisage, par un violoneux qui accorde son instrument, par un autre galopin en haillons et sans chaussures, debout derrière ce mendiant écrasé de fatigue qui rêve ou qui prie peut-être.

L'œuvre est belle, obtenue très simplement, sans truc de phrases larmoyantes et de vains gestes ; peinte dans des tons cendrés et olivâtres, avec des couleurs quasi ferrugineuses et quasi tannées, elle dégage une grande mélancolie et aussi beaucoup de bonté, mais une bonté mâle, sans gâteries et sans tendresses ; ce Samaritain et

ce vieux vagabond, qui est bien la plus belle figure que je connaisse en art de la résignation pensive et de l'éreintement physique, sont admirables. William Burger, qui nota cette toile, remarque qu'elle a « quelque chose de religieux ». Saint-Victor qui en parla dit « qu'elle fait songer à la communion des agapes » et Champfleury observe à son tour que le caractère principal de ce tableau est « une couleur sobre, protestante ».

Tous les trois ont raison. Il est bien évident, en effet, que cette scène évoque un souvenir des Evangiles que Rembrandt transportait dans la réalité, sans souci d'exactitude locale et d'époque ; il est certain aussi que sa teinte exhale un fumet de Bible un peu sèche et qu'elle a un côté rigide de jansénisme ; car c'est l'odeur janséniste que ce tableau me paraît fleurer surtout ; c'est curieux, d'ailleurs, comme au Louvre, certaines œuvres épandent ce parfum austère et spécial ; le magnifique portrait de la Mère Arnaud et de la sœur Catherine de Sainte Susanne, par Philippe de Champaigne, sent le Port-Royal à plein nez et il n'est pas jusqu'à des natures mortes qui ne puissent s'accorder avec le goût sévère des « appelants », celle, par exemple, de Roland de la Porte, ascétique et superbe, qui habite, elle aussi, dans la salle Lacaze.

Les Le Nain furent-ils catholiques ou hérétiques? Je l'ignore; en tout cas, et ceci est singulier, s'ils ont témoigné d'un sens religieux dans une œuvre qui ne l'exigeait point, ils se sont, par contre, révélés absolument dénués de ce même sens dans un autre ouvrage où il était indispensable de le montrer. Il existe, en effet, une *Nativité* des Le Nain qui a été donnée par Napoléon Ier à l'église Saint-Etienne-du-Mont. Elle y est encore, mais enfouie dans un fond de chapelle, à droite du chœur; elle est si mal exposée que c'est à peine si on la peut voir; vaguement l'on aperçoit une blanchisseuse assise, la chemise ouverte sur une robe rouge et qui s'apprête à allaiter un enfant, tandis qu'auprès d'une cheminée un ange fait chauffer des couches et qu'un autre ange désigne le ciel avec son doigt; c'est une peinture prévenante et un peu lâche, d'une saveur pieuse, nulle.

En somme, pour résumer l'apport des Le Nain, l'on peut dire que s'ils ont brossé, ainsi que les maîtres des Flandres, des scènes de mœurs, ils les ont conçues d'une façon autre, ne prenant point, de même que Steen ou Brauwer, que Teniers ou qu'Ostade, le paysan et l'ouvrier au moment où ils se réjouissent dans les cabarets et se grisent dans les bouges. Eux ne les ont pas connus joyeux; ils n'ont pas été les peintres des dimanches et des lun-

dis, mais ceux des autres jours, des jours où l'on besogne, à la forge, à la ferme, aux champs, et où l'on trime. En peinture, ils furent les seuls, au XVII[e] siècle, que la misère du peuple toucha, car Callot et Valentin ne s'occupèrent que de nippes arrangées et d'indigences bouffonnes. Ils ont été, en un mot, les peintres des pauvres gens et ce titre me paraît vraiment noble, car il fallait une certaine audace pour oser représenter de véritables manants à une époque où ils étaient considérés un peu moins que les animaux domestiques, que les chiens surtout qu'il était de bon ton alors de faire portraiturer par les artistes à la mode, par Jean-Baptiste Oudry et par Desportes.





II



LE BUFFET DES GARES

Le bonheur des uns est généralement fait par la vue du malheur des autres ; ce n'est évidemment pas un sentiment glorieux que j'énonce, mais il n'est, hélas ! que trop authentique et c'est à ce sentiment peu louable que je cédais, alors que, n'ayant pas de train à prendre, j'allais déjeuner dans un buffet de gare.

Il est certain que l'on y mange des bidoches trempées dans de périlleuses sauces, que les vins sont additionnés d'alcool allemand, relevés par les essences d'épilepsie des furfurols ; il est certain aussi que ces garçons si agiles qui jonglent avec des bouteilles et des verres dans la cohue des foules, ne servent pas lorsque l'arrivée d'aucun train n'est signalée ; mais d'abord la ville de province près de laquelle j'habitais, cet été, ne détient aucun

restaurant où l'on puisse s'aventurer sans craindre les plus menaçants des vénéfices ; il eût donc fallu, à défaut du buffet, affronter les repas d'hôtels, les tables d'hôte ; oui, mais l'idée de pâturer sur une nappe, avec un bouquet de fleurs au milieu, des réchauds de fer-blanc et des assiettes de biscuits granités par les mouches à chaque bout, m'enlève d'avance tout appétit.

Enfin, pour tout dire, la bousculade des gens bâfrant à la galopade les comestibles avariés que l'on réserve aux malheureux dont l'arrêt dans la gare est le moins long, m'amusait et m'empêchait de remarquer la tristesse de mes plats, l'horreur des inévitables escalopes qu'environnaient des haricots trop verts.

Donc, quand j'allais à la *Ville*, c'était dans l'embarcadère que je déjeunais. La salle haute comme une cathédrale, bâtie par un ingénieur avec des poutrelles de fonte peintes en un brun de jus de viande, était ornée de chromos représentant des mers trop bleues et des montagnes trop blanches ; on y voyait aussi, dans des costumes qu'ils ne portent pas, des Bretons et des Basques, des Auvergnats et des Suisses. Au centre de la salle, s'élevait un poêle ornementé de fonte sur lequel, dans un pot imitant à ne point s'y méprendre les anciennes faïences de Lunéville, un palmier dar-

dait ses feuilles stérilisées, d'un vert sec, et, tout autour, se pressaient des tables avec des couverts mis et des demi-bouteilles de verre noir, à cachet de métal bleu.

Mais la pièce de luxe, c'était le buffet énorme emplissant toute une cloison du hall, empilant des étages de flacons aux formes variées, bedonnants ou grêles, à cous de girafe ou à goulots courts, des paniers de raisins couleur de rouille, des pyramides de sandwichs, des assiettes sur lesquelles surgissaient la mousse de savon des choux à la crème et l'éponge dédorée des babas au rhum. Et au milieu de toutes ces friandises trônait la tenancière, une grosse brune, un tantinet talée, avec des cheveux en paille de fer sur le front, une taille sanglée dans une robe noire et la gorge un peu décolletée, en petit-lait, dansant au moindre mouvement dans la jatte du corsage.

La porte s'ouvrait, des gens charriant après eux des malles entraient, buvaient d'un trait un verre de bière et sortaient, tandis que le restaurant trépidait, remué par l'arrivée des trains ; c'était alors l'assaut des tables ; des fournées d'autres individus se ruaient sur les boustifailles pendant que les garçons volaient à leur rencontre, en brandissant des bocks ; et les employés clamaient : « Les voyageurs pour la ligne de Beauvais, en

voiture ! » et tous se sauvaient en s'essuyant la bouche ; il y avait cinq minutes de répit et, après un vacarme de sifflets et un fracas saccadé de plaques tournantes, une nouvelle foule se précipitait, lapait des boissons, refilait pour retrouver sa place, gardée par des journaux, en toute hâte.

Que de jours, vers les midi, alors que le soleil incendiait la gare, je me suis réfugié dans l'ombre de ce buffet, regardant des êtres affairés, mastiquant la pénitentielle filasse d'un veau tiède, les yeux fixés sur l'horloge ! Et je jouissais délicieusement de mon repos ; je n'avais aucun voyage à entreprendre ; les bagages s'accumulaient sur le sol, autour de moi, des valises à soufflets, des malles de peau fauve agrémentées de serrures et de plaques d'acier ; d'autres, plus humbles, en bois noir avec des bandes de peau de sanglier et des pattes de cuir rose ; des rouleaux de couvertures de voyage, des paquets de parapluies et de cannes ; la vue de ces impedimenta augmentait ma quiétude ; je suais de l'effort de mes voisins et cela me semblait bon ; tout autour de moi, je ne voyais que des hommes soucieux et des femmes agitées les harcelant d'observations et maugréant après des gosses qui étaient les seuls à s'amuser, de ce va-et-vient et de ce bruit ; et je complétais la scène, en me figurant ces

ménages montant en wagon, subissant, furieux de ne pas rencontrer de compartiments vides, la tête renfrognée des voyageurs qu'on dérange. Il fallait que le mari hissât les valises dans le filet et la femme disait : « As-tu le petit sac ? Tu es sûr de ne rien avoir oublié ? Fais donc attention ! tu vas froisser mon chapeau. Mon Dieu ! que les hommes sont maladroits ! » Puis se tournant vers l'enfant : « Vas-tu rester tranquille, à la fin, toi ? » Et le train s'ébranlait et ces couples pilaient du poivre sur de dures banquettes, pendant des lieues.

N'être pas marié et ne point partir, quelle allégresse, Seigneur ! Et j'avalais avec plus de résignation mon dangereux fricot, pensant que le mortel le plus heureux de la terre devait être le patron de ce buffet qui, dans ce tourbillon de gens affolés, ne bouge pas ; il ne voit, ce commerçant qui est chez lui, que des malheureux qui regrettent leur chez eux ; il devrait savourer davantage, par comparaison, son calme ; mais la vie est si mal ordonnée qu'il déplore sans doute de ne pouvoir s'absenter et errer au loin. Il doit avoir des goûts de nomade, ce casanier, rêver à de longues excursions alors qu'il se promène, une serviette sous le bras, le long du quai.

Mais l'heure du grand coup de feu approche, l'heure où débarque le rapide se dirigeant sur

Paris ; et déjà la tenancière avertit les domestiques ; l'on met des assiettes blanches et l'on tire des bocks ; on aère la salle en ouvrant la porte qui donne sur les rives des voies... Un employé entre et crie : « Les voyageurs pour le rapide de Paris ! » Cet appel a été un coup de pied dans une fourmilière. Tous les gens qui sont là se lèvent, se bousculent, s'empêchent mutuellement, avec leurs colis et leurs sacs, d'avancer ; c'est un va-et-vient de femmes traînant des mioches qui regimbent, pendant que des garçons bondissent et dessinent des trajectoires dans la foule, un plateau en l'air et les employés de la gare s'impatientent, poussent ce troupeau ahuri sur un quai, vocifèrent : « Allons ! Mesdames, reculez-vous ! » Et, dans un vacarme de tempête, le rapide arrive et s'arrête, la machine suant à grosses gouttes, mugissant et grondant, tandis que tous les carreaux du buffet tremblent.

Je regarde par la fenêtre cette série de wagons noirs et sinistres, rejoints entre eux par des soufflets de cuir ; c'est une morgue ambulante et un train de deuil ; des êtres affreux apparaissent maintenant dans les couloirs des voitures, descendent, envahissent la chaussée, pénètrent dans mon restaurant ; ce sont les rastas débarqués en France, des bellâtres passés au jus de chique, chargés de breloques et de bagues, et plus ils sont basanés, plus ils

sont vêtus d'habits voyants et de cravates claires. La patronne du buffet hennit d'admiration ; elle s'agite et les bols de son corsage vont se répandre. Impérieuse et attentive, elle commande la manœuvre d'un geste, sourit alors que se consomment les liqueurs chères; le patron, lui-même, descend de la hauteur de ses rêves, met la main à la pâte et sert ; et les casquettes blanches des chefs de gare apparaissent; eux aussi s'occupent de ce précieux bétail et le reconduisent avec égards sur le quai du train ; tout ce monde se réengouffre dans les sombres wagons et roule.

Les garçons esquintés sont retombés sur les chaises, la maîtresse du lieu s'est rassise, le gargotier s'évente à grands coups de serviette et moi, je frémis, car l'expiation de mes mauvaises joies ne se fait pas attendre ; je me rappelle qu'il me faudra, à mon tour, partir et je me dis que dans deux jours je reviendrai dans ce buffet, mais, cette fois, avec une valise, et que je me précipiterai dans les corridors de ce rapide pour rejoindre, comme les autres, Paris, hélas!





LE SLEEPING-CAR

Huit heures du soir. Sur le triste quai de la gare du Nord, la foule des passagers s'empresse. Au milieu du train déjà envahi par des familles qui luttent, les bras levés, contre les filets des wagons et les valises, le sleeping-car érige son interminable caisse de tôle noire. Dès que l'on a franchi le marchepied et pénétré dans le corridor qui parcourt la voiture d'un bout à l'autre, l'idée déjà suggérée par la sombre armature de ce véhicule, qu'on entre dans une prison, s'affirme. Partout, en effet, dans le couloir, de minuscules portes ferment sur d'étroites cellules qu'éclairent des fenêtres par le cadre desquelles le corps d'un enfant ne saurait passer. L'on rêve de menées dolosives, de délations, d'exil, d'arrêts inexpliqués et sans recours.

Le gardien, à la livrée marron bordée de filets jaune sparadrap, reçoit les billets d'écrou. L'on

s'installe, l'on examine les murs exigus de sa geôle, les hauts divans tendus de reps gris à ramages olive, le tapis en accord avec les nuances serrées du reps, le plafond simulant un ciel pommelé, traversé d'oiseaux dont les ailes écorniflent la lune en verre d'une lanterne ronde qui descend au centre, et l'appréhension d'une irréductible captivité s'efface. L'on sourit, allégé, presque requis par la dignité, par le confort de cette pièce et l'on se débat, plus à l'aise, contre sa malle dont la serrure pareille à toutes les serrures des malles, s'écrie, à chaque tour de clef, et ne s'ouvre pas.

Le gardien apparaît, vous refoule poliment dans le couloir, enlève son veston, le plie, se rue sur les murs, empoigne et brasse à pleins bras comme un geindre les divans qui tournent sur eux-mêmes et se dédoublent. Une moitié monte, s'agrafe par des attaches de cuivre et des courroies en l'air, tandis que l'autre rase, immobile, le plancher du train.

L'homme dépiote des paquets, déboucle des ceintures, tend des amarres, appuie sur des ressorts, aplatit de petits matelas rayés de barres rouges, extrait d'on ne sait où des traversins pour poupées, des oreillers pour nains, couvre, en guise de draps, de serviettes à thé cette literie qui, ballottée par le tangage, évoque la future vision d'un berceau

dorloté à la vapeur, d'une enfance endormie à la machine.

L'illusion n'est plus maintenant possible ; la confiance que tolérait la mansuétude de cette pièce a disparu. Quatre couchettes superposées, deux par cloisons, sont côte à côte. Ainsi que dans un préau couvert, les détenus réunis dans le corridor songent aux douloureuses lenteurs d'une nuit passée dans ce Mazas comprimé, qui roule. Ils aspirent la dernière bouffée de leurs cigarettes et rentrent à la queue-leu-leu, dans les cellules dont le gardien ferme aussitôt les portes.

Demeuré seul, dans le couloir, je me console, pensant que sur les quatre compagnons qui devraient partager ma pièce, un seul est présent, un monsieur d'une cinquantaine d'années, adipeux et flétri, très chauve. Je scrute son dos qu'il tourne obstinément. Il bouge. J'entrevois une oreille vineuse, des sourcils en soies de porc, une narine refoulée par des joues bouffies, le demi-cercle d'un ventre sur lequel clapote un médaillon au bout d'une chaîne.

Vêtu d'une cheviote d'un gris meunier, quadrillée de rose, il mâchonne le tronc d'un corpulent cigare, sifflote, crache, tient tout à la fois du maquignon qui prospère et du caissier qui fuit.

Il va occuper le lit situé au-dessus du mien. Par

la porte entr'ouverte de la geôle dont la lanterne maintenant voilée d'un épais rideau semble éteinte, je l'aperçois, déshabillé, huché en caleçon de coutil, sur un escabeau. Il tente l'escalade dans les ténèbres d'une invisible couche ; sans doute cramponné à des embrasses, il s'élève peu à peu vers le plafond, agitant des jambes blanches, emportant à la force des bras un absurde derrière qui se tord en d'inhabiles acrobaties contrariées par le mouvement du train.

A mon tour, j'entre et je m'étends sur mon matelas, écoutant, anxieux, les craquements du lit pendu au-dessus de ma tête, me demandant si les crochets qui le retiennent ne vont point fléchir. L'idée que le gros monsieur qui gît là haut pourrait être brusquement versé sur moi, m'effare ; puis dans le cliquetis des ferrailles, dans les cris déchirants des essieux et des freins, dans le roulement sourd et comme gras des roues, mes émois se dispersent et je ne songe plus qu'à me caler, afin d'éviter les secousses. Je me sens, en effet, balancé par les pieds et par la nuque, ainsi qu'un homme que l'on va jeter à l'eau. Brandi en avant je crois que je vais perforer la cloison avec mes jambes et me ficher, en vibrant, tel qu'une pointe de flèche, dans les champs qui longent le rail ; et aussitôt le mouvement en sens inverse s'effectue, je m'ima-

gine filer en arrière, faire la planche, piquer une tête à la renverse, sur l'autre voie.

Vainement j'essaie de reprendre mon équilibre, je tire, d'une main, ma chemise qui remonte, se boule en tapons sous mes reins, se volute sur mon ventre en crêpe et, de l'autre, je contiens la couverture et les draps qui se sauvent dans ces gambades insensées d'un lit!

Je tente de diverses postures; je m'allonge de côté, le nez dans la ruelle, mais, à un changement d'aiguilles, la cloison devient élastique et m'envoie rebondir sur l'autre bord; d'un saut de carpe, je me retourne, je me blottis le dos contre le mur mais un cahot me repousse et je coule dans la sente dont le parquet tapissé chancelle. Je m'agrippe, d'un bras au matelas et j'abrite, de l'autre, mon crâne qui bat, éperdu, l'oreiller de crin.

Alors je me recroqueville, je m'atténue, je me casse en chien de fusil, mais mes genoux se frappent et mes talons, devenus fous, m'éperonnent. Exaspéré, je m'étale sur le ventre, mais au premier choc, je saute ainsi qu'une grenouille et je me rabote l'échine sur le dessous de l'autre lit. N'en pouvant plus, je me détermine enfin à me mettre sur mon séant, à m'accroupir, les jambes croisées tel qu'un tailleur, mais j'ai beau plier les épaules et baisser le front, je reçois encore de ce

lit qui me surplombe une formidable claque.

Et l'express continue de rouler à toute vapeur; il fait le lacet, gronde et mugit, patine et siffle. Je valse, emporté par une danse Saint-Guy qu'accélère un orage de culbutes et de gifles. A moitié nu, en bannière, je flotte comme un gonfalon, je dégringole comme un sac de lest, je ricoche comme une balle, je crois, à certains moments, que je vais défoncer d'un coup de front le toit du véhicule et crever d'un coup de pied son sol. Je deviens à la fois, tourniquet et toton, bobine et fusée, jet d'eau et boule!

Mon derrière est en feu, mon crâne en miettes; le vide se fait en moi; impossible de me récupérer, de me rencoigner en moi-même; je n'ai plus que cette sensation : ma tête est une courge longtemps oubliée dans laquelle s'entrechoquent des pépins secs.

Le sommeil m'accable, mes yeux ramonent en se fermant des sables durs; je me survis, mais je n'ai plus la force de me garer des saccades et des chocs. Je vais à l'abandon sur le dos, ainsi qu'un noyé qui danse au gré des remous. Je perds enfin connaissance. Le convoi s'arrête; le recul de la voiture, le heurt des tampons m'éveillent.

Ces sommes interrompus et repris et encore interrompus me brisent. J'ai des nausées à sentir

ces berceaux qui divaguent et ce wagon qui tourne. Je parviens cependant à me recenser et je me persuade que mieux vaudrait demeurer debout, les yeux au clair et passer la nuit dehors. Je mets un pied par terre; un bruit de voix dans le couloir me cloue sur place. Le gardien du sleeping cause avec deux femmes qui se proposent de louer deux lits; la porte s'ouvre, je rentre au plus vite sous ma couverture; l'homme s'avance, décroche des rideaux avec lesquels il obstrue le seul côté par lequel je pouvais humer de l'air. Je suis, cette fois, vraiment inhumé dans un cercueil houleux qui flotte.

Une odeur d'héliotrope blanc s'ébruite et un bas de robe balaie le rideau dont la subite ondulation m'évente. Je revis et j'écoute. Des femmes chuchotent, déplorent que le wagon soit occupé, émettent sur ce contre-temps de longues réflexions dont la disette d'imprévu m'émeut, puis elles se déshabillent, j'entends les lacets qui sifflent, les jupes qui craquètent, les bottines dont les talons carambolent contre les malles.

L'express siffle, s'ébranle, se remet en marche, dévide à la hâte les rubans en acier des rails; dans les ténèbres de ma bière, des éclats fracassants de lumière, des galops de lueurs m'aveuglent puis s'éteignent, alors que les stations qui flamboient

sont dépassées et rejetées dans la nuit, au loin.

Je manque d'air, j'étouffe ; le compartiment est trop exigu pour qu'on y puisse respirer trois. J'entends le put-put d'une bouche féminine qui souffle des pois et le glou-glou d'un nez sans doute masculin qui pompe. Je finis par râler, par tomber dans un sommeil concassé, sans repos. Je rêve de carrières qui s'éboulent, de charrois qu'on me décharge sur la poitrine. Je me réveille en sursaut, inondé de sueur.

Un jet de clarté pénètre dans le wagon. Je consulte ma montre ; il est cinq heures. Je me glisse au bout du lit, j'écarte la tenture de la fenêtre, il fait jour. Des poteaux de télégraphe, des plaines, des maisons, des ravins, des arbres courent à toute vapeur, dans le sens inverse du train ; aucun bruit dans ma geôle. J'entr'ouvre le rideau qui me sépare de ma voisine. Impossible de la voir, sa jupe est accrochée par des épingles au chevet du lit. J'aperçois seulement, à ses pieds, un mirobolant corset de soie cerise qui, mis debout par le tangage, danse tout seul, dans un rayon de lumière, avec ses hanches, et ses seins vides.

L'odeur de la cabine m'asphyxie. Des parfums dénoués dans un souffle d'éther se mêlent aux senteurs dévergondées des femmes, après la danse. J'ai le cœur qui défaille dans cet air raréfié, chargé

d'aromes, je me lève, je m'habille sans bruit, je pousse doucement la porte, je suis dans le couloir; — personne— j'allume une cigarette, j'ouvre une nouvelle porte qui donne accès sur la plateforme, au dehors. Je respire enfin, mais le vent soulevé par le rapide m'aplatit contre les parois en même temps qu'une pluie fine de suie me picote le visage et les mains de points noirs. Il faut rentrer. Le gardien du sleeping se promène en pantoufles dans le corridor; il m'apprend que mes voisines sont montées à Liège, qu'elles venaient de Spa, qu'elles se rendent à Cologne.

— Sont-elles jolies ? demande un Monsieur qui nous rejoint dans le couloir.

Il répond avec un accent allemand et dans un français de frontière :

— Elles ne sont pas mauvaises.

— Et, elles sont jeunes ?

— Sans qu'il y en ait plus.

Il se tait, puis hochant la tête:

Pour moi, elles ne méritent pas.

Ne méritent pas quoi ? Je finis par comprendre qu'il déplore de loger des femmes seules, parce qu'elles ne dispensent point de plantureux pourboires ; et la mélancolique justesse de cette réflexion me touche car cela est vrai ; autant une femme est généreuse alors qu'elle est accompagnée

par un homme et que c'est l'argent de cet homme qu'elle fait distribuer ou qu'elle-même cède, autant elle devient d'une impénitente ladrerie, alors qu'il lui faut desserrer sa propre bourse.

Peu à peu le wagon s'éveille. Le convoi s'arrête, des douaniers montent, vous croient sur parole, ne se hâtent point ainsi que les gabelous de France d'être impolis. Et le train repart. Les timbres des cabines sonnent ; le gardien me quitte, s'élance dans les réduits, revient, apporte des verres de porto et de rhum, rentre et ressort, ahuri par les femmes qui veulent toutes savoir si décidément Cologne est proche. Les portes s'entrebâillent, des gens harassés passent la tête, se dirigent, gênés, vers les cabinets où la trépidation du plancher les retient. Des femmes apparaissent, clignant dans des traits dépareillés des yeux qui fondent. Hâves sous la sauce séchée des fards, elles s'essaient à recuire le ragoût de leur teint ; elles s'installent devant des glaces insérées dans des portes aux extrémités du couloir, se tapotent les joues pour les chauffer, se mouillent les lèvres avec la langue, les frottent avec l'index pour les rougir, enroulent des frisettes de cheveux autour de leurs doigts en bigoudis, se secouent, se sourient, chantonnent, sautillent à l'aise comme chez elles.

Les timbres continuent de retentir, dans la fuite

enragée du train. Le geôlier court, fait la navette, déclôt les étables qui dégorgent le bétail riche. Pour quelques Français aux mines insignifiantes, pour quelques Allemands doux et poilus, que de physionomies mal famées et hostiles ! La racaille de l'Amérique du Sud, la fripouille de l'Italie et de la Grèce, les rastaquouères aux joues bistrées, gaufrées, piquées de tannes, les aigrefins aux yeux noirs et vernis, aux moustaches en boucles, aux toisons en copeaux pommadés d'ébène, abondent. Le sleeping est devenu un garni dans lequel s'agite le personnel d'une maison de jeu. Ce port ostentatoire, cette tenue courtoise et grave, dont il s'affublait, hier, à Paris, n'est plus. L'on aperçoit dans les chambres, le fumier des litières, la crasse des matelas, le saccage des oreillers et des couvertures, toute une bauge, dominée par le ridicule enfantillage de ces plafonds que décore un vieux ciel peint. L'on ne peut même plus assimiler ces galetas aux cabines des transatlantiques dont les lits également conjugués s'étagent ; une seule comparaison s'impose, celle d'une voiture de saltimbanque, d'une maringote en marche, au point du jour ; et cette similitude se confirme, si l'on considère le débraillé matinal et le teint de grande route des chenapans de Caracas et des camelots Grecs.

Je songe aussi aux exercices de haute voltige que j'exécutai pendant la nuit et il me semble que je n'ai point déparé la troupe des nomades qui bâille, fourbue, dans chaque pièce. Je voudrais bien, en attendant, rentrer dans ma cabine, car je titube ainsi qu'un homme saoul, je bascule à chaque bifurcation des rails et je dois m'accrocher aux embrasses des fenêtres pour ne pas choir, mais le monsieur qui dormait au-dessus de ma tête vient de sortir précipitamment, comme chassé de la pièce. Je me hasarde néanmoins, je pousse doucement une porte qu'un bras retient, j'entrevois le corset de soie cerise qui s'emplit.

Décidément, il faut renoncer à se peigner, à s'asseoir et céder sa place à des femmes dont le sans-gêne ose des déshabillages qu'aucun homme ne se croirait permis ; je m'appuie de nouveau contre une croisée, je regarde les plaines qui se chevauchent et détalent des deux côtés du train, et j'abaisse un peu la vitre, car l'odeur du wagon se désordonne.

C'est un bouquet concentré où il entre de l'air malade et de la parfumerie morte ; c'est aussi un extrait salé par de l'alcali, chauffé par de la grasse fumée de houille.

J'ai la paume des mains qui fourmille, les yeux arides, la bouche cuivrée, la langue sèche ; mes

cheveux sont poicrés de cambouis ; je mouche des choses sombres ; j'ai beau me curer les ongles, ils demeurent quand même noirs, car ils sont embrenés d'une sorte de poix qui s'étale et pénètre dans la peau, dès qu'on y touche. Ma hâte d'arriver, de me laver à grande eau, de mettre enfin le pied sur un sol qui soit immobile et ferme attise encore la fièvre que les abois de l'insomnie allument ; maintenant, tous les voyageurs consultent leurs montres, bivaquent dans le corridor encombré de malles.

Ma cabine s'ouvre et les femmes qui l'occupèrent si délibérément s'avancent. Ce sont deux locatis dont la lointaine enfance fut peut-être fraîche, mais, à cette heure, dans la surprise d'un réveil dénué de réparatrices lotions et de secourables pâtes, elles surgissent comme de vieilles farceuses dont les fanons balochent ; elles jabotent, se mutinent, s'évaporent, s'apprêtent à devenir insupportables quand le train se ralentit et siffle.

Ah ! ce que je rêve de ne plus voir la tête de mes voisins et ce que je souhaite de ne plus désormais subir l'indigent confort, le gala de camelote du wagon-lit ! Enfin, le convoi s'arrête. Il est huit heures, nous sommes à Cologne ! des voix clament dans des fonds enroués de gorge : Kœhn ! Kœhn !

Alors le couloir grouille et dans la bousculade des colis, je descends, courbé sous l'œil stratégique du gardien qui tente de m'extirper encore d'exubérants pourboires.





A HAMBOURG

La pluie si fastidieuse à Paris est la parure d'autres villes. Quand, dans le nord de l'Europe, elle tombe, têtue, fine, d'un ciel couleur de cendre sur les grandes cités vouées au négoce, elle amortit l'aspect grossier, inquiétant parfois de leurs usines et de leurs ports; elle les estompe sous le tissu léger de ses fils, sert un peu de prudente voilette pour affiner des traits de visage trop vulgaires et trop forts.

Souvent ces réflexions me viennent, alors que les rafales font tinter les vitres, et j'évoque, le souvenir d'un port énorme perdu dans les brumes, rayé en diagonale par les averses, le souvenir de Hambourg.

Et je revis, au coin de mon feu, de placides heures, le long de l'Elbe.

A Hambourg, ce fleuve est sans mesure; il serait un bras de mer, si on le laissait libre, mais

le commerce l'a divisé en des séries de rues qui se croisent avec des pieux de bois noir, reliés de chaînes, des rues que bordent à la place de maisons, des steamers et dont l'étroite chaussée est le rendez-vous des gamines de la batellerie, des chaloupes et des barques.

Partout, de tous les côtés, s'étendent des docks de brique, singeant des châteaux de la Renaissance, crassés par l'embrun, noircis par la fumée des machines, liserés par des rails, par des trains de marchandises, qui s'en vont à perte de vue, à la queue-leu-leu, au pas. Et l'on peut marcher pendant des lieues et des lieues, au bord des rives, franchir des passerelles et arpenter des ponts; toujours de nouveaux docks succèdent à ceux que l'on vient de quitter; les hangars et les halls cheminent, interminablement, avec vous, et l'on finit par comprendre que jamais l'on n'en verra la fin; vous pouvez sonder l'horizon, il se révèle, ainsi que le lieu où vous êtes, planté de forêts de mâts, de futaies de tuyaux de grands vapeurs, hérissé de grues qui fouillent des ventres de navires et en retirent tranquillement, là-bas comme ici, des ballots gigantesques couverts de toiles d'emballage et cerclés de fer, des grappes de tonneaux de toute sorte, depuis les barils courts et trapus des eaux-de-vie de grain jusqu'aux tonnes bleues et plâtrées

des huiles de pétrole et de lin, jusqu'aux foudres pesants des suifs. Et des caisses arrivent à la suite des feuillettes de vins et des muids, des caisses géantes abritant des pianos qu'on débarque près d'amas sortis de tourbe dont la pâte montre, en se cassant, des filaments de chiendent sec.

Et les ouvriers du port et les déchargeurs portent la livrée et la couleur des substances qu'ils amoncellent, noirs de charbon, blancs de plâtre, jaunes du soufre qui les poudre, givrés de neige lorsqu'ils élèvent des monticules de cornes arrachées de bœufs, lorsqu'ils déroulent des plaines de peaux de bêtes conservées dans du sel.

L'on sent un effort silencieux et immense ; ce labeur opiniâtre se fait sans bruit ; les hommes sont domestiqués, brisés par un joug ; c'est à peine si, à de rares intervalles, l'on entend le barrissement des steam-boat qui s'en vont gagner le large, le bruit de chaîne des grues, le hiement des poulies montant des colis et des balles dans le haut de ces docks qui ont l'air de caves superposées les unes sur les autres, avec leurs portes cochères ouvertes, en guise de fenêtres, à chaque étage.

Et la pluie tombe sans trêve, cingle de ses mèches de fouet les mares des pavés, pique d'aiguilles l'eau des bassins, quadrille de fils bis le ciel ; l'on ne voit plus le site qu'au travers d'un rideau de

mousseline sale ; tout s'effume et tout s'efface ; et si, quittant alors le bord du fleuve, l'on traverse la chaussée pour se réfugier, de l'autre côté de la rue, sur le trottoir, l'on constate aussitôt qu'aucune place n'est perdue, dans ce port, pour l'appât du gain.

Au-dessous même des boutiques que vous longez, s'ouvrent, au ras du sol, des celliers précédés de quelques marches et qui s'étendent sous terre, bourrés de provisions, chargés de comestibles : l'on y entrevoit des bottes de jambons et de savoureuses fumures, des gerbes d'anguilles aux chairs de bitume frottées d'or, des liasses de saumons secs qui semblent enduits de résine rose, de spacieux baquets où des poissons se désargentent en marinant ; et, dans cette saumure qui bouillonne, l'on discerne les ronds glauques et vitreux des citrons au zeste vif, les gousses vermillon des piments, vertes et passées au vernis des poivres.

C'est pour la gourmandise de l'œil un gala de teintes ; en somme, dans cette ville, l'on trafique dans tous les coins et, dans tous les coins, l'on vend ; en haut et en bas l'on vole ; et si maintenant, au lieu de plonger dans les souterrains à victuailles des bâtisses, on lève les yeux en l'air, alors apparaissent sur les toits les signes visibles de l'âme de cette cité où il n'est jamais question

de Dieu, de ce formidable repaire de protestants et de juifs.

Le commerce jette comme un épervier sur elle. Les faîtes des maisons sont pris dans un filet de fer par les incroyables écheveaux des téléphones; et ce sont des appareils de forme bizarre, des cithares saugrenues, des harpes étranges, des instruments compliqués et dont on ignore et l'usage et le nom. Le firmament devient un immense papier de musique où les notes sont figurées par les godets de porcelaine des télégraphes; c'est une partition, barbare, incompréhensible, gravée en blanc sur fond gris; et des réflexions provocatrices vous viennent quand on songe à ce Hambourg, ivre de luxure, le soir, et gorgé de filles, à cette ville de labeur écrasant et de joie, pleine d'Américains évadés de leurs républiques du Sud, de gens de Caracas cirés ainsi que des meubles au brou de noix, de luthériens roses et blonds, à lunettes d'or, et d'affreux circoncis; car sur le port même, entre les bureaux des armateurs et les comptoirs de la haute pègre, s'ouvrent des fentes conduisant dans des parcs de vermines, dans des garennes de poux. Et, à la brune, sous la pluie, dans une pestilence d'évier, une multitude de mômes sort des fentes de ces murs et se répand sur la chaussée et joue. Ce sont les enfants des ouvriers qui triment et la

misère et les saouleries sont telles que le pain manque et que les mendiants affluent. Je me rappelle une petite, au chignon d'étoupe, à la figure de papier mâché, chapelurée de son, qui agrippait de sa menotte sale des sous qu'une mère à l'affût s'élançait pour lui faire rendre.

Misère extraordinaire, entretenue par l'hébétude du trois-six, et opulence forcenée, à peine réduite par d'inénarrables goinfreries et par de furieuses noces, c'est tout Hambourg.

Un restaurant où j'allais, chaque jour, prendre pâture, mettait cependant un intervalle entre ces deux extrêmes ; il donnait un aspect de bourgeoisie mitoyenne, ni trop indigente, ni trop riche, montrait le côté de bonasserie, de gourmandise invétérée, de bien-être placide de l'Allemand.

L'endroit était charmant et intime, sans glaces et sans ors, avec des tons de brun chaud, à la Rembrandt. L'on y trouvait ainsi que partout les bustes des empereurs Guillaume et Frédéric, puis de fermes buffets où l'on découpait de lourdes viandes et des étagères où s'alignaient des rangées de chopes, au couvercle armorié d'étain. Les consommations y étaient probes et la cave des vins du Rhin méritait qu'on l'adulât ; mais le caractère spécial de cette taverne consistait vraiment en ceci que l'on pouvait se croire au fond d'un vais-

seau, à l'ancre. Le plafond était bas, la salle était toute en retraits et en angles et les fenêtres très rapprochées ressemblaient à des hublots.

Certains jours, alors que l'air était une poudre d'eau, l'on pouvait s'imaginer qu'on était assis dans un aquarium et l'on apercevait, au travers des vitres, nageant dans un liquide trouble, des poissons que simulaient les petits drapeaux à deux dents de scie flottant en haut du mât des barques remorquées, au bout de la chaussée, en face, dans le port.

Et l'on regardait, coi, ravi, heureux de se sécher à l'abri de la pluie et loin du vent. Que de fois je me complus à scruter ces gens qui m'entouraient et dont j'ignorais la langue !

Ils se divisaient en plusieurs types bien tranchés : les uns, petits et replets, pâles et bouffis, avec des yeux en boule de loto, de longues moustaches jaunes, des têtes puant l'officier de cavalerie et le potard ; les autres, grands et roses, avec des barbes de deux couleurs, épi rouillé et beurre frais, des yeux enfoncés sous des lunettes rondes, des tignasses de pianistes sur des épaules de bouchers ; d'autres encore, du genre orang-outang, nantis d'oreilles rouges, de barbes de fleuve, de poils roux plantés droits sur les mains et de bouquets jaillissant du fond des oreilles comme d'une

fosse ; d'autres enfin, bruns, avec des yeux capotés, des crânes chauves, bandés de rose par le cercle du chapeau, des barbes en varech, des physionomies d'architectes mécontents, mêlés à de la politique, des têtes de savants d'estaminets, de penseurs de carrefours.

Tous se ressemblaient par l'étonnante capacité de leurs appétences. Leurs estomacs étaient des gouffres. Jamais je ne vis mastiquer aussi lentement, aussi méthodiquement, aussi longuement.

A peine arrivés, ils coupaient d'énormes tranches de pain, versaient dessus du vinaigre, de l'huile, du poivre et du sel, reliant ces condiments par une couche de moutarde et avalaient, en guise d'apéritif, ce sinapisme ; ce après quoi, ils engloutissaient des séries de plats, débutaient, en fait de hors-d'œuvre, par s'ingérer un copieux bifteck sur lequel deux œufs à la poêle étaient couchés.

Certains jours, en un coin réservé de la salle, dans le nuage de fumée sorti de grands cigares creux tels que des canons, des israélites tenaient leurs assises, en buvant des chopes. Ceux-là jargonnaient, hideux avec leurs crânes couverts d'astrakan, leurs yeux vitreux projetés au bout de pédoncules, leurs museaux de bouc, leurs bouches de plaies mal pansées, leurs barbes de

salade jaune et sale, leurs joues bombées et cramoisies, pareilles à des derrières épluchés de singes. Ils sentaient la bergerie ; toute l'horreur des tribus immiscibles était là, et je rêvais devant ces paysages de faces inquiètes et rusées à une carte routière des vices ; ils me semblaient dessiner, avec leurs traits, avec leurs rides, des plis de faillites, des crevasses de banqueroutes, toute une planche de la géographie du gain.

Un ami qui est entré a dissipé ces visions par sa présence et, tandis que je mange avec lui la soupe nationale de Hambourg, une soupe d'un goût indécis et aigrelet, fabriquée avec un bouillon aux herbes dans lequel surnagent des morceaux d'anguilles et de lard fumé, des petits pois et des pruneaux, des carottes et des poires, il me dit, en riant : « Regardez. »

Et il tire de sa poche et me montre une photographie qui représente l'empereur Guillaume enlevé, après sa mort, au ciel, par des anges. Avec sa tête à favoris, coiffée d'un casque, il a l'air à la fois et d'un belliqueux huissier et d'un séraphique riz-pain-sel. Ah ! la bêtise de l'imagerie catholique est douce, auprès de cette pieusarderie militaire des protestants !

Notez, ajoute mon ami que ma stupeur amuse, notez que ce portrait s'est vendu à un nombre

incalculable d'exemplaires, ici. Et, en effet, il répond au sentimentalisme chauvin et au besoin d'obscure piété qui, malgré tout, subsiste dans l'âme avariée de cette ville. Luther a eu tort de nous supprimer, à nous autres Allemands, le culte des Bienheureux et des Justes, car, ne pouvant nous en passer, nous en sommes réduits, vous le voyez, à béatifier nos généraux et nos rois, à nous livrer, en un mot, à la contrebande des saints. »





LÜBECK

Je ne crois pas m'être jamais trouvé en un lieu plus reculé dans le fond des âges que ce soir-là où j'étais assis dans un souterrain, sous une voûte taillée en ogive, devant une table éclairée par une petite lampe. Je voyais clair sur la nappe, mais tout était noir autour de moi et un garçon, en habit, marchant sur des semelles sourdes de feutre, me servait sans aucun bruit.

J'étais un peu étonné de souper ainsi, loin de Paris, à Lübeck, dans une cave de l'hôtel de ville convertie en restaurant. Le menu se composait d'une alliance de chères bizarres. Après une bisque semée dans sa pâte, couleur de tripoli, de choux-fleurs et de pois, le garçon avait successivement apporté une tranche de steimbutt, un poisson de la Baltique, aux chairs blanches, branchées de grosses arêtes ; des côtelettes de veau, pannées et

dorées au safran, accompagnées de citron, de câpres, d'anchois, de pommes de terre sautées à l'oignon; un poulet rôti, couché sur un lit de gelée de groseilles et de concombres; enfin, un fromage du nom de arz, une variété de munster, véhément et sec, et quelques fruits. En fait de boisson, une bouteille d'holscheimer, un vin blanc comme de l'eau, et sentant la noisette fraîche, dans son seau de glace.

Ce repas valait assurément qu'on le prônât, malgré le poulet auquel son assaisonnement de groseille sucrée et de concombre en salade donnait le goût imprévu d'un vernis neuf, mais cette méthode des mélanges avait sa raison d'être. En France, un plat est un plat et en Allemagne il peut en devenir dix. Une viande aussi fade que le veau change selon les condiments qui la relèvent; en la trempant, pendant le même dîner, tantôt dans de la compote de poire ou des acides vinaigrés de choux, ou bien encore dans de la purée de pommes de terre au cumin ou dans de la marmelade de cassis, on en fait, à chaque bouchée, un mets nouveau et qui diffère encore si l'on mêle, pour en finir, tous ces ingrédients ensemble. Par ce procédé, l'on se crée des alibis de cuisine et l'on mange autant de plats que l'on veut, avec un seul.

Tandis que je ruminais ces réflexions, le garçon me versa le café et, harassé par une journée de trotte, je tombai dans un état de vague quiétude, cherchant à me remémorer ce que j'avais vu, depuis le matin, à Lübeck.

La première impression, après avoir franchi, au sortir de la gare, le Holstenthor, une porte flanquée de deux courtes et massives tours, et avoir erré, pendant quelques heures, au hasard des rues, c'était celle-ci que je me promenais dans une ville minuscule, dans une ville joujou, quasi morte. Tout y était petit, les tramways et les églises ; les chiens mêmes ne jappaient plus que comme des toutous de carton ; ils semblaient s'être rapetissés depuis que j'avais quitté Hambourg. J'ambulais dans une cité naine et caduque, retirée des affaires, depuis que Brême et Hambourg avaient tué l'industrie de son port en accaparant tout le commerce maritime allemand.

Débarrassée de ses agioteurs et lâchée par les rastas, elle était devenue une charmante petite vieille. Plus de bruit, plus de hâte fébrile, ainsi qu'à Hambourg, mais un sourire et un à mi-voix de personne âgée, revenue de bien des choses, pas bavarde, mais aimable et point fâchée, au fond, je crois, de recevoir, de temps en temps, dans sa solitude, un visiteur.

C'était là son premier aspect, avec un peu d'enfantillage en sus, car je me rappelais de curieuses rues où poussaient entre les galets des trottoirs des pissenlits, des rues bordées de maisonnettes dont les façades montaient pareilles à ces châteaux que les enfants bâtissent avec des dominos ; ils en mettent de moins en moins à mesure que leur construction s'élève et ils couronnent l'édifice branlant par un seul.

C'était un peu les maisons aux pignons en escalier des Hollandais, mais plus frustes, ici, plus délibérément gosses, avec leur ton de massepain et leurs petits enjolivements de fer, marquant, le plus souvent, la date de leur naissance, des 1600 et tant, des 1700 et plus; puis je me souvenais d'avoir débouché sur une place et de m'être extasié devant un hôtel de ville du XVe siècle, celui-là même dans les celliers duquel je prenais maintenant mon café.

Il était unique en son genre, ce monument. Je le voyais, en un effort de mémoire, si élégant et si saugrenu, si vieillot et si puéril ! il était haut comme une botte et dressait sur des galeries de cloître, si basses qu'un homme de haute taille pouvait à peine passer sous ses voûtes, une façade extravagante, chamarrée de blasons peints, surmontés d'ogives aveuglées par des murs, cou-

pée de cinq tours minuscules, à bonnets pointus de cuivre vert, cinq tours arlequines, bâties avec des briques bleues, roses, vertes, brunes, mêlées çà et là à des briques noires qui avaient des reflets irisés de bulle; tout cela chatoyant, malgré la patine de l'âge, et se profilant sur un ciel gris; et cette incroyable façade se prolongeait en équerre, derrière un autre monument, au coin de la place, et elle était alors composée de trois nouvelles tours, coiffées de cornets verts, réunies entre elles par un mur de brique percé de trois grands trous ronds.

C'était inutile, c'était improbable et c'était très bien.

On eût dit, de cet hôtel de ville, d'un jouet héraldique, d'un château-fort pour bébé, d'un cloître pour nain; ensuite, sur cette même place, j'avais visité une toute petite cathédrale, dédiée à sainte Marie, et dont les toits en capuchons de moines, étaient posés tout de travers; eux aussi semblaient peints avec de la cendre verte; dans l'intérieur de l'église, c'était un mêli-mêlo de tous les styles. La coque de Sainte-Marie datait du XIIIe et du XIVe siècles, mais le XVIe y avait instauré des blasons de bois sculptés et peints, des écus bizarres, des casques munis d'ailes, surmontés de panaches, de plumes gonflées comme des queues de chats en colère, des heaumes à museaux de brochets, de

la cime desquels sortaient des cornes de bœuf, des bois de cerf, des bras brandissant des glaives; et ces écus bariolés de teintes farouches étaient ceinturés de paraphes à zigzags et à croches, soutenus par des bêtes étranges, bordés de volutes, de feuilles de chicorée et de houx, chargés d'armes révulsées, d'aigles à deux têtes, de chimères et de guivres; et le sol de la nef était, lui aussi, pavé d'armoiries qui avaient gardé assez de relief pour que l'on ne pût, sur ces dalles mal scellées, marcher droit; et cela recommençait encore au plafond, se poursuivait de l'abside jusqu'à l'entrée que surmontaient de grandes orgues peintes en vermillon rehaussé d'or.

Et des chapelles se succédaient, sentant le XVIIe siècle, avec leurs baldaquins de marbre blanc et noir et leurs statues, habilement drapées, conçues dans le style sonore de Quellin; et, brusquement, à un détour, le XVe siècle apparaissait — repeint — avec une Danse des Morts qui se déroulait le long des murs; dans ces fresques, la Mort n'était plus un blanc squelette, mais bien une sorte de momie péruvienne, telle qu'il en existe au musée du Trocadéro, à Paris, un être hybride dont l'épiderme, trempé dans les résines et les suies, s'est desséché sur les os et colle sur les sacs d'aromates qui bourrent la cage des côtes; et cette

Mort ricane, hideuse, alors qu'elle saisit la main d'une reine, et elle est si joyeuse qu'elle gambille, qu'elle chahute presque, une jambe en l'air.

Puis, çà et là, des tableaux de toute provenance, de soi-disant Grünewald qui n'en sont pas, des crucifixions d'inconnus, cocasses. Dans l'une, un angelot enlève l'âme du bon larron figurée par un gamin nu s'échappant de la bouche; et l'heureux voleur est un vieillard qui porte, pour tout vêtement, un suspensoir.

Je me rappelle encore... En quittant Sainte-Marie, je suis allé visiter les autres églises sans intérêt, du reste, de la ville, Saint-Pierre et Saint-Jacob, dont les toits semblent posés sur la brique, à même; on voit le jour au travers et tout gondole; une autre, Sainte-Ægide, a même perdu les lames de cuivre de son faîte et l'on aperçoit le dessous gris de sa charpente; les protestants qui détiennent ces sanctuaires n'ont pas manqué, après les avoir avilis par leur présence, de les laisser tomber de vieillesse, sans aucun respect, sans aucun soin.

En somme, rien ne paraît solide; l'hôtel de ville titube et va choir, tous les clochers sont de guingois et les tours penchent. L'on se dit qu'une bouffée de vent déracinerait la ville, que les toits voleraient, que les murs plieraient au moindre souffle; et ces bâtisses ont pourtant résisté à l'usure

des âges ! — Alors, si elles sont vraiment, sous leur aspect chétif, si robustes, il faut bien, pour expliquer leur manque d'aplomb, croire qu'elles ne se privent pas de boire un coup ; c'est là la seconde impression qui vous vient ; et l'on se demande si la petite douairière, si aimable, n'aimerait pas à lever le coude, si la petite ville, aux manières surannées, ne serait pas un tantinet saoule.

Et cette impression se confirme pour peu que l'on pénètre dans les maisons les plus curieuses de Lübeck, car celles-là sont justement des brasseries et des débits de vins. Il y en a deux, entre autres, où l'on ne vit plus au XIXe siècle, où l'on ne sait plus où l'on est et si Paris existe. L'une d'elles, bâtie en 1535, est la maison des Armateurs; convertie en un estaminet, elle contient une salle magnifique, avec ses panneaux d'un brun ardent et d'un or sombre, ses lustres de cuivre hollandais, ses énormes lanternes, ses petits vaisseaux à canons et à voiles, pendus aux poutres en saillie du plafond ; et elle possède des bancs de bois sculptés, superbes, une statue de Vierge exquise, auprès de laquelle s'avance, plaquée sur une colonne de bois soutenant la voûte, une femme de l'Océanie, peinte en jaune, une sauvagesse, aux cheveux crépus, qui tient entre ses deux mains un énorme ventre dont le nombril renfle tel qu'un bouton de soupière.

L'autre établissement est situé sur le port, au n° 75 de l'Ander-Trave ; d'après les registres conservés aux archives, un sieur Godeke Ruce y tenait déjà, vers la fin du XIIIe siècle, une taverne ; des générations se sont donc abreuvées entre ses murs ; l'endroit est exigu et noir et tout d'abord l'on n'y voit goutte ; ensuite les yeux s'habituent à l'obscurité et alors sortent, de l'ombre des cloisons, d'étranges choses. L'on aperçoit une femme qui se pâme dans un traîneau, sous l'étreinte d'un homme ; puis des personnages de la Bible se montrent en des toiles enfumées, brossées de grands coups de vermillon, cinglées de larges traînées de jaune, des personnages peints dans le style de Rubens. Un rais de soleil filtre par les carreaux à mailles, se joue sur ces figures, éveille de vagues profils, allume une étincelle dans l'œil d'un visage qu'on ne distingue plus, et, passant au travers de l'émeraude du verre dans lequel rit le vin blanc du Rhin, vous fait voltiger sur les doigts des phalènes vertes. — Et l'on n'entend rien ; deux consommateurs sablent, sans parler, une bouteille, et le patron, les yeux au ciel, fume.

Quel calme dans cette ville ! Mais, avec tout cela, l'heure s'avance et je meurs de sommeil. J'appelle le garçon et, tandis que l'on prépare ma note je récapitule mes rêveries du jour.

Si je résume encore Lübeck en la personne d'une aimable vieille un peu toujours dans les brindes et un peu puérile, avec sa taille de myrmidone, ses atours armoriés et son bonnet de travers, je dois dire qu'elle me semble pouvoir symboliser aussi, par la déchéance de son port et le désert de ses rues que l'on croirait inhabitées, les petits ménages du négoce ; et dès lors il ne faut pas trop se moquer de son allure décrépite et de sa mine falote, mais admirer sa bonne grâce qui a su résister à tant de revers et souhaiter qu'ils persistent, car, sans eux, elle deviendrait sans doute, comme Hambourg sa voisine, une sorte de mérétrice éprise de toilette et affolée de luxe et elle finirait par rejeter, elle aussi, la délicieuse parure de ses antiques monuments et de ses anciennes rues, pour y substituer l'horrible clinquant des boulevards neufs.





L'AQUARIUM DE BERLIN

Je ne crois pas qu'il existe de ville plus fastidieuse et plus laide que ce Berlin coupé au cordeau, planté de maisons sans intérêt et de palais affreux. Sa Sprée est une rigole d'eau sale, sa porte de Brandebourg est une camelote des Propylées d'Athènes, sa fameuse promenade des Tilleuls est plus médiocre encore que nos Champs-Elysées et ses Friedrichstrasse, ses Willelmstrasse, ses Leipzigerstrasse, toutes ses avenues de luxe n'égalent même pas la basse opulence de nos grandes rues.

Cette ville est donc hideuse et l'on voudrait que la foule qui l'anime le fût moins ; mais, elle aussi, consterne. Sur les trottoirs défilent des officiers gommés, sanglés dans des tuniques collantes et dans de noires culottes à vermicelle rouge ; et ils passent, droits, un monocle grand comme une roue de locomotive dans l'œil, mâchant, dans

des torrents de fumée des troncs d'arbres et faisant rebondir, sur le pavé, des sabres; puis ce sont, serrées dans des costumes dont les tons s'injurient, de grosses dames aux bouches toujours ouvertes et desquelles s'échappent, par instants, des rires en cris de poule et des hommes, râblés, avec des lunettes d'or, des crânes chauves, des barbes à clairières, des joues colorées, des têtes de pharmaciens homœopathes et de penseurs. La laideur humaine a, ici, un aspect particulièrement insolent chez le galonné, bébête chez la femme, et, chez le bourgeois, grave.

L'envie de prendre le train et de décamper vous harcèle, puis l'on se dit que l'on est injuste, qu'après tout Berlin recèle un musée magnifique de peintures anciennes et un aquarium tout à fait extraordinaire, une féerie de fleurs animales, tels que peu de villes en possèdent.

Cet aquarium est situé dans des caves converties en de spacieuses grottes. L'on n'entend plus que le roulement sourd des voitures courant au-dessus de vous et des cris d'aras qui vous saluent dès qu'on y entre; et l'on éprouve l'impression que l'on se trouve, en plein midi, transporté, le soir, dans un jardin zoologique éclairé au gaz; dans des vitrines, l'on aperçoit des câbles enroulés qui sont des serpents, puis des crocodiles dans des

bassins et des oiseaux en cage, enfin un estaminet burlesque où les consommateurs sont installés dans le squelette d'une baleine et apparaissent, en prison, au travers de cette carcasse, ainsi qu'au travers de barreaux courbes et blancs. Mais ce ne sont là que billevesées de naturalistes et bagatelles de la porte. Le vrai spectacle s'étend tout le long d'une galerie dont les cloisons sont des murs d'eau, maintenus par des cadres de verre ; et un jour de clarté sous-marine baigne l'intérieur des hublots, éclaire de ses lueurs verdâtres des falaises pour myrmidons et des forêts pour pygmées ; et nulle végétation terrestre n'égale la finesse de ces arbricules, la ténuité de ces branches. La flore des mers pousse dans ces petits rochers et ce sont des corbeilles de fleurs en dentelle et de plantes en guipure, brodées à l'aiguille, ouvragées comme les mailles du réseau d'Alençon. La tribu des algues s'étend dans ces prairies minuscules, enchevêtrant ses lanières fauves, ses longes de velours écarlate, ses courroies de cuir vert, reliant avec des lianes transparentes des bosquets aux troncs nacarat et aux feuillages roses.

Et des poissons filent au-dessus, des poissons aux mines cocasses et aux yeux farouches, les uns renflés tels que des outres, les autres amincis tels que des lames ; ceux-ci bossus, ceux-là munis de

nageoires en croissant et d'une gueule qui bâille dans la peau du ventre, et ils sont papelonnés d'écailles disposées comme les tuiles d'un toit, comme le lacis d'une cotte de combat, aux mailles d'or et d'argent, incrustées de brillants et serties de gemmes ; ils s'élancent, virent d'un brusque coup de queue lorsqu'ils se postent face à face et d'aucuns piquent une tête en bas, se glissent entre des buissons de coraux rouges, rasent les taillis des madrépores, bousculent au passage les champs de cette éponge bizarre appelée gant de Neptune et qui ressemble à une main de laine ouverte, les doigts en l'air.

Y a-t-il parmi ces espèces, dont les noms techniques sont impossibles à prononcer, un spécimen de ce poisson fabuleux qui, d'après d'anciens auteurs, brouterait, dans les mers du Sud, des plants de corail, de même que les brebis broutent à la campagne des plants d'herbes? Je ne sais; mais, si saugrenus que soient ces poissons, ils appartiennent au moins à une classe bien tranchée, à une famille spéciale de l'histoire naturelle, à des groupes d'individus vivants et connus; l'on ne peut les confondre avec les animaux d'une autre race; leur étrangeté n'est donc que relative et d'ailleurs tous les grands aquariums détiennent des poissons de ce genre ; la gloire zoologique de Berlin n'est point

là ; où elle s'atteste, c'est dans les cases voisines, dans ces carrés séparés de mer où se développent des êtres qui sont à la fois des bêtes et des fleurs ; des êtres hybrides, improbables, et néanmoins réels ; et ils pullulent, suscitent les analogies les plus extravagantes, les images les plus baroques ; les plus folles des orchidées paraissent raisonnables à côté d'eux et il n'est point sur la terre de papillons ou d'oiseaux dont l'éclat se puisse comparer au leur.

C'est le jardin des Sirènes et la ménagerie des Ondines.

Dans un site hérissé de rocs, l'on aperçoit, au travers de la brume verte des eaux, des bryozoaires, des animaux-mousse, les uns bombés tels que des pelotes de velours bleu-paon, les autres s'écardant de même que des paquets d'ouates fauves : ceux-ci pareils aux pellicules du plomb qui bout ; ceux-là semblables ou à la crème d'un lait qui serait vert ou à l'écume d'un pot au feu dont le gris se teinterait d'argent ; et ces mousses qui remuent des cils vibratiles et des cheveux très fins sont nanties d'une bouche, d'un œsophage, d'un gésier et d'un estomac ; elles happent des animalcules, dégustent des infusoires, se repaissent sans arrêt d'imperceptibles proies, aiment peut-être et, dans tous les cas, se reproduisent. Puis, vivant

en bonne intelligence avec elles, la merveille des mers, l'anémone qui habite sur des surfaces de rochers ou dans des bris de rocs. Avec elle s'affirment l'invraisemblance des tons et la déraison des formes. Les plus sages ressemblent un peu aux anémones de nos jardins et aux cactus ; mais les autres !

L'un de ces zoophytes, le Caryophyllia, est un corset de femme de satin blanc garni d'une ruche de batiste dans le haut ; et ce corset renferme un seul sein, mais placé, la pointe en l'air, dans la direction du cou ; et cette pointe, d'un vert tendre de jeune pousse, sort d'un frais mamelon couleur de neige entouré presque à sa naissance d'une écharpe toute neuve de peluche cerise.

Et d'autres fleurs l'avoisinent, arborent, elles aussi, les plus illusoires des teintes et les plus démentiels des contours : perruques en feu soutenues par des patères de bronze ; cierge couleur de capucine et dont la mèche s'échevèle en des barbillons glauques ; martinet à la poignée de jade et aux cordes mouillées d'une rosée de sang ; puis ce sont des tiges pareilles à des bâtons de cannelle fleuris, à leur cime, de grandes pâquerettes dont les cœurs scintillent ainsi que des escarboucles dans des rayons d'or ; des hampes, mi-claires et

mi-laiteuses, épanouissent à leur sommet le disque radié d'une monstrance; et l'hostie est rose et les rais du Saint-Sacrement sont mauves; d'autres encore, aux aspects de plus en plus incohérents, tendent des toiles d'araignée d'un vert d'émeraude, couturées, à la place de mouches mortes, de perles; d'autres ressemblent à des trognons de choux lumineux, à des houppettes de poudre de riz, à des blaireaux à barbe, aux poils orange, montés sur des manches d'un vermillon vif; d'autres, enfin, sont les foins cramoisis d'artichauts fous!

Et ces fleurs se promènent et ces bêtes prennent racine; elles s'emparent des vers, des larves aquatiques, des poissons nouvellement éclos, les avalent et, tout comme de bonnes pochardes, quand elles se sont trop gavées, elles rendent. Ajoutez à cela que ces anémones sécrètent des sucs corrosifs et vénéneux et qu'elles piquent et brûlent telles que des orties, dès qu'on les touche.

Et les plages vitrées continuent à s'allonger, dans les salles de l'aquarium, et de nouvelles gageures de la zoologie défilent. Après les bryozoaires et les polypiers apparaissent les annélides, des végétaux vermiformes, des plantes chenilles aux reflets métalliques, des vers dont le corps est une suite de bagues duvetées de soies courtes et qui poussent ainsi que des ressorts des lames de

canifs quand on les frôle ; l'une d'elles est rousse, barrée d'une ligne d'encre sur le dos et elle a des lèvres noires et des yeux bleus ; une autre, l'Eunice géante des Antilles, possède un chef d'émail muni d'une trompe rose et ses anneaux, couleur d'arc-en-ciel, sont hérissés de dards ; celle-là est féroce et dévore même ses congénères ; un autre animal, bien extraordinaire aussi, est une Holothurie, un grand cornichon lilas dont la tête est une marguerite blanche. Sa spécialité est de rejeter ses viscères lorsqu'on l'embête, et il en meurt.

Pour résumer cette promenade dans le monde des mers, l'on se dit que Dieu semble avoir réservé ses bêtes les plus extravagantes pour les antres mystérieux de ses gouffres. Il a fondu en un inexplicable amalgame la flore de la terre et sa faune et cultivé des jardins qui marchent et des ménageries qui fleurissent ; puis, afin de parfaire encore son œuvre, il a utilisé l'éclat du règne minéral, animé les pierreries et transporté dans la parure de ses bestioles les feux des gemmes.

Ensuite, par un contraste absolu, tandis qu'il nous laissait voir les magnifiques animaux de ses parterres, il nous mettait en présence aussi d'abominables créatures, de monstres tels que, seul, le délire des maladies les enfante ; et là, il ne faisait plus appel au concours de ses pierres et de ses

plantes, mais il paraissait emprunter à l'homme les contours et les couleurs des métaux forgés dans ses usines.

Et ce parti pris se montrait dans ce musée maritime de Berlin, où, derrière des cloisons de verre, s'agitait un être de cauchemar, un monstre métallique, une sorte de crabe blindé comme un vaisseau de guerre, le Limulus Polyphemus d'Amérique, je crois.

Imaginez une bête enfouie sous une plaque de tôle grise, aux bords relevés travaillés au marteau et peints au minium, un crustacé ayant la vague forme d'un torpilleur et évoquant avec son armure l'image d'un monitor américain dont l'hélice visible serait une longue queue. La tête est cachée et, en cherchant bien, l'on aperçoit deux petits yeux embusqués derrière des meurtrières, puis deux pendeloques qui remuent de même que des chaînes d'ancres. Au repos, cet être peut se confondre dans l'eau avec le ton des sables ; mais, lorsqu'il bouge, c'est autre chose; il devient alors tout simplement atroce. Je le vis, un jour, retourné, nageant sur le dos et rien ne peut rendre l'horreur de ce corps en soufflet, de ces chairs noires et plissées qui jouaient de l'accordéon dans les ondes, de ces pattes violettes et tigrées de blanc. Et ces dix pattes en faisaient vingt, en faisaient cent, tant elles grouillaient; puis

la bête se remit à l'endroit et se laissa tomber ; et sa carapace s'aplatit, telle qu'un feutre, en s'insinuant dans une fente où elle disparut, entre deux rocs.

Ce crustacé que l'on croirait — s'il n'était pas vivant — fabriqué dans les ateliers de Krupp ou dans les fonderies du Creusot, ne suggère point l'idée qu'il fut, ainsi que les autres, créé par le Seigneur de la Genèse ; en dépit de son allure ultra-moderne, il ne peut avoir été inventé qu'aux temps des faux-dieux, par l'un des démons du Paganisme ; l'on se rappelle en effet que ceux-là s'accouplaient pour produire des monstres et dès lors la filiation de ce crabe se retrouve. Il a dû être engendré sur un lit d'ordures et être né des œuvres de Phobéton, le dieu des songes effrayants, et de Forina, la déesse sordide des égouts.

En tout cas, son image vous poursuit, quand, après avoir quitté l'aquarium, l'on est remonté dans la rue, au plein jour ; et alors, il faut bien le dire, la laideur des Berlinois paraît douce et l'on aurait presque envie, ma foi, d'embrasser, tant on les juge maintenant avenantes, les faces des traîneurs de sabres à monocles et des homœopathes à lunettes d'or.





BRUGES

Je relisais, ces jours-ci, *Bruges la Morte* de Rodenbach et les souvenirs de cette ville dont il a très habilement rendu le premier aspect se levaient en foule. « Tous les jours y ont l'air de la Toussaint, » dit-il ; cette remarque est exacte et il a si bien peint son ciel d'étain, son « eau sensitive, au silence ambigu », moirée par les palmes remuées des cygnes, dégagé le fumet de cire mal éteinte et d'encens qu'exhale son béguinage endormi sur une pelouse, derrière un fossé qu'enjambe un petit pont, que Bruges semble pour jamais fixée en une délicate et véridique image. Cette ville lui appartient, est devenue en quelque sorte son douaire, et sa vue se profile, même lorsqu'il n'en parle point, derrière tous ses romans et tous ses poèmes, comme lui-même se détache sur le fond de ses clochers et ses tours dans un intéressant portrait de Lévy-Dhurmer qui fut exposé au Salon de 1896, à Paris.

Rodenbach fut l'un des plus extraordinaires virtuoses de ce temps. Sur deux ou trois thèmes qu'il choisissait parmi ceux dont l'originalité n'apparaissait à personne, il brodait les plus délicieuses variations, usant, à tout coup, de comparaisons inattendues, de figures neuves. Que l'on s'imagine un inutile concours de poètes auxquels on imposerait ce sujet : *les Réverbères* ; tous songeraient que la matière à développer est ingrate et se battraient les flancs pour s'alléger de quelques vers. Lui, se jouait de ces difficultés et alignait, à la gloire des lanternes, sept poèmes improbables et charmants, pleins de rapprochements ignorés, d'analogies qu'on ne soupçonnait guère ; il animait les fumignons, les muait en des êtres sensibles dont il racontait ensuite, très doucement, les plaintes.

Il aimait les choses fuyantes, les couleurs indécises, les lignes tremblées, raffolait du mystère des eaux, des sonneries des cloches, des voix du verre qui se brise, des carillons ; il choyait aussi le pas tout à fait bien portant et néanmoins le pas très malade, qui permet de se dorloter, sans souffrir, dans des chambres closes ; il était, en vers surtout, le chantre des convalescences, le dilettante de musiques lointaines entendues du fond de pièces à peine éclairées par des lueurs de lampes qui se dé-

dorent, à mesure qu'elles sortent du cercle tracé par la cloche parée des abat-jour.

Bruges lui semblait, mieux que toute autre, apte à contenter ces goûts. « Un ascendant s'établit d'elle sur ceux qui y séjournent », écrivait-il ; mais si elle lui fut un fidèle tremplin de rêves, si elle détermina la vision très spéciale qu'il eut de la vie en art, il faut aussitôt ajouter qu'il ne fut point sa dupe.

Si l'on ne s'en tient pas, en effet, aux apparences, l'on découvre, chez lui, une certaine peur de cette atmosphère éternellement grise et de ces canaux immobiles, et l'on finit, si l'on observe que ses deux volumes *Bruges la Morte* et le *Carillonneur* se terminent l'un par un meurtre, l'autre par un suicide, dont il accuse la ville d'être un peu cause, par croire qu'il la jugeait fatale et cachant sous son calme d'emprunt on ne sait quoi de félin et d'étrange.

Et il avait raison de l'apprécier ainsi : de même que toutes les cités mystiques, elle a un endroit et un envers, — et son envers est inquiétant.

En quittant Bruxelles, elle se révèle délicieuse et ayant, seule, conservé l'âme catholique des Flandres ; Bruxelles, avec ses boulevards Anspach, ses fontaines phénoménales, ses églises fermées dès midi, ses illuminations furieuses, le soir, serait

à fuir si elle n'avait encore sauvé quelques-uns de ses vieux coins, sa grand'place, les salles de son musée, Sainte-Gudule, bien inférieure pourtant aux cathédrales de France ; sa nef part, en effet, sur d'énormes piliers, mais ne s'élève pas ; elle est pesante ainsi que le peuple qui l'a bâtie ; elle est taciturne et massive et elle n'accueille point. Elle appartient, du reste, beaucoup moins à Dieu qu'aux horribles sacristes qui l'exploitent ; on s'y promène en payant, et l'on ne prie pas.

A Bruges, au contraire, les églises sont ouvertes et l'on y célèbre des Saluts quand vient la nuit. Je me rappelle la sensation de bien-aise que j'éprouvai, l'an dernier, lorsque j'entrai dans la cathédrale de Saint-Sauveur. L'on se retrouvait chez Notre-Seigneur et chez soi, au milieu de braves gens. La piété flamande n'avait point le côté silencieux et discret de la nôtre ; ces fidèles se bousculaient devant l'autel, s'entassaient tous, au même endroit, sans désir d'isolement, mais, une fois installés, ils priaient bien ; l'un de mes souvenirs les plus exquis de cette ville est un chapelet débité, à haute voix dans la chapelle noire de l'hôpital de Saint-Jean ; il y avait là, pressées les unes contre les autres, des femmes agenouillées, vraiment implorantes, et ce chapelet, récité en flamand, prenait dans cette langue une savoureuse

ampleur. Il y avait, en même temps, un accent de caresse et de fermeté, une sorte d'affirmation raisonnée dans ces voix qui répondaient, plus lentement et d'une façon plus réfléchie que chez nous, au prêtre ; le côté charmant de la ville s'attestait, le complément de ses canaux, de ses musées, de ses vieilles églises, le côté d'âme du Moyen Age qu'elle a gardé.

Mais, justement à cause de cela, elle a aussi le diable caché en elle ; et on le sentait, en flânant par ses rues ; elle fleurait à quelques endroits le soufre ; l'encens et le soufre, à doses différentes, ce sont les odeurs contradictoires de la sournoise Bruges.

Comme à Lyon, où toutes les hérésies survivent, le satanisme fleurit à Bruges ; et ce vice, elle le porte dans les plis de sa physionomie, pour peu qu'on la dévisage ; elle se prête une allure douce et avenante, oui, mais parcourez-la dans tous ses sens ; au bout d'une heure de marche, vous vous apercevrez que ses rues vous leurrent : vous êtes parti de tel point et vous y voilà revenu ; en somme, vous avez tourné avec elle ; elle est bâtie en ressort de montre, en spirale, et constamment elle vous ramène là où elle peut se faire valoir à ses musées, à ses églises ; elle est cachottière, telle qu'une dévote ; cependant, si l'on y songe, il serait inéqui-

table de trop lui reprocher sa double face, car elle subit la loi commune ; les extrêmes s'avoisinent et toujours, là où le Seigneur est maître, Satan se glisse.

En dépit de ces manigances infernales qui n'existent précisément qu'en raison du bon aloi de sa piété et en sont, du reste, la preuve, Bruges est, ainsi que je l'ai dit, un havre pour les catholiques que l'impiété de Bruxelles attriste.

Puis elle a de parfaits monuments dont on ne saurait se déprendre : son église Saint-Sauveur, surmontée d'une tour massive de briques assombries par les ans, une sorte de forteresse, de donjon militaire qui se dresse dans un cercle de canaux verts ; et aussi Notre-Dame, la chapelle du Précieux-Sang, l'Hôtel de Ville, la Grand'Place. Rodenbach a excellemment décrit leur attitude, je ne m'y attarderai donc point ; tout au plus m'arrêterai-je, pendant quelques minutes, dans cet hôpital Saint-Jean, si intime avec sa vieille porte cochère, ses longs couloirs où passe le costume noir et blanc des sœurs qui se relaient, depuis le XIVe siècle, pour soigner les malades ; rien ne semble changé depuis tant d'années ; l'on est reculé dans le lointain des âges ; la Bruges charmante d'antan est là, surtout dans l'ancienne salle du chapitre, où s'exhibent les Memling.

Comme toujours, le succès va aux œuvres faibles et c'est autour de la châsse de sainte Ursule, peinte à petites lèches, que les Anglais, armés de loupes, se démènent ; c'est fort heureux, car ils laissent l'approche des autres œuvres de l'artiste, libre. La merveille que cette collection ! Ici, le *Mariage mystique de sainte Catherine*, d'une chasteté réellement extraordinaire ; là, l'*Adoration des Mages* où je reconnais un personnage entièrement pris à la *Nativité*, de Roger Van der Weyden, du musée de Berlin : — le *Saint Joseph* tenant un petit cierge — puis une *Vierge* offrant de ses longs doigts fuselés une pomme à l'Enfant, nu sur ses genoux ; l'Enfant est un peu vieillot, mais Elle, elle est peut-être la plus belle Madone que Memling ait jamais peinte. L'analyse des traits serait nulle ; l'on ne pourrait inscrire que des cheveux blonds, de grands yeux baissés, un nez long et droit, un front moins bombé, moins large que ceux de ses autres Mères, et une petite bouche, une bouche adorable, qui est une fleur un peu fripée, avec les quelques gerçures d'un léger gel ; le tout, hors d'une impossible description, est d'une ingénuité, d'une candeur et aussi d'une distinction et d'une beauté qui ne sont déjà plus, malgré la forme restée humaine, terrestres. Et, au fond, je ne sais même pas si Elle est en chair et en os, car son teint a la

blancheur des moelles du sureau et son corps est fragile comme une tige. L'âme a étiré, a aminci, a presque rongé sa pâle et délicate gaîne, et elle apparaît, si rayonnante, si pure, que les mots se taisent.

L'on voudrait connaître la vie intérieure d'un tel peintre, mais l'on ne sait même pas quelle fut sa vie extérieure. La légende qui faisait de Memling un soldat de Charles le Téméraire, échappé à la déroute de Nancy et arrivant, au milieu de l'hiver blessé et mourant de faim et de froid, à l'hôpital Saint-Jean qui l'accueillit et le pansa, est controuvée. M. James Weale a démontré, par des pièces découvertes dans les archives de Bruges, qu'il était un bourgeois notable de cette ville, marié, père de trois enfants dont on a noté les noms, Jean, Pétronille et Nicolas. Il possédait en outre deux maisons, payait une rente de neuf escalins à la table des pauvres de Notre-Dame et il prêta de l'argent à la cité pour des frais de guerre : il n'était donc pas, ainsi qu'on l'a cru, un indigent. Il est né on ne sait où, mais l'on n'ignore point qu'il est mort vers la fin de l'année 1495, à Bruges.

Le musée de l'hôpital Saint-Jean étant connu, il n'est pas besoin de décrire, par le menu, ses œuvres et mieux vaut faire halte, pendant quelques secondes, dans le musée de la ville dont presque jamais personne ne parle.

Ce musée est minuscule; il tient tout entier dans une petite salle, mais il renferme des pièces de premier ordre : d'abord un triptyque de Memling, un *Saint Christophe* et un *Saint Benoît* d'une expression admirable; malheureusement, les panneaux sont dévernis et gâtés par de sottes retouches; puis le *Saint Donatien*, de Van Eyck, mais la Vierge est si laide et l'Enfant si débile que, malgré la facture précieuse et les tons opulents de ce peintre, on s'en lasse; ensuite, un *Jugement dernier* assez bizarre, d'un artiste fort peu connu, Jan Prévost, originaire de Mons et qui peignit, en 1525, ce *Jugement* pour la chambre échevinale de Bruges; enfin, deux tableaux très beaux, d'une saveur très à part, d'une couleur à la fois somptueuse et sourde, le *Jugement de Cambyse*, de Gérard David, un Hollandais, qui vint se fixer, vers 1483, à Bruges et fut sans doute un élève de Memling. Dans l'un de ces tableaux, Sisamne, le juge qui a prévariqué, est étendu sur un chevalet; on lui a déjà écorché toute une jambe et l'on s'apprête à lui retourner la peau du talon, comme une chaussette. Et cet homme grince des dents, tandis qu'on le jugule et que d'autres bourreaux, vêtus de rouge et de jaune, lui entament un bras et commencent à lui inciser la poitrine. Cette scène de tortionnaires n'a pas cette senteur de basse boucherie dont plus

tard les peintres de l'Ecole espagnole s'éprirent; elle est vivante et terrible, mais pas répugnante et vraiment noble.

Ce Gérard David fut un très personnel maître.

Le musée de Rouen possède de lui une *Vierge aux raisins*, entourée de saintes femmes, une Vierge toute de mélancolie et de grâce; elle est noyée, là-bas, dans un tas de pannes.

Au lieu de passer leur temps à changer les tableaux de place, les tristes seigneurs qui régissent notre musée du Louvre feraient beaucoup mieux d'échanger cette œuvre contre autant de panneaux que l'on voudra de l'Ecole de France; ce serait certainement une révélation pour Paris que cette *Madone*, de David.

Pour en revenir à Bruges et la récapituler maintenant en quelques lignes, l'on peut dire qu'elle est à la fois mystique et démoniaque, puérile et grave. Mystique par sa réelle piété, par ses musées uniques au point de vue de l'art, par ses nombreux couvents et par son béguinage; — démoniaque, par sa confrérie secrète de possédés; — puérile, par son goût pour les insupportables verroteries des carillons, — et grave, par l'allure même de ses canaux et de ses places, de ses beffrois et de ses rues.

Mais ce qui domine, en somme, c'est la note

mystique ; et elle est une ville délicieuse parce qu'elle est dénuée de commerce et que, par conséquent, ses chapelles sont vivantes et que ses rues sont mortes.





LE QUENTIN METSYS D'ANVERS

C'est une grande misère que de voir des tableaux mystiques enlevés de leur milieu, sortis de leurs entours. On a beau les héberger dans des collections ou dans des musées, le mieux qu'on peut, les isoler même des autres toiles dans des salles à part, ils n'en restent pas moins dépaysés loin des chapelles et des oratoires où ils vécurent ; machinalement, on cherche en face d'eux un prie-Dieu et l'on ne découvre qu'une banquette dont le velours s'éraille, usé par l'indifférente fatigue des visiteurs. Cette impression d'une œuvre qui n'a plus de chez soi, qui loge à l'hôtel, on l'éprouve à Anvers surtout, devant la descente de croix de Quentin Metsys.

Descente de croix ou mise au tombeau, et les deux titres ne sont, ni l'un ni l'autre, résolument exacts, car l'artiste a peint le moment intermédiaire entre ces deux actes, celui où Jésus n'est

déjà plus sur l'instrument du supplice et n'est pas encore descendu dans la tombe. Il note un temps d'arrêt, une halte entre les scènes des Evangiles, dans son triptyque.

Les deux volets représentent, le premier la décollation de saint Jean-Baptiste, le second le martyre de saint Jean l'Evangéliste, plongé tout vivant dans une cuve bouillante d'huile ; ils seraient la gloire de moindres musées, mais ici ils demeurent presque inaperçus, car leur intérêt est effacé par l'effrayante magnificence du panneau central qu'ils avoisinent.

Ce panneau dispose ses principaux personnages sur le fond du Calvaire. Deux croix sont pleines et branchent encore les deux larrons ; la troisième, celle du milieu, est vide et deux femmes recueillent à son pied le sang tombé du Christ ; au-dessous d'elles, deux hommes sont assis, l'un, coiffé d'un chapeau haute forme, ôte et secoue sa chaussure, tandis que l'autre retire des provisions d'un panier et les mange ; un troisième descend, une échelle sur le dos, le sentier de la montagne, au loin ; — puis à gauche, là où le Golgotha prend fin, Jérusalem apparaît dans la poudre bleuâtre d'un temps clair ; enfin, à droite, dans le flanc creusé du roc, s'ouvre une grotte où l'on va déposer le cadavre divin ; et, sous sa voûte, près

d'un vieillard, une femme éclaire une servante qui balaie le sol.

Mais tous ne sont que gens épisodiques et simples figurants mis là pour boucler le cercle dans lequel réside le véritable sujet que voulut Metsys.

Ce sujet, le voici :

Le long de la toile, Jésus est couché sur un suaire, au premier plan. A gauche, Nicodème soulève, agenouillé, le corps qu'il saisit sous les bras, pendant que Joseph d'Arimathie tient la tête et rajointe doucement, avec ses doigts, la peau décollée du front. Il est somptueusement vêtu, sur un surcot dont l'étoffe bouillonne, d'un manteau qui fait songer à une chape brodée d'oiseaux, galonnée d'orfroi, grénelée de gemmes; avec ce costume et ses bonnes grosses joues rasées de frais, il a l'air d'un prêtre latin de l'Occident, comme Nicodème avec sa grande robe, sa longue barbe et sa toque, suggère l'idée d'un ministre grec ou d'un pope, d'un prêtre de l'Orient. Derrière eux, un autre homme à moustaches hérissées, le buste accoutré d'un justaucorps d'azur foncé que surmonte un collet orange, le chef ceint d'un turban, un homme à figure de janissaire, tel qu'en gravera plus tard Rembrandt, porte la couronne d'épines. A eux trois, ils composent le groupe de gauche. Dans celui du milieu, la Vierge vêtue de l'immémoriale

robe bleue, la tête coiffée d'un capuchon qui lui cache les oreilles et les cheveux et couvre ainsi que d'un bandeau de religieuse la moitié du front, demeure agenouillée et ses mains sont jointes; derrière Elle, saint Jean, habillé, suivant la tradition, de rouge, se penche pour la secourir, craignant qu'Elle ne défaille, et, près de lui, une femme, Marthe, Marie Héli ou Jeanne Chusa, on ne sait au juste laquelle, tend une éponge à Marie Salomé qui s'apprête à laver les mains ensanglantées du Christ; enfin, pour compléter le groupe de droite que commence Marie Salomé, une vieille femme, la mère de saint Jacques le Mineur et de saint Jude, se désole tandis que Magdeleine essuie, comme elle le fit de son vivant, les pieds morts de l'Epoux avec ses cheveux.

Sauf Marie Cléophas, la mère des deux Apôtres, drapée dans une mante de trame pauvre, d'un violet gris, les autres sont attifées de magnifiques parures, — l'une, serrée dans un corsage blanc muni de manches roses, — l'autre affublée d'une robe d'un rose qui bleuit tel qu'un pétale d'hortensia et de manches d'un velours pourpre ; et toutes deux ont des chaperons orfévris, des bijoux, de fins voiles, tout le luxe de toilette qu'arborèrent les riches Flamandes, au temps où vécut Metsys.

En résumé, ce tableau est ordonné de la sorte ; d'abord, le cadavre couché du Sauveur, puis, à gauche trois hommes Nicodème, Joseph d'Arimathie et un inconnu ; — au centre, la sainte Vierge, saint Jean, une femme dont on ignore le nom ; — à droite, Marie Salomé, Marie Cléophas et Marie Magdeleine. On peut donc ranger les personnages par série de trois.

Si nous les prenons à part maintenant, nous lisons sur la physionomie et dans l'attitude de chacun deux le caractère spécial de la peine qu'il éprouve. Nicodème réfléchit, regarde accablé devant lui, sans voir. Il s'éplore, replié sur lui-même, se demandant s'il ne rêve pas, si cette scène à laquelle il assiste est bien réelle ; Joseph d'Arimathie fronce les sourcils et sa bouche se contracte dans l'effort qu'il fait pour ne pas pleurer, car lui, ne s'absorbe point, mais entretient, cultive, pour ainsi dire, son angoisse, en examinant et en palpant cette joaillerie du martyre, cette couronne de perles de sang qui ceignit le crâne de Jésus déjà meurtri par les soufflets et souillé par les crachats des Juifs ; quant au soldat enturbanné, il a l'œil d'un chat en embuscade ; il scrute l'horizon, protège les autres, monte la garde auprès du petit camp.

Mais l'image sublimée de la douleur, c'est en

la Vierge qu'elle apparaît, une Vierge livide, dont les traits délicats et charmants sont, à force d'avoir pleuré, bouffis. Elle considère avec des yeux qui ne sont plus, avec des yeux qui, après avoir brûlé, se sont éteints dans l'eau de ses larmes, car l'on n'aperçoit plus, sous la paupière mi-close, qu'un point de charbon mort, le cadavre effrayant du Fils ; muette, presque aveugle, Elle jaillit en un élan désespéré, retombe sur des genoux qui tremblent, tend des mains suppliantes et ses sanglots l'étouffent. Sa douleur fait mal, car dans ce tableau Elle n'a pas l'allure compassée, roide, de ces grandes Madones qui s'évanouissent, s'affaissent, tout d'une pièce, à la renverse, dans les toiles flamandes des Primitifs ; celles-là perdent au moins le sentiment de leurs maux, mais la Vierge de Metsys, plus vaillante et plus forte, conserve toute sa raison, se meurt, en gardant connaissance, pour mieux souffrir.

Je ne crois pas que jamais la *Mater dolorosa* ait été plus humainement et, sans ruse dramatique, plus tragiquement peinte. Elle et ce saint Jean qui s'empresse auprès d'Elle sont d'une beauté dont rien n'approche ; saint Jean si déférent, si affectueux pour Celle dont il est devenu, dans la Nativité du Calvaire, l'enfant, et qui, seul, dans ce taleau, tout en ne pouvant détacher ses regards du

Christ veille sur sa Mère, la caresse, la cerne, en quelque sorte, d'un geste doux, ajoute à ses tortures personnelles l'émoi compatissant d'un fils, ente sur ses propres douleurs les siennes.

En ce qui concerne les saintes femmes, si nous exceptons Marie Cléophas qui s'immobilise et gémit en se tordant les mains, les autres s'ingénient, apportent des vases, des éponges, lavent et essuient, en pleurant, les plaies.

Tel se présente le demi-cercle des personnages qui préparent la mise au tombeau du Sauveur.

Lui est la figure terrible de l'œuvre. Ce n'est plus le Jésus brut, à peine dégrossi, le bandit décomposé dont la face soudain s'illumine de Grünewald; ce n'est pas davantage le Jésus calmé ayant reconquis, après le trépas, la sérénité d'un Dieu ; non, c'est autre chose : Metsys l'a conçu d'une façon très spéciale ; Celui-ci a souffert tout ce qu'il pouvait souffrir, mais il est à bout. C'est un Dieu las, fini, qui n'en peut plus ; le corps est un squelette, les côtes tendent comme des cerceaux sous la peau d'un brun verdâtre, éclaboussée de sang ; les joues ont des cavités de godets, le col est funiculaire, la gorge est un réseau de cordes ; l'on distingue le lait des prunelles dans la poche entrebâillée des yeux et la bouche entr'ouvre des lèvres gonflées, couleur de

cendre, dans une barbe striée par des stalactites de sang dur.

Il semble que, du haut du Golgotha, il ait contemplé le triste panorama des siècles, aperçu dans l'avenir la crue montante des péchés, le monde submergé par la marée des vices; et las, excédé, moins par les atroces souffrances corporelles qu'il endurait que par cette perversité qu'il savait devoir se répercuter, de génération en génération, jusqu'à la fin des âges, il a fermé ses pauvres yeux, heureux de mourir, pour ne plus rien voir. Ah! Notre-Seigneur! Sa face désemparée nous navre! Et l'on voudrait, ainsi que les saintes femmes qui sont là, l'assister un peu; l'on songe qu'on le soulage, qu'on le console, qu'on le décloue de sa croix, chaque fois qu'on se repent; qu'on lave, avec Marie Salomé et Marie Magdeleine, ses plaies, chaque fois que l'on reçoit le Sacrement de Pénitence; — et c'est alors que le malaise du désaccord qui existe entre le tableau et le lieu où il est, se sent; il faudrait, au lieu d'un musée et d'une banquette, un fond de chapelle et un prie-Dieu.

Pour en revenir au panneau même, l'on est transféré avec les figures de Quentin Metsys déjà loin de Roger Van der Weyden dont Jean de Molanus le dit élève. Sauf son Christ dont la structure ne diffère pas de celle des autres maîtres des Flandres,

car il a le corps émacié, les traits hâves, les jambes et les bras tout en longueur, ses autres personnages n'ont plus cette maigreur diaphane, cet effilement qui arrivent parfois, lorsqu'ils sont poussés à l'extrême, ainsi que dans le *Jugement d'Othon III* de Thierry Bouts, au musée de Bruxelles, à donner à un homme debout près du trône de l'empereur l'aspect d'un prodigieux échalas et d'une extravagante asperge.

Dans l'œuvre de Metsys, les gens qui entourent le Rédempteur, Joseph d'Arimathie et Nicodème sont des êtres vigoureux et replets et l'homme à l'œil et à la moustache de chat est un robuste et un bienfaisant reître; quant à ses femmes, elles ne montrent ni le visage en forme de cerf-volant qu'affectionnait Memling, ni l'ovale exsangue et osseux qu'adoptèrent la plupart des Primitifs ; elles ont la figure ronde, les joues pâles et pleines, des cheveux d'un brun qui tourne au roux; mais ce qui est étrange chez ces créatures dont les traits se ressemblent et dont saint Jean paraît être le frère, ce sont les yeux noirs, voilés par une paupière lourde, des yeux qui s'allongent non pas, tout à fait de même que les yeux bridés et retroussés des Japonaises, mais qui filent un peu comme ceux des Samoyèdes et des Esquimaux droit vers les tempes.

Si nous abordons maintenant la facture de

l'œuvre, nous découvrons chez Metsys plus de naturel, plus de réalisme même que chez ses devanciers. Sa conception mystique diffère également de la leur ; il ne croit pas que les âmes saintes doivent nécessairement loger dans des corps qu'elles émincent ; il croit à l'âme séquestrée dans n'importe quelle geôle et parvenant quand même à s'ajourer. Il est plus lourd, plus vulgaire même, si l'on veut, que Roger Van der Weyden et que Memling, mais si sa langue est moins délicate, elle est plus forte ; il est en somme le plus viril des peintres qui vécurent dans les premières années du XVIe siècle.

Ce tableau de l'Ensevelissement du Christ est, il faut bien le dire aussi, son chef-d'œuvre. Il lui fut commandé, en 1508, par les menuisiers d'Anvers pour orner l'autel que leur corporation possédait dans la cathédrale.

Quant à la vie de cet artiste, elle peut se résumer en quelques lignes. Quentin Metsys ou Messys, Matsys ou Massys — car l'on ne sait comment orthographier son nom — naquit, en 1466, à Louvain ; il exerça, de même que son père, le métier de forgeron et sculpta les fonts baptismaux de l'église Saint-Pierre de cette ville et la cage du puits de la place Notre-Dame d'Anvers. Il quitta cette profession pour apprendre la peinture, fut reçu franc-

maître de la gilde de Saint-Luc, se maria deux fois, eut six enfants de sa première femme et sept de la seconde, et mourut en 1530 ou 1531, après avoir peint non seulement des sujets religieux, mais encore des scènes de mœurs et des portraits, des usuriers et des peseurs d'or dont un spécimen est au Louvre.





III



LES CHEMINEAUX DES TRAPPES

Je me trouvais, il y a quelque temps, dans la petite Trappe d'Igny, près de la loge du frère portier, près de la porterie, pour me servir du terme usité dans les cloîtres, quand la clochette de l'entrée sonna. Le vieux frère Arnulphe déclencha la petite ouverture encadrée dans le grand vantail et introduisit deux visiteurs, un jeune abbé et un monsieur âgé de vingt-cinq ans environ.

Nous nous saluâmes ; le convers leur fit signe de le suivre, les emmena dans l'auditoire et prévint par un coup de timbre le père hôtelier de leur arrivée.

Je quittai la cour et gagnai les bois et, tout en vaguant dans la solitude des allées, je ne pus m'empêcher de songer à ces nouveaux venus ; ils étaient, en effet, d'allure incertaine et de mine

étrange. L'abbé était long et maigre, avec une figure creuse et fatiguée, des joues mal rasées, des yeux inquiets, se sauvant aussitôt qu'ils se posaient sur vous, et son costume était dans un état de délabrement affreux ; des boutons manquaient au col qui gardait encore des racines échevelées de fils ; la soutane râpée et devenue verte bâillait sous les bras et un bout de pantalon noir, comme déchiqueté par des dents de rats, pendait sur des souliers dont les cordons étaient remplacés par de la ficelle trempée dans un bain d'encre ; l'autre, le laïque, était rond et pataud, avec une face rougeaude et des yeux bleuâtres, fades, sans une étincelle, sans une lueur ; lui aussi était vêtu de loques, coiffé d'un feutre traversé par les ravines blanches des sueurs, habillé d'une redingote devenue rousse et dont la doublure déchirée flottait. Il n'avait pas de linge, car un foulard entourait le cou et s'insérait dans l'échancrure du gilet, retenu par des épingles ; seulement une énorme chaîne de montre en toc lui battait le ventre, ornée d'un médaillon de simili-or de la forme d'un cadenas.

Mon imagination trottait autour de ces gens. Cet ecclésiastique était trop jeune pour être encore prêtre et l'autre avait l'air d'un garçon marchand de vins sans place, l'un de ces bistros à petites

moustaches noires qui font parfois les extra dans les guinguettes de la banlieue, le dimanche.

D'où venaient-ils ? De loin sans doute, car ils étaient couverts de poussière ; mais étaient-ce des voyageurs, des mendiants, des retraitants ou de futurs novices?

Sur ces entrefaites, je les aperçus qui sortaient de la chapelle et se dirigeaient, sous la conduite du père hôtelier, vers mon allée, et bientôt je pus entendre la voix du moine leur disant : « Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? le silence est de rigueur, et, sauf pendant le repas, vous ne devez point converser ensemble. Vous allez donc, si vous ne rentrez pas dans vos cellules, vous promener, vous, par ici, et vous, par là. Je vous rappelle aussi que vous devez suivre très exactement les offices dont voici les horaires. — Et il leur remit un papier.

— C'est entendu ?

— Oui, mon père,

— Alors, au revoir, et bonne promenade ! »

Quand le P. Etienne eut disparu, les deux jeunes gens, qui s'étaient éloignés chacun de quelques pas en se tournant le dos, firent volte-face et se rapprochèrent, mais ils me virent et s'arrêtèrent, hésitants.

Comme je ne pouvais m'empêcher de rire de

leur déconvenue, ils s'enhardirent, et le laïque me dit :

— Il n'a pas l'air commode, le révérend père.

— Mais si, c'est un très saint homme.

— Ah ! et vous êtes ici en qualité de retraitant ?

— Oui ; et vous ?

— Nous, non ; nous voulons revêtir l'habit des Trappes ; et il reprit : « Moi, je suis pharmacien de mon état, Monsieur ; j'ai exercé dans plusieurs villes, mais, sentant bien que je ne gagnerais pas le ciel en restant dans le monde et sachant que j'avais une vocation très particulière pour cette branche cistercienne du grand ordre de saint Benoît, je n'ai fait ni une, ni deux, je suis venu en compagnie de M. l'abbé — il salua — qui a quitté le séminaire et espère commencer ainsi que moi, dans quelques jours, sa probation. »

Je le regardais tandis qu'il parlait. Il s'écoutait, ravi du choix de ses expressions qu'il agrémentait de petits gestes. Il s'était arrêté, une minute, après avoir lâché le mot « cistercienne », et il souriait béatement, donnant des coups de pichenettes à son cadenas.

Je pensai peu charitablement que j'avais affaire à un imbécile — et je dévisageai l'autre qui se taisait et baissait les yeux. Il finit cependant par

lever le nez et il soupira en s'étirant : « Le plus dur, dans tout cela, c'est de se lever à deux heures.

— On s'y habitue ; c'est une affaire de quelques jours. Mais assez causé, la cloche sonne ; allons à l'église, et séparément, si vous le voulez bien. »

Là, je les examinai et la mauvaise impression que j'avais emportée de cette première rencontre changea. Ces gens priaient ardemment ; le potard, si ridicule tout à l'heure avec ses mines affectées, devenait touchant, car il avait ses pauvres yeux fades pleins de larmes et il priait désespérément, en homme vraiment malheureux, qui demande une aide !

Nous nous saluâmes en remontant dans nos cellules et ce fut tout. Le lendemain, tandis que je rentrais, après l'office de Laudes, je sentis, dans le corridor de l'hôtellerie, une odeur furieuse d'ail. Tiens ! est-ce qu'on préparerait des escargots, ici ? Je n'avais pas eu le temps de faire cette réflexion que le père hôtelier paraissait, suivi des deux jeunes gens.

— Ah çà ! disait-il, me répondrez-vous à la fin ? où avez-vous pris l'ail que vous avez mangé ?

Ils finirent piteusement par avouer qu'ils avaient chipé les gousses dans le jardin.

— Bien, vous savez que cela est défendu ; passe

pour une fois. Autre chose maintenant. Vous n'allez pas baguenauder aujourd'hui comme hier; je vais vous occuper ; tenez, mettez ces tabliers et épluchez-moi ces paniers de haricots verts ; vous savez éplucher les haricots ?

— Oh ! s'exclama le pharmacien d'un ton suffisant et presque gouailleur.

— Ne faites pas le malin, ici, mon garçon, dit le père. Prenez-moi ce haricot ; je m'y attendais, vous n'y entendez rien, car vous laissez le fil ; voici comment l'on procède, vous avez compris ? Bon, je reviendrai tout à l'heure voir comment vous vous acquittez de cette corvée.

Nous sortîmes ensemble.

— Alors, lui dis-je, puisqu'ils sont soumis à une besogne, ce sont des postulants ?

Il haussa un peu les épaules et rit.

— Ce sont, fit-il, des bohêmes de Trappes; ils sont ainsi un certain nombre qui arrivent ici et vous déclarent qu'ils veulent militer sous notre règle. Je leur réponds : « Vous avez des papiers ? Non. Alors, je ne puis vous recevoir, ne sachant qui vous êtes. » Et toujours la même scène se reproduit : « Nous sommes sans le sou, nous ne savons où aller ; gardez-nous jusqu'à ce que les renseignements que vous demanderez sur notre compte soient arrivés ; voici nos références ; vous

verrez que nous sommes d'honnêtes gens. » Que voulez-vous que je fasse? Ils sont malheureux, cela est sûr, et je dois, dans ces conditions, les recueillir. Ils séjournent donc dans la maison jusqu'à ce que j'apprenne, — ce qui a lieu neuf fois sur dix, — que mes hôtes sont des vagabonds incorrigibles, ayant lassé la patience de tous ceux que leur dénuement et que leur piété touchèrent. Je me débarrasse d'eux en ce cas, moyennant un petit secours qui leur permet d'atteindre, sans mourir de faim, la plus prochaine Trappe.

— Alors c'est un métier spécial qu'ils exercent? ce sont des chemineaux de Trappes?

— Oui.

— Mais enfin c'est une profession atrocement pénible et le jeu n'en vaut pas la chandelle. S'ils étaient encore hébergés dans des cloîtres où le régime est doux, je comprendrais, mais ici! Comment expliquer cela?

— Il faut bien croire que c'est justement l'idéal de dureté de notre vie monastique qui les séduit, puisqu'ils ne fréquentent point les couvents des autres ordres; il est vrai qu'ils seraient partout ailleurs plus vite éconduits que chez nous, murmura le moine; toujours est-il que je ne me charge pas de vous expliquer le tréfonds de ces âmes; ce que je sais se réduit à ceci : ces nomades sont de

pieuses gens ; il n'y a donc pas à les trop rabrouer; puis il peut se trouver parmi eux un saint, — témoin Benoît Labre qui erra, lui aussi, de villes en villes et fréquenta bien des Trappes sans jamais parvenir à s'y fixer ; — mais tel ne me semble pas être le cas de nos deux gaillards, poursuivit, en souriant, le père. Non, ces gens-là sont de simples déclassés qui sont mal partout et ne peuvent demeurer en place nulle part ; ajoutons qu'ils sont très paresseux, inaptes à se livrer à aucun travail, incapables de se soumettre à aucune règle ; ils présentent cette anomalie de désirer toujours la liberté, de ne pouvoir vivre sans elle et de rêver perpétuellement au bonheur de la perdre. Se rendent-ils compte de l'incohérence de leurs souhaits ? J'en doute. En somme, ils flânent autour du Bon Dieu, mais ils ne le cherchent que sur les routes et dans les parages des cloîtres ; s'il fallait l'attendre patiemment, sans bouger, dans un lieu convenu, ils prendraient la fuite, et pourtant ils l'aiment !

— Voyons, tout a une fin ; le nombre des Trappes est limité. Quand ils les auront toutes visitées à la suite, qu'est-ce qu'ils feront ?

— La fatigue et les privations tuent vite dans ce métier et la série des maisons de notre observance est à peine épuisée que la plupart de nos chemi-

neaux meurent ou végètent dans des hospices. Quant à ceux qui résistent aux sévices de cette vie, ils recommencent leur tournée.

— Mais on ne les reçoit plus, je présume.

— Si. — Nous ne pouvons refuser l'hospitalité aux pauvres, quels qu'ils soient ; — seulement leur séjour dans les monastères où ils sont connus sera, cette fois, bref, car le truc du renseignement à réclamer ne prendra plus ; il leur faudra donc vaguer d'abbayes en abbayes, sans repos, un jour ici et un jour là. Et combien d'étapes forcées et de nuits passées à la belle étoile pour aller d'un gîte à un autre !

— Comment se fait-il qu'un séminariste figure parmi ces chemineaux ?

— Oh ! il y a longtemps qu'il ne l'est plus, séminariste ! Soyez certain qu'on l'a renvoyé pour manque de vocation, pour insubordination, pour fainéantise, pour défaut de caractère. Il conserve l'habit afin d'avoir chez nous un accès plus facile ou peut-être même parce que le pauvre garçon n'a pas d'autres vêtements à se mettre... Mais avec tout cela, j'y repense, j'agirais sagement en le dispensant, lui et son compagnon, d'éplucher les légumes, car ils n'en finiront pas. Je vais les employer au jardin ; ils n'y travailleront guère, c'est vrai, mais, au moins, la communauté ne risquera pas, quand l'heure du repas sera venue, de ne point dîner.



LE LUXE POUR DIEU

(SOLESMES)

IL existe des idées religieuses pourtant très simples et qu'il est presque impossible de faire comprendre, je ne dirai pas à des mécréants, ce qui serait presque naturel, mais à des croyants, ce qui l'est moins.

Combien de catholiques pratiquants ouvrent des yeux qui semblent bâiller lorsqu'on leur parle de la vie contemplative et finissent par vous servir l'inévitable phrase : « Je conçois fort bien les services que rendent les filles de Saint-Vincent de Paul et les petites sœurs des Pauvres, mais je ne vois pas l'utilité d'ordres tels que les Carmels et les Trappes ; et pour peu qu'on les pousse, ils ajoutent : « Evidemment, puisqu'ils ne font rien. »

Pour ces gens, en effet, l'expiation des péchés des autres par les mortifications et les pénitences et la louange de Dieu par la récitation régulière de l'office sont tâches oiseuses et besognes vaines ;

et c'est sans doute pour cela que les communautés qui ne vivent point de la vie active, comme les Clarisses, sont, la plupart du temps, aussi pauvres. On ne leur donne point, ainsi qu'aux autres, parce que ce serait de l'argent dont on ne pourrait surveiller l'emploi, de l'argent qui ne rapporterait aucun bénéfice visible, aucun résultat palpable, avant la mort.

Mais, parmi ces concepts mystiques si peu intelligibles à la majorité des ouailles, il en est un plus obscur, plus fermé encore s'il est possible, celui du luxe pour Dieu; à ce point de vue, l'ordre Bénédictin dont la raison d'être dans l'Eglise est justement d'entourer le Sauveur de tout le luxe, de tout le confort possible, si l'on peut dire, est de tous, à coup sûr, celui qui suggère les méprises les plus certaines, les idées les plus fausses.

Comme je l'écrivais dans la *Cathédrale*, « le but véritable du fils de saint Benoît est de psalmodier et de chanter la louange divine, de faire l'apprentissage, ici-bas, de ce qu'il fera là-haut, de célébrer la gloire du Seigneur en des termes inspirés par Lui-même, en une langue que Lui-même a parlée par la voix de David et des Prophètes... C'est une œuvre d'allégresse et de paix, une avance d'hoirie sur la succession jubilaire de l'au-delà, l'œuvre qui se rapproche le plus de celle des purs Esprits, la

plus élevée qui soit sur la terre, en somme. »

J'ajouterai maintenant que ces psalmodies et que ces chants font partie d'un ensemble de cérémonies, s'accompagnent de gestes et de pratiques séculaires, d'ornements et d'objets particuliers dont les symboles permettent à l'Eglise d'énoncer et de manifester son amour envers l'Epoux ; et cet ensemble, ce tout, c'est la Liturgie.

Les Bénédictins célèbrent donc l'office liturgique non tel qu'on le gargote dans la plupart des Chapitres, avec des chantres qui graillonnent et crachent à la galopade, les uns du côté de l'Epître, les autres du côté de l'Evangile, des monceaux de versets, mais tel qu'il doit se célébrer, avec ferveur et respect, avec science et soin.

Pour l'exécuter de la sorte, il a d'abord fallu, en sus d'une direction et d'une culture d'âme spéciales, réformer de nombreux usages et se débarrasser avant tout de cette musique de caillasse qui dégouline que les maîtres de chapelle s'obstinent encore à confondre avec le vrai plain-chant.

Puis, en même temps qu'ils restauraient la musique de l'Eglise, ils recherchaient les contours, gâtés par le mauvais goût des temps, des objets du culte, reprenaient la forme abolie des chasubles du Moyen Age, jugeant sans doute que ces manteaux modernes de carton, galonnés et écartelés d'une

croix d'or, qui tombent droits, après avoir dessiné l'image d'une oreille d'âne penchée, aux écoutes, sur l'épaule du prêtre, ne décelaient pas un sens bien avéré de l'art; et il en fut de même pour la couleur des vêtements sacerdotaux; ils substituèrent aux rouges et aux verts crus, aux blancs plats, aux violets de vin du Midi et aux ors bruts qui font du dos de l'officiant à l'autel une cible de souffrances pour la vue, les tons délicats et fondus, les caresses des teintes liturgiques d'antan.

Ils voulurent que la Beauté suprême fût adulée par ce qui survit de surélevé chez l'homme, depuis la Faute, par cette inspiration, par cet art que sainte Hildegarde définit « une réminiscence à moitié effacée d'une condition primitive dont nous sommes déchus depuis l'Eden. »

Ainsi que l'exprime très nettement le P. Dom Besse, dans un très intéressant livre d'enthousiasme, le *Moine Bénédictin*, paru à l'abbaye de Ligugé, « la construction et l'ornementation des églises monastiques et le caractère artistique des objets consacrés au culte n'importent pas moins à la régénération sociale d'un pays que l'érection des écoles ou des hôpitaux et que l'établissement de maisons de missionnaires. »

Et il atteste encore que « le laid fait horreur aux Bénédictins. » Ils y voient, dit-il, « un désordre,

un je ne sais quel péché dont la présence dans le temple ou à son ombre blesse le regard des anges, tandis que l'art est comme le reflet de la beauté de l'ineffable Jésus. »

De là, la pompe des offices Bénédictins, leurs chants magnifiques, leurs armées de moines évoluant avec une précision extraordinaire ; de là, l'apparat des liturges, l'opulence des cérémonies, la tenue somptueuse de l'abbé dont la crosse est parfois en ivoire sculpté et dont la mitre est souvent pavée de gemmes.

Cette idée de l'homme offrant à Celui qu'il aime, à Celui qu'il doit aimer, ce qu'il a de mieux, me semble parfaitement juste et parfaitement claire ; mais il n'en est pas du tout ainsi et c'est parce que je suis las de batailler à ce sujet avec nombre de laïques et de prêtres, que je veux répondre, une bonne fois, à ceux qui, après avoir visité Solesmes, reprochent à ce monastère le luxe de ses nouvelles constructions, le gala de ses offices canoniaux, la splendeur de ses chapes et de ses mitres.

Un brave curé murmurait, un jour, en sortant de la sacristie de ce cloître : « Il y a de tout, ici, sauf de la misère ! » — Il n'y en a pas, en effet, et il n'y a point de motifs pour qu'il y en ait, puisque le rôle du Bénédictin n'est pas, comme celui

d'autres instituts, de pratiquer les macérations et de vivre d'aumônes.

Il faudrait pourtant bien se mettre dans la tête que les œuvres de l'Eglise sont les plus dissemblables et les plus variées, qu'il y a des communautés d'assistance et d'éducation, de propagande et de prêche, d'expiation et de pénitence, de liesse et de louange ; toutes ont leur raison d'être et toutes servent ; mais il va de soi que l'aspect de chacune diffère. La pauvreté des chapelles, les chandeliers de bois, les vitres incolores des Trappistes et des Clarisses, le lamento du chant des Carmélites sont aussi naturels chez ces parangons des austérités et des sacrifices que le luxe de l'église chez les moines noirs qui sont plus particulièrement voués à une existence de travaux spirituels et d'offices.

Puis ce bon curé qu'ébroua une mitre — qui est un cadeau, du reste — parce qu'elle est incrustée de pierres dont les sens symboliques semblent lui échapper — s'imagine-t-il donc que c'est pour son plaisir personnel qu'un abbé la porte ? Ne sait-il donc pas que dans un monastère l'abbé représente le Christ et que ce n'est qu'à cause de cette effigie qu'il se pare ? La gloire en revient à Jésus et non à lui. Il y a mieux, d'ailleurs, sur cette question : dans un autre couvent que je connais, les tentures intérieures du tabernacle sont constellées de

clous de diamants. Or, personne ne les voit, sauf le prêtre qui ouvre, un instant, ce tabernacle, pour y prendre le saint-ciboire. Comment douter dès lors que c'est pour magnifier le Sauveur seul qu'ils sont là ?

L'on peut remarquer du reste que si ces pierreries étaient fausses, comme celles qui ornent maintenant la plupart des autels et des monstrances, personne n'y trouverait rien à redire. L'on n'oserait offrir à quelqu'un que l'on estimerait des verroteries et des strass ; seulement, quand il s'agit de Notre-Seigneur, c'est autre chose ; pour Lui, le toc est assez bon !

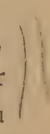
Mais laissons cela et arrivons à ces fameuses constructions dont la presse illustrée a donné de bien médiocres images qui ne rendent nullement l'ampleur et la force de ce monument.

Un fait est certain, c'est que presque tous les cloîtres édifiés à notre époque sont, au point de vue de l'art, absolument nuls ; les galeries ont l'air d'être en carton-pâte, les colonnes ressemblent à des rouleaux de bois passés au lait de chaux, les voûtes sont en papier mâché et, quant aux ornements, mieux vaut, pour ne pas s'irriter, les négliger ; tout cela sent la construction moderne, si prétentieuse et si hâtive, si peu résistante et si truquée.

L'on ne voit plus maintenant d'architectes qui soient de taille à bâtir un cloître. Mais en admettant même qu'il en existe, ce serait loin des écoles et loin de Paris qu'il les faudrait chercher.

Des artistes parfaitement inconnus, gens très pieux, vivant à l'écart, au fond d'une province, comme Paul Borel, ce peintre mystique dont j'ai parlé dans la « *Cathédrale* », réalisent parfois une œuvre intéressante, mais cette œuvre n'est jamais, en comparaison de celles des autres, qu'un mieux. Il y manque toujours quelque chose et surtout l'idéal monastique n'y est point ; enfin, faute de temps et d'argent suffisant peut-être, le côté débile d'une tâche pressée s'atteste. Ces cloîtres sont établis pour quelques années et non pour l'éternité, suivant l'expression de jadis.

La vérité est qu'il est très difficile à un laïque, qui n'a pas vécu dans un monastère, d'en ériger un. Il sera toujours dénué d'un sens spécial, issu de la particularité même d'une existence confinée, en un milieu clos dans les exercices de cette liturgie et l'étude de ces symboles sans lesquels aucune œuvre d'architecture mystique n'est possible. Seul, un véritable artiste qui serait en même temps un saint et un savant moine serait donc à même de retrouver l'état d'âme et la science du Moyen Age nécessaires pour édifier une abbaye ; et c'est jus-



tement ce problème qui semble si malaisé à résoudre qu'a résolu Solesmes.

Ce monastère avait parmi ses pères un architecte de talent, dom Mellet, qui avait renoncé à l'art pour entrer au cloître. L'abbé le chargea de reconstruire ce couvent dans lequel il vivait depuis bien des années et qui était devenu insuffisant et menaçait ruines. Il se mit au travail et il a réalisé la seule œuvre moderne d'architecture monacale qui existe, en France au moins, dans notre siècle.

Vu d'en bas, de la rive de la Sarthe, au-dessus de laquelle il s'élève, cet édifice apparaît formidable ; taillé en plein granit, flanqué de tours massives, il se dresse à des hauteurs vertigineuses et l'on reste suffoqué par la puissance de cette masse jaillissant entre des reliefs géants de contreforts. Invinciblement, l'on songe à une architecture claustrale et militaire, à un mont Saint-Michel, à l'un de ces couvents fortifiés, tels qu'en fonda l'ordre de saint-Benoit, au Moyen Age.

Et il y a, en effet, de cela dans l'assurance imposante, dans la force tranquille de ce monument.

Le premier moment de surprise passé, si l'on examine cette façade, l'on y découvre que, sous son apparence de grandeur et de simplicité, elle recèle les plus curieux des détails. Avec son alliance

de l'ogive et du plein-cintre, avec les fenêtres de ses tours qu'on croirait avoir bondi les unes au-dessus des autres avant de se fixer, l'aspect monotone que présenteraient ces immenses murailles, si elles étaient régulières dans toutes leurs parties, n'est pas ; et rien n'est plus séduisant que les hautes baies ogivales dessinées par les contreforts, enveloppant des ouvertures qui paraissent se chevaucher et dont aucune ne se ressemble.

Et l'intérieur n'est pas moins varié. Le réfectoire a l'envergure d'une cathédrale, avec ses énormes piliers qui supportent l'envolée des voûtes ; et là encore, dans cette salle, des motifs imprévus enchantent ; une haute cheminée à hotte en égaie tout un pan et les chapiteaux des colonnes sont comme un mémorial délicieux et bizarre, sculptés de hiboux qui rêvent dans des cercles de corbeaux chers à saint Benoît, de coupes empoisonnées brisées par le signe de croix du saint, de bêtes et d'objets rappelant des épisodes de la vie du Patriarche, se rapportant au légendaire de l'Ordre.

Le reste de l'abbaye n'est pas encore terminé ; mais quelle impression de donjon monastique, de cloître armé, quelle senteur de pur Moyen Age, dans ces escaliers dont les uns se tordent en vis de saint-Gilles et dont les autres s'entrecoupent, détruisant cette symétrie dont les architectes con-

temporains sont si fiers ! Et il y a, au bout de galeries interminables, des perspectives inattendues, des changements d'étages se diversifiant, resserrant l'allée, la brisant, l'élargissant, ouvrant subitement, à un détour, une échappée sur le clair paysage que baigne la Sarthe.

En somme, — et c'est là ce que les gens qui bavardent à tort et à travers devraient bien s'efforcer de comprendre, — le luxe ou plutôt la beauté de ces nouvelles constructions de saint-Pierre de Solesmes sert à magnifier la gloire de Dieu et du saint en l'honneur duquel elles sont élevées ; puis, à un autre point de vue, cette abbaye est, ainsi que je viens de le dire, le seul effort d'art vraiment monastique de notre temps. C'est donc une véritable œuvre qu'ont réalisée et l'abbé qui la voulut et le moine qui la conçut.





L'ABBAYE DE LIGUGÉ

Il semble qu'il en soit un peu des rivières de même que des hommes : les unes s'élancent à travers champs, laborieuses et pressées, et les autres se promènent le long de leurs rives, paresseuses et lentes. Il en est qui filent droit devant elles, se hâtant d'atteindre le terme de leur parcours, et il en existe aussi qui ondulent, qui se divisent en plusieurs bras, flânent dans les prés, ont l'air de retarder le plus possible l'instant où elles perdront la personnalité de leurs eaux pour se mêler à la foule d'un fleuve.

Parmi ces dernières, l'une des plus sinueuses et des plus musardes est la petite rivière du Clain, en Poitou. Elle symbolise l'extraordinaire sournoiserie et l'incomparable fainéantise de cette race mesquine qu'est la race des Poitevins; en attendant qu'elle déborde comme en cachette et ravage un petit peu les champs, elle baguenaude, s'amuse à se disperser

et à se réunir, traverse une large vallée aux horizons fermés par de vertes collines, passe entre des haies de hauts peupliers dont les feuillages font un bruit de mer qui déferle, quand il vente.

C'est à 8 kilomètres au sud de Poitiers que ce Clain, qui s'est, malgré tout, sanctifié en réverbérant, pendant des siècles, dans le miroir azuré de ses eaux, tant de figures de saints, s'attarde, quitte ainsi qu'à regret, pour s'en aller refléter au loin des êtres quelconques et des sites profanes, le premier monastère créé en France et assis sur ses bords, le vieux monastère de Ligugé.

Saint Martin, qui fut le fondateur de ce cloître, naquit à Sabarie, en Hongrie, vers la fin de l'an 316 ou dans la première moitié de l'année 317, entre le 8 novembre 316 et le 25 juillet 317, précise Lecoy de La Marche.

Après avoir servi dans la milice romaine et tenu garnison dans les forteresses de la France du nord, entre autres à Amiens où, un jour d'hiver, il coupa son manteau pour en remettre une partie à un pauvre, saint Martin reçut le baptême, donna sa démission de l'armée, se rendit à Trèves auprès de saint Maximin, revint en Gaule mais cette fois dans le Poitou, et après être retourné évangéliser la Hongrie et avoir séjourné dans l'Italie où il mena la vie érémitique en l'île des

Poules, il regagna de nouveau Poitiers dont l'évêque était saint Hilaire ; et c'est alors, vers l'an 360, qu'il entreprit d'installer un groupe d'ermites à Ligugé.

Comme le dit très justement, dans sa *Vie de saint Martin*, Lecoy de La Marche, nul monastère en France ne saurait produire un acte de naissance authentique plus ancien que celui-là ; mais il faut s'entendre sur le mot « monastère », car l'on ne désignait pas du tout par ce vocable, dans ce temps-là, une maison conventuelle, un couvent où des religieux vivaient ensemble.

La conception monastique n'était pas, en effet, la même que la nôtre, au IVe siècle. En Orient où le monachisme prit naissance, les moines demeuraient dans des laures, se livrant exclusivement à la vie contemplative. Saint Martin emprunta leur système, posta ses disciples dans de petites huttes séparées et surtout sans doute dans ces grottes qui subsistent encore sur les territoires de Saint-Benoît de Quincey et de Ligugé, mais il ne les destina pas simplement à s'abîmer ainsi que les Pères du désert, en Dieu ; il en fit — et son exemple a été suivi par presque tous les instaurateurs d'ordres en Occident — il en fit des missionnaires joignant à une vie de méditations et de prières une vie active ; ils évangélisèrent la

contrée dont ils défrichèrent le sol ; ils instruisirent le peuple et soignèrent les malades; ils attirèrent à eux les habitants du pays, les groupèrent autour de leurs cabanes; ils formèrent, en un mot, des villages.

Et telle fut, en effet, l'origine du hameau de Ligugé.

Ce fut là que saint Martin accomplit le premier de ses miracles que l'on connaisse, le miracle du catéchumène.

Le voici, en quelques lignes : Un jeune homme s'était joint aux novices réunis autour de la celle du saint. Or, un jour, il fut atteint si violemment de langueur et de fièvre qu'il mourut, avant qu'on eût pu le baptiser. Quand saint Martin, qui était alors absent, revint, il s'enferma avec le cadavre et, à force de prières et de larmes, il le ressuscita.

A l'endroit même où s'opéra ce miracle, se dresse maintenant une chapelle qui est un des lieux de pèlerinage du Poitou. Ajoutons qu'une légende attribue le trépas du catéchumène non à une maladie, mais à une piqûre de vipère ; aussi les fidèles croient-ils que, grâce à la puissance du thaumaturge, les vipères rouges et noires qui infestent encore les environs ne peuvent plus nuire à personne ; et le fait est que, de mémoire d'homme, à

Ligugé, l'on ne se rappelle point que ces bêtes aient jamais attaqué quelqu'un.

Saint Martin paraît être resté pendant treize ans dans son monastère, puis il fut enlevé par ruse et placé, malgré lui, sur le siège épiscopal de Tours.

Nous le laisserons dans cette ville, pour ne plus nous occuper que de son abbaye, dont nous résumerons succinctement l'histoire, d'après une monographie de son savant prieur, le R. P. Dom Chamard.

La communauté créée par saint Martin allait toujours en s'augmentant ; aussi devint-il nécessaire d'édifier un cloître et de bâtir une église, qui fut construite sur l'emplacement du logis du saint et de la cellule du catéchumène, et nous voyons, parm la foule des chrétiens accourus pour visiter ce sanctuaire et ce couvent, saint Grégoire de Tours qui nous raconte la guérison d'un paralytique obtenue par l'intercession de saint Martin, en ces lieux.

Au VIIe siècle, le monastère adopta la règle bénédictine et devint alors un centre actif et révéré.

Malheureusement, du siècle suivant jusqu'au XIe siècle, les musulmans ravagèrent le Poitou et détruisirent l'église. Elle fut relevée par Theudelin, abbé de la congrégation bénédictine de Maillezais, de la réforme de Cluny ; la vie monastique y re-

prit et les pèlerinages, un peu oubliés dans ces tourmentes, recommencèrent. Successivement l'on note, parmi les noms célèbres des hôtes recueillis dans le cloître saint Fulbert de Chartres, Guibert, abbé de Gembloux, les papes Urbain II et Clément V.

L'histoire révèle même que ce dernier s'y purgea.

Au XIVe siècle, la basilique et les bâtiments conventuels furent jetés bas par les Anglais, les moines furent dispersés et les biens vendus.

L'évêque de Maillezais parvint néanmoins à rentrer en possession des décombres, qu'il restaura tant bien que mal ; à ce moment, la vie religieuse était presque éteinte à Ligugé. Pour l'achever, l'abbaye tomba en commende ; mais, plus heureuse que d'autres, elle finit par trouver, en 1504, un abbé commendataire, Geoffroi d'Estissac, qui, au lieu de la ruiner, la dota.

C'est lui qui a construit l'église actuelle et certaines parties encore debout du cloître.

Ce d'Estissac était un grand seigneur, très généreux et très lettré, et parmi les nombreux amis qu'il recevait dans son reclusage, figure Rabelais qui logeait dans une tour que l'on voit encore près de la porterie et à laquelle il a prêté son nom.

En novembre 1607, Ligugé devint la propriété

des pères jésuites. Ils y édifièrent un corps de logis — aujourd'hui l'aile méridionale du monastère, — et ils occupèrent l'immeuble jusqu'en 1763, époque à laquelle leur compagnie fut supprimée.

Enfin la Révolution vola le couvent et les terres, transmua le sanctuaire en une salle d'assemblée communale; mais il fut réconcilié après le Concordat et rendu au culte.

L'abbaye, elle, était morte, et il a fallu attendre jusqu'en 1853 pour qu'elle revînt, telle que le catéchumène, à la vie.

Ce fut à cette époque que l'évêque de Poitiers, Mgr Pie, de glorieuse mémoire, accomplit ce miracle avec l'aide d'une famille dont le nom n'a pas été sans faire un certain bruit dans les tristes annales de notre temps, la famille des du Paty de Clam.

Il appela une petite colonie de Solesmes, et cette colonie prospéra et se mua, de prieuré qu'elle était, en 1863, en une abbaye. Elle est aujourd'hui l'une des plus importantes maisons bénédictines de France, et elle a essaimé et ressuscité à son tour l'antique abbaye de San Domingo de Silos, dans la Vieille-Castille; de Saint-Wandrille, dans la Normandie, et fondé à Paris même, rue de la Source, n° 5, un prieuré.

A l'heure présente, elle prie dans le plus gai et

le plus frais des paysages, sur le bord de ce Clain qui a repris ses habitudes séculaires et continue, comme autrefois, à mirer le va-et-vient noir des moines; dans son église qui est commune aux habitants du village et aux religieux, la splendeur des liturgies se déroule.

Les jours de grande fête, les halliers en feu des cierges incendient la nef qui semble onduler avec l'or des chasubles et des chapes; des théories blanches et noires de moines évoluent dans les brumes azurées des thuribules; l'abbé mîtré et crossé resplendit sous ses ornements dont les pierres aux flammes des cires s'allument et le vent des grandes orgues emporte les chants dont les claires volutes se dispersent, sous les arcs enfumés des voûtes.

Les cérémonies des églises parisiennes ne peuvent donner aucune idée de ces féeries liturgiques admirablement réglées et dont chaque mouvement répond à une intention symbolique, dont chaque geste a un sens.

La vie quotidienne du Bénédictin est celle-ci :

Il se lève à 4 heures pour psalmodier Matines et Laudes; il récite, à 7 heures, Prime; à 9 heures, il assiste à Tierce, à la messe chantée, puis à Sexte. A midi, il dîne; à 4 heures, il retourne encore à l'église pour psalmodier None et chanter Vêpres.

A 7 heures, il soupe ; à 8 heures, il récite les Complies et il se couche.

Le reste du jour, il travaille et assiste à des conférences spirituelles et à des cours ; le jeudi, il y a promenade dans l'après-midi ; et, le lundi et le vendredi, à la fin de l'office de Prime, chacun fait sa coulpe au chapitre, autrement dit, s'accuse des manquements commis contre la règle et il les répare au réfectoire où il s'agenouille devant la table abbatiale et se tient dans cette position jusqu'à ce que d'un signe l'abbé le relève.

Si on la compare au régime des Trappes, l'existence des Bénédictins est douce ; mais encore ne faut-il pas trop s'y fier ; le maigre sévit les deux tiers de l'année et alors que l'époque des jeûnes et des longues abstinences est venue, la vie devient singulièrement pénible et j'ajouterai, quitte à choquer quelques cénobites épris de macérations, très périlleuse.

Au Moyen Age, lorsque les tempéraments étaient robustes, les rigueurs des Carêmes avaient leur raison d'être ; en sus de la pensée de pénitence qu'elles impliquent, elles servaient à mâter les turbulences du sang, à débiliter des tempéraments trop vigoureux qui eussent éclaté sans elles sous la pression du cloître ; et cela est si vrai qu'en sus de cet usage d'une adroite famine, l'on employait

des haires et des disciplines et que l'on soumettait les patients à ce qu'on appelait alors la « minution », c'est-à-dire à la saignée. On arrivait de la sorte à épurer l'âme, en déprimant le corps. Aujourd'hui l'on détraque la partie spirituelle quand on affaiblit la coque de chairs qui l'interne ; aussi ne sont-ce plus des soutirages mais bien des injections de sang qu'il serait nécessaire de pratiquer, car les privations et le manque d'exercice, suivis de ces insomnies persistantes, qui sont si fréquentes dans la vie du cloître, déterminent, chez la plupart des religieux de notre temps, un état de déséquilibre nerveux et d'anémie qui se traduit par des impatiences, par des agacements, par des lassitudes dont le diable profite ; les moines qui appartiennent à la solide génération de Dom Guéranger ignorent les péchés de ces névroses, mais combien, parmi ceux qui sont plus jeunes, tombent dans l'acedia et, malgré toute leur charité, s'irritent ? Le manque de viande et d'œufs est maintenant une source de tentations, un exorde de fautes ; c'est ridicule à déclarer, mais une tranche de gigot rassérène l'âme ; et c'est là l'une des plus tristes humiliations que désormais le Seigneur nous impose.

Ils mènent donc, en réalité, une existence beaucoup plus dure que celle que l'on s'imagine, mais il faut le dire également, il y a des grâces

d'état; les messes pour les religieux qui sont prêtres, les communions fréquentes pour ceux qui ne le sont point, les offices sans cesse répétés, aident à supporter les déboires des mauvais jours; et, somme toute, ces gens sont heureux.

Et leur vie s'écoule toujours différente et pourtant pareille; pareille, car le milieu où ils évoluent ne bouge pas et l'horaire des oraisons ne varie guère; différente, car la liturgie se transforme selon le Propre du Temps et ils accompagnent pas à pas, de la crèche au calvaire, la marche du Christ; sans compter que chaque matin amène, dans le cycle liturgique, un nouveau saint et que, par conséquent, avec le calendrier, les lectures changent.

L'abbaye de Ligugé se compose, ainsi que la plupart des édifices conventuels, d'un cloître formant carré avec jardinet au centre; deux étages se dressent au-dessus des arcades, occupés par des cellules blanchies au lait de chaux, meublées d'un petit lit en fer, d'un vague matelas et d'une couverture dont la nuance est celle d'une farine délayée de lin; l'on y voit, en outre, une table surmontée d'un casier pour les livres, deux chaises de paille, une cruche, un crucifix de bois et une amicale image en couleur de la Vierge, qui est l'œuvre des Bénédictins de la Congrégation de Beuron.

Une nouvelle bibliothèque, parée de créneaux de plâtre, rappelant, paraît-il, le style gothique anglais, a été récemment érigée dans la cour d'entrée par un architecte qui n'a rien de commun, je prie de le croire, avec le Père Mellet dont j'ai parlé à propos des constructions de Solesmes.

Un grand jardin s'étend derrière le couvent, coupé en deux par la ligne du chemin de fer de Paris à Bordeaux; il détient, en deçà du remblai, une prairie longée par le Clain et bordée par une haie déchirée d'arbres et il renferme, du côté de l'abbaye, de larges allées, d'épaisses charmilles et un berceau ombreux de vignes au bout duquel, dans une spacieuse cage qui s'étend au pied d'une statue de saint Joseph, des colombes se becquètent et roucoulent.

On les élève, en souvenir de la sœur de saint Benoît, de sainte Scholastique dont l'âme s'envola sous cet aspect au ciel; et le jour de la fête de la sainte, on laisse ces oiseaux s'ébattre dans le réfectoire et picorer à l'aise, près des moines, les miettes.

Puisque j'en suis encore au réfectoire, ajoutons que les personnes qui viennent pour la première fois dans un monastère de l'obédience de saint Benoît éprouvent, si elles sont conviées à partager le repas de ses fils, la surprise de se trouver subi-

tement reculées de plusieurs ères, transportées en plein Moyen Age, dans un milieu demeuré, depuis tant de siècles, intact.

L'abbé, tenant à la main une aiguière, les attend à l'entrée du réfectoire, assisté de deux moines portant, l'un un bassin et l'autre une serviette. En signe de bienvenue, il verse un peu d'eau sur les mains de ses invités, auxquels on offre pour les essuyer un linge. Puis ils sont conduits à la table des hôtes, placée en face de celle où, seul, le père abbé mange. Tout le monde est debout; l'abbé récite le *Benedicite*, auquel répondent les religieux alignés devant leurs tables, le long des murs. Le lecteur de semaine, installé dans une petite chaire au bout de la salle, chante sur un ton grave: *Jube Domine benedicere;* l'abbé profère la formule de la bénédiction à laquelle tous répliquent par un *amen;* et, servi par les pères, à tour de rôle, le repas commence.

Il rappelle, comme qualité celui des collèges et des séminaires ; il se poursuit et s'achève, tandis que le lecteur lit, en détachant les phrases, un volume de piété ou d'histoire ecclésiastique que tous doivent écouter en silence. Soudain, l'abbé frappe un coup sec avec un petit marteau, l'hebdomadier n'achève même pas sa phrase, mais, changeant aussitôt de ton, il ferme le livre et

lance de sa chaire : *Tu autem, Domine, miserere nobis*. Tous se lèvent, l'abbé récite les grâces, puis, à la queue leu leu, en psalmodiant le *Miserere*, l'on se rend à la chapelle, et quand les prières sont terminées, l'abbé, revenu dans le cloître, emmène les hôtes et leur offre, dans une salle à part, du café; pendant ce temps les moines, dont c'est l'heure de récréation, se promènent dans les jardins et causent; puis, dès que la cloche sonne, ils regagnent sans bruit leurs cellules.

En somme, le dîner et le souper monastiques complètent la série des offices canoniaux qu'ils séparent. Dieu y est révéré ainsi qu'à l'église et nul, même en ces moments de détente, ne le quitte ; ce sont, en un mot, des agapes de prières, car l'âme y entend célébrer, tandis que le corps se sustente, la gloire de Notre-Seigneur et de ses Saints.





SAINTE DÉBARRAS

Il y a deux ans environ, un jour que je me trouvais à Beauvais, j'allai, au sortir de la cathédrale, visiter une vieille église, Saint-Étienne, qui débute dans les voies de la pénitence, avec sa nef romane, à plein cintre, et finit dans la joie du pardon avec son chœur gothique, à ogives.

En poussant la porte et en me dirigeant vers le bénitier, je vis tout d'abord, à ma gauche, une statue de la patronne de la ville, sainte Angadresme, une statue de la fin du XVII[e] siècle, vraiment exquise.

Vêtue en abbesse bénédictine et tenant une crosse, la sainte souriait, fondue en Dieu ; puis je regardai à ma droite et alors je m'ébrouai.

Devant moi, entre une fenêtre à carreaux blancs treillissés de plomb et un camp de chaises posées les unes sur les autres, tête bêche, et surmontées

de deux ifs de fer, sans aucun cierge, se dressait un crucifix grandeur nature sur lequel était fixé à la place du Christ, un être bizarre, ni homme, ni femme, dont la tête était cernée non d'une couronne d'épines, mais d'une couronne de roi.

Cet être avait des cheveux de femme lui tombant jusques à la ceinture, un masque pareil à un loup lui couvrant le haut de la face, une barbe de sapeur, une gorge plate et un ventre de personne enceinte de plusieurs mois.

Il était vêtu d'une grande robe attachée au bas pour cacher les jambes, et les pieds nus, avec de gros pouces très écartés, n'étaient pas cloués l'un sur l'autre, mais piqués sur le bois, côte à côte.

Que faisait ce monarque masqué ou cette souveraine velue, dans une église ? Je m'informai près du prêtre de garde. Il me parut peu renseigné.

Cette statue, me dit-il, est celle de sainte Wilgeforte, une reine des Wisigoths, qui fut métamorphosée en une sorte de monstre pour décourager des prétendants.

Et ce fut tout ce que je pus en tirer ; c'était assez cependant pour me permettre de rêver sur cette virago et pour m'étonner de la voir faire ainsi vis-à-vis à sainte Angadresme qui, pour éloigner, elle aussi, des amoureux, avait obtenu du ciel la grâce d'avoir, jusqu'au jour où saint Ouen lui

imposa le voile, le visage rongé par une horrible lèpre.

Étaient-elles donc là pour prescrire aux fidèles du sexe mâle de n'avoir à jamais désirer l'œuvre de chair même en mariage seulement ?

Rentré à Paris, je fouillai dans des hagiologes, mais je n'y découvris trace d'aucune Wilgeforte et je ne m'en occupai plus.

Son souvenir ne m'avait cependant pas absolument quitté; aussi, quand, il y a quelques mois, je dus retourner à Beauvais pour y régler une affaire, mon premier soin fut-il de me rendre à Saint-Étienne.

J'y entre, et plus de sainte Angadresme. Je demande à un bedeau qui somnole où elle est; il me répond qu'il n'en sait rien, que si elle n'est pas à sa place, c'est sans doute parce qu'on la nettoie ou qu'on la répare. Je regarde sainte Wilgeforte, elle est changée; le masque a disparu, le visage est au clair et la barbe est rase.

Vue ainsi, avec son ventre météorisé et sa gorge nulle, elle répugne; l'expression de la figure que l'on voit maintenant est presque gênante; les traits sont rigides, le nez est dur et la bouche bâille et s'hébète. Le martyre qu'elle subit semble beaucoup moins la torturer que l'ennuyer; elle paraît surtout jouer un rôle qui la fatigue; elle ne souffre point

et ne prie pas ; elle est purement humaine et laide, de cette laideur de paysanne sèche et têtue dont la physionomie ne se détend qu'à la pensée d'un gain.

Je me demande quel est le merlan de sacristie qui s'est ainsi permis de gâcher une statue du XVIe siècle et de passer sa barbe à la tondeuse, et je finis par apprendre, une fois sorti dans la ville, que le clergé de Saint-Étienne, choqué de voir cette effigie désignée dans un guide sous le titre de « Christ hermaphrodite », a jugé prudent de lui donner un sexe.

Mais alors lequel ? car elle reste homme, par les traits, par le buste, par les pieds, et femme par les cheveux et par le ventre ; la question n'est donc pas résolue et l'androgynat persiste. Il s'affirme même davantage depuis que l'on a supprimé le masque, car, pour bien faire, il eût fallu ou féminiser les traits ou, après avoir coupé la barbe, garder le loup.

Dans tous les cas, il eût été plus simple, pour éviter que des gens confondent sainte Wilgeforte avec le Christ, d'écrire, au-dessus ou au-dessous de la croix, son nom. Les visiteurs auraient été au moins, une bonne fois, fixés sur son identité.

Voici maintenant quelques renseignements qui ont été récemment extraits des archives de Beauvais sur cette élue:

Sainte Wilgeforte était fille d'un roi de Portugal; quand elle atteignit l'âge de se fiancer, elle fut, à cause de sa beauté, très recherchée, mais elle repoussa tous les prétendants, parce qu'elle voulait se consacrer à Dieu. Sur ces entrefaites, Amare, roi de Sicile, envahit le Portugal, défit son armée et il s'apprêtait à imposer les plus humiliantes conditions aux vaincus, quand il aperçut Wilgeforte et en devint amoureux fou. Il la demanda en mariage à son père qui fut heureux de cette aubaine; mais, une fois de plus, elle refusa et, comme il la poursuivait et se préparait à l'enlever, elle supplia Dieu, pour le dégoûter d'elle, de l'enlaidir. Ce fut alors que ses traits grossirent, que son ventre poussa et qu'une barbe de sapeur lui serpenta le long du menton et des joues.

Amare perdit aussitôt tout désir de la posséder et se tint coi; mais le père outré de tant de désobeissance et exaspéré par tant de laideur, la fit rouer de coups et crucifier.

Telle est, résumée en quelques mots, la légende de sainte Wilgeforte, appelée aussi sainte Libérate, parce que le Seigneur l'avait par ce miracle libérée de tout hymen.

D'autres fictions se sont greffées sur cette histoire, car le culte de cette vierge fut, paraît-il, au Moyen Age, très répandu. En Angleterre, en France,

en Belgique, en Hollande, en Portugal, elle fut naguère vénérée, puis, peu à peu, elle tomba dans un parfait oubli; je crois même que, maintenant, aucune église, sauf Saint-Étienne à Beauvais, ne conserve une image de cette sainte.

Comment et quand son culte naquit-il dans cette ville ? On l'ignore; tout ce que l'on sait, c'est qu'au XVII[e] siècle une confrérie de sainte Wilgeforte existait à Saint-Étienne et chaque année, le 20 juillet, sa fête y était célébrée en grande pompe et il y avait, après la cérémonie, procession solennelle du Saint-Sacrement et Salut.

Un vieux rituel qui date de cette époque nous a gardé l'oraison de la messe dite en son honneur :

« Seigneur, nous vous en prions, jetez vos regards sur vos enfants qui vous implorent, par les mérites et les prières de la bienheureuse Wilgeforte, vierge et martyre, fille de roi ; et de même que vous avez exaucé ses prières en la dotant d'une barbe, de même daignez accueillir les souhaits de nos cœurs, en nous accordant un supplément de votre divine grâce. »

Sa fête avait une octave et, pendant l'année, la confrérie assistait encore à un certain nombre de messes chantées à l'autel placé sous son vocable.

Cette dévotion dura jusqu'au moment de la

Révolution. Alors les sans-culottes ravagèrent l'église, détruisirent son autel, mais sa statue fut préservée. En 1796, lorsque Saint-Etienne fut reconcilié, on la plaqua sur le mur qu'elle occupe actuellement, à l'entrée de la nef; puis, en 1827, on l'ôta.

L'un des membres du conseil de fabrique, un ancêtre sans doute du pieux imbécile qui a récemment tondu la sainte, déclara dans une réunion du bureau que beaucoup de paroissiennes étaient scandalisées par la toison de cette crucifiée et il conclut à la suppression de la statue. Quelques marguilliers moins bêtes protestèrent, mais la majorité du conseil, soutenue par Mgr Feutrier, évêque de ce diocèse, décida qu'une barbacole était une honte pour une église et la pauvre princesse fut arrachée de son mur et cachée dans un coin de la trésorerie.

Elle en sortit au mois de juillet 1832; seulement, pour ne pas effaroucher à nouveau les fidèles, on l'épila. Sa barbe n'en a pas moins repoussé depuis, mais, finalement, à l'heure actuelle, elle a encore les joues glabres et le menton ras.

Les femmes à barbe sont, on le voit, très mal considérées par le clergé, même quand elles sont vierges et martyres; mais le plus curieux de cette histoire n'est pas dans les vicissitudes pileuses de

cette déicole, il est surtout dans la spécialité de l'intercession que réclament d'elle les femmes du menu peuple.

Elles ne la connaissent pas sous le nom de sainte Wilgeforte ou de sainte Libérate, mais bien sous le nom de sainte Débarras. Comme elle a été débarrassée par le ciel d'un prétendant, elles l'implorent, elles, pour être débarrassées de leurs maris. Elles lui demandent, en un mot, la mort de leur conjoint.

Jadis, il existait dans l'Aisne un pèlerinage de matrones qui se rendaient dans ce but à une chapelle dédiée à cette sainte; cette dévotion pour mégères a disparu de ce département; elle subsiste encore à Beauvais, mais bien restreinte.

La foi s'en va-t-elle ou les femmes mariées de cette ville sont-elles devenues moins homicides? C'est une question que je laisse aux confesseurs de ces dames le soin de résoudre.





CÉLESTIN GODEFROY CHICARD

L'HOMME qui répondit, de son vivant, à ce nom ridicule de Célestin Godefroy Chicard, fut l'un des plus intrépides missionnaires de notre temps et l'un de ces saints excentriques dont les exploits méritent, suivant le lieu commun cher aux catholiques, « d'être plus admirés qu'imités ».

Originaire d'une famille du Canada qui vint s'établir, au XVIIIe siècle, en France, il naquit le 27 décembre 1834, dans le diocèse de Poitiers, à Paizay-le-Sec ; son père tenait une hôtellerie dans ce village et sa mère s'appelait Radegonde Pinier. Il fut l'aîné de cinq enfants, deux garçons et trois filles, deux lances et trois quenouilles, ainsi que lui-même s'exprime.

Il fut un galopin terrible ; batailleur et turbulent, il saute sur les ânes qu'il rencontre et les exténue en de folles courses ; puis il racole des bandes de

mioches, les divise en deux camps et, sous ses ordres, tous les moutards du hameau se cognent.

On le place dans un pensionnat, puis au petit séminaire de Montmorillon; il y est malheureux comme les pierres; ses professeurs sont ahuris par ses allures; ils le cherchent, et ils le découvrent, à cheval sur une branche, en haut d'un arbre ou pendu, la tête en bas, sur un trapèze; un côté bizarre de son caractère achève de les consterner. Il a lu, en cinquième, les *Quatre Fils Aymon* et l'empreinte de ce livre ne s'est plus effacée. Il l'avive encore en parcourant l'histoire des Croisades et les chroniques de Joinville et de Froissart, et c'en est fait, dorénavant, de lui; il restera pour jamais hanté par le Moyen Age et n'écrira plus qu'en vieux françois.

Ses lettres foisonnent d' « emmy », de « moult », de « par tous les saints de Castille », de « Pasques-Dieu », de « beau sire », de « beau cousin », de « parole de gentilhomme », de tout un bric-à-brac d'expressions un tantinet futiles et souvent gauches.

Evidemment, il n'égale pas les deux écrivains de notre siècle qui manièrent le mieux la langue d'antan, Balzac dans ses *Contes drôlatiques* et le P. Le Bannier, dans sa traduction des *Méditations sur la vie du Christ*, de saint Bonaventure.

Le directeur du petit séminaire songe à se dé-

barrasser de lui parce qu'il n'a pas « le genre ecclésiastique », mais il est intelligent et travailleur et sa piété est pour tous ceux qui le fréquentent un réconfort. On décide donc de patienter ; et tandis qu'on l'épluche et qu'on le soupèse, Chicard déclare tranquillement qu'il faut rétablir l'ordre de Malte et rétrograder jusqu'au XIIIe siècle. Puis il se pose cette question : « Serai-je bandit, moine ou chevalier ? » et il se répond : « Je serai moine-chevalier ; je veux célébrer la messe, mais le casque en tête et l'épée au côté. »

Et voici qui devient curieux : cette réplique qui semble être un simple enfantillage n'en est pas un, car Chicard discerne très nettement la nature même de sa vocation et l'appel divin se confirme, un jour qu'il lit les *Annales de la Propagation de la Foi*. Il voit dans ces missionnaires dont le journal parle son idéal de moine-chevalier et il précise alors ce qu'il sent et ce qu'il veut, en disant à l'un de ses cousins : « Il n'y a de chevalerie que de ce côté et j'y vais ; mais comme je tiens à mourir martyr et qu'il n'y a de martyrs qu'en Chine, c'est là que j'irai. »

En attendant, ses années de petit séminaire se terminent et sa famille l'envoie au grand séminaire de Poitiers. Il y poursuit son rêve d'aventures et profère cette phrase étonnante : « Je veux bien

être un saint, mais à cheval, un saint équestre ! »

L'on dirait d'un mot de d'Aurevilly; il a, du reste, quelque ressemblance avec le grand romancier, car il partage, sans le connaître, ses goûts romantiques, sa passion des toilettes saugrenues, son besoin de gongorisme et d'hyperboles. Plus tard, une fois qu'il sera malade, il écrira à sa sœur : « Je finis mes méditations, en rugissant. » C'est presque encore l'un des termes dont d'Aurevilly se servait, lorsqu'il racontait, à table, certaines de ces anecdotes qui paraissaient empruntées au répertoire du baron de Crac.

Toujours est-il, pour en revenir au grand séminaire de Poitiers, qu'il y fut mieux compris, moins rebuté, en tout cas, qu'à Montmorillon ; il est juste d'attester aussi qu'il s'y montre héroïque. Il mâte, à force de macérations et de pénitences, sa fougue et ravale ses cris ; mais à cette contrainte il étouffe et s'épuise et le supérieur lui permet, pour se détendre les muscles, de macadamiser des allées et de construire des grottes. Grâce à ces exercices, il s'en tire tant bien que mal et atteint le sous-diaconat. Il quitte alors Poitiers et enfin son rêve se réalise, il entre aux Missions Étrangères, à Paris.

Là, il se dilate ; plus de compression et plus de calandrage ; sa nature chevaleresque, ses im-

pétuosités n'offusquent personne, car tous ceux qui sont dans cette maison sont des gens résolus, les durs-à-cuire du bon Dieu, qui n'ont ni les manières mielleuses ni le bégueulisme épeuré des clercs. Son caractère enjoué, son enthousiasme de conscrit gothique, sa mâle piété, ses solides vertus enchantent ses camarades et ses maîtres; on le laisse penser à sa guise et s'habiller comme il lui plaît: il étudie la théologie, vêtu d'une cuirasse, et fume sa pipe; il s'épanouit, heureux, dans ce plein air d'âmes fortes!

Il est ordonné prêtre, en juin 1858, et le voilà qui, à l'annonce d'un départ de missionnaires, s'exalte, parle de croisades, de combats des Trente, de Godefroy de Bouillon et de saint Louis. » N'est-ce pas quelque chose de ce genre que les expéditions des missionnaires? » s'écrie-t-il. Il attend avec impatience son tour d'exil et lorsqu'on lui désigne son champ d'apostolat, le Yun-Nan, il exulte. Il écrit à ses sœurs des lettres folles: « Yun-Nan, j'ai dit le nom de ma fiancée! le Yun-Nan est à moi! — c'est la dame de mon cœur, c'est pour jamais mon épouse! — Je suis dès là féru d'amour pour ta beauté, ma chère. — Ta face est plombée et brunie, mais belle pourtant. — J'aime ton allure thibétaine, ô ma fiancée, et tes engins de guerre ne me font point souci! »

« Parole de gentilhomme, Dieu m'a traité en fils aîné et comme le vaillant Juda, Hosanna! chantons victoire, le Yun-Nan est à moi! »

Il quitte ce Paris où, dit-il, « il n'y a rien de bien curieux à visiter ». Il a vu Notre-Dame, la Sainte-Chapelle et — ainsi que l'observe le P. Drochon, son biographe, ceci le peint tout entier — il est allé contempler l'armure de François Ier ! ce après quoi, il est convaincu qu'il connaît la ville.

Il part donc de la maison de la rue du Bac avec cinq autres missionnaires et s'embarque à Bordeaux. Il finit par arriver à Canton et, là, il peut s'assurer que sa fiancée qui habite sur les confins de la Birmanie et du Tonkin, est une effroyable personne. Il essaie de pénétrer dans le pays et n'y parvient qu'en risquant, à chaque pas, sa peau : Le Yun-Nan est à feu et à sang, ravagé par des hordes de bandits dont la férocité déconcerte ; ces brigands dits Lolos, dits Longs-Poils, et qu'il qualifie tout aussitôt de « Sarrasins », incendient les villages, égorgent les hommes et les femmes et, en guise de passe-temps, tuent les bœufs, leur ouvrent le ventre, le vident et, à la place des entrailles, entassent pêle-mêle des enfants, puis ils recousent la panse de la bête et la jettent à l'eau ; et ce n'est pas tout; outre que ces scélérats pourvoient des boucheries où la chair humaine se vend cinq sa-

pèques la livre, ils ont inventé, pour s'éclairer dans leur marche, la nuit, d'épouvantables torches, des enfants de quelques mois empalés sur des pieux de bois sec et entourés de bandelettes imprégnées d'huile; et c'est avec ces cadavres allumés qu'ils éclairent les routes !

Chicard n'est nullement terrifié par ces histoires. A force d'énergie et d'astuce, il atteint sa résidence, relève le courage des malheureux indigènes affolés par la peur des Longs-Poils et, lorsqu'il les a convertis, la scène change.

Ce romantique qui ne semblait épris que de pieuses chimères se décèle un homme pratique et un organisateur de premier ordre. Il se fait architecte, bâtit des églises, construit des forts, entoure ses villages de remparts, arme les habitants et, une hache d'abordage au poing, il s'élance à leur tête sur les sauvages qui les attaquent et il les extermine ; puis, après qu'il s'est débarrassé de cette engeance, il fonde des exploitations agricoles, des orphelinats, des écoles de filles et un asile de vieillards. Ses ouailles l'adorent et, lui, les aime comme ses enfants, bien qu'il n'ait point d'illusions sur le caractère des Chinois et qu'il déclare très nettement que ce « peuple n'admet d'autre loi que la fourberie et est bien le plus fripon du monde » ; mais cependant il se dévoue

et prie tant pour eux qu'il finit quand même par les épurer.

Il quitte, plusieurs fois, sa résidence, va dans d'autres parages que son évêque lui désigne ; épris de ce qu'il nomme ses « saintes galères » et dévoré par le zèle de Dieu, rien ne l'arrête, ni les territoires ennemis qu'il traverse, ni les gouffres. Il ignore tout vertige, cavalcade, à cheval, au-dessus des abîmes, saute par-dessus des torrents pour baptiser des peuplades, grimpe, au risque de se casser le cou, sur des montagnes, court, des journées entières, sans manger, pour porter le viatique à des mourants.

Entre temps, il se collette avec des sangliers, des panthères et des ours et il apparaît, dans les villages qui le voient pour la première fois, terrible. Il tient du traban et du janissaire. Il a des moustaches énormes, un vêtement en peau de tigre, des pistolets dans sa ceinture, des bottes à l'écuyère et il brandit un trident ! Sa mine dans les cabarets ne rassure personne ; mais, une fois dans la salle commune, il prêche l'Evangile d'une façon si éloquente — car il s'exprime merveilleusement en chinois — que tous se jettent à ses genoux et croient à la divinité du Christ. Il évangélise sans repos ni trêve, rien ne peut assouvir sa faim des âmes et, s'il n'était obligé de revenir sur ses

pas, pour surveiller ses colonies, il irait on ne sait où, au fond des déserts de la Chine, partout où il resterait un infidèle à convertir.

Et tandis que le missionnaire s'avance de plus en plus dans les voies parfaites et vit, d'une vie active, presque fondu en Dieu, le romantique demeure le même.

Rien n'est plus curieux que les lettres adressées à sa famille. Il l'entretient de ses costumes, demande des fusils et réclame une paire de bottes « distinguées, chevaleresques, à la hussarde », et l'on ne sait plus, à le lire, où l'on est. Il parle de seigneur, de manoir, d'écuyer et il faut traduire ; le seigneur est un petit fermier, le manoir est une baraque d'indigène, l'écuyer est un domestique. Il finit, d'ailleurs, par penser que ses tribus ont quelque chose des mœurs du Moyen Age, et c'est vrai, au fond ; il les a marquées, lui-même, de cette étampe, en instaurant des mœurs patriarcales, des processions, en rendant la justice, tel que saint Louis, sous un arbre !

Mais avec une telle existence de fatigues et de tribulations, il s'épuise. Si solide qu'il soit, Chicard tombe malade et il doit gagner un port européen pour trouver un médecin ; et là, il se ronge, pleure sur ses ouailles, dit à Jésus : « Mon Dieu, mon cher Seigneur, chacun sa spécialité ; moi, je

ne vois pas que je puisse me sanctifier, en cet état ; avec le caractère que vous m'avez donné, il me faut mes montagnes, mes chrétiens et mes païens, ma mission, et je ferai en sorte que le diable n'ait pas à s'en réjouir. » Et il ajoute : « Mon Seigneur, que votre volonté soit faite, mais si, dans les trésors de votre miséricorde, il y avait un moyen de me tirer des mains de cette ennuyeuse maladie et de me renvoyer guerroyer le diable, là-bas, je vous en bénirais dans l'assemblée des saints ! »

Il fut exaucé, une fois, deux fois, puis finalement une fièvre pestilentielle s'abattit sur ses districts et, en soignant les malades, il en fut atteint et mourut, le 17 juillet 1887.

Il mourut avec le regret de n'avoir pas été martyrisé, de n'avoir pas assez souffert pour la cause du Christ. Il était si vraiment humble qu'il se jugeait, de bonne foi, un mauvais ouvrier et n'attribuait les succès de son apostolat qu'aux prières du Carmel de Niort où l'une de ses sœurs était religieuse. C'est à cette sœur qu'il avait écrit, lorsqu'elle fut entrée au cloître, cette phrase si sage, si profonde pour les gens qui sont au courant de la mystique : « Ne cherche pas à faire de l'extraordinaire, la sainte Vierge n'en fit point. »

Elle ne fut pas, on le voit, banale, cette figure

d'apôtre, figure heurtée, farouche et cocasse à certains points, accorte et magnifique à d'autres.

Chicard fut tout en contrastes, rêveur à la fois et pratique, assommeur de bandits et père de pauvres gens ; et finalement, ce qui domine chez lui, c'est cette soif inextinguible qu'il eut de convertir des âmes ; aussi peut-on affirmer qu'il fut l'un des plus audacieux soldats de ces admirables troupes que nos Missions Etrangères lancent à l'assaut des pays idolâtres, et aussi l'un des plus résistants et des plus avisés de ces bons grognards parmi lesquels se recrute la « vieille garde » de l'armée de Dieu !





SAINTE FRANÇOISE ROMAINE

L'ÉPOQUE pendant laquelle vécut Françoise Romaine fut une époque de honte et de peur pour les papes. Durant les cinquante-six années qu'elle souffrit ici-bas, ce fut l'enfer à Rome; les populations constamment soulevées s'égorgent; le roi de Naples Ladislas envahit à plusieurs reprises le Vatican et la misère et la peste achèvent les ribotes sanglantes de ses troupes; les Souverains Pontifes se succèdent et, à peine élus, on les somme de déguerpir; à un moment, ils sont trois ensemble qui s'excommunient les uns les autres, tandis que l'antipape Pierre de Lune lance à son tour contre eux l'anathème. Le Saint-Esprit est devenu un vagabond qui erre au hasard de l'Italie et de la France et l'on ne sait plus auquel de ces maîtres il sied d'obéir; jamais on ne vit chrétienté dans un état pareil; les conclaves semblent composés de cardinaux hystériques qui

se chamaillent tandis que les bousculent des peuples fous.

Et, en même temps que la situation s'annonce désespérée, des saintes très particulières surgissent : sainte Brigitte de Suède, sainte Catherine de Sienne qui s'interposent et s'essaient à conjurer le schisme ; puis sainte Françoise Romaine qui fut plus spécialement l'une des victimes réparatrices de ces maux et qui se répercute au loin dans la personne de sainte Lydwine de Schiedam, car elles furent, toutes deux, simultanément, les symboles pénitentiels et vivants de l'Eglise souffrante.

Mais ce ne fut là, pour sainte Françoise, qu'une des raisons d'être de ses façons étranges, car deux autres motifs intervinrent aussi ; d'abord, elle fut une historiographe de l'enfer et de même que saint Denys l'Aréopagite nous révèle les hiérarchies des anges, de même elle nous fixa sur les coutumes et les préséances de la cour infernale dont elle nous dépeignit, et mieux que tous les artistes de son siècle, les clameurs et l'aspect ; ensuite, elle compléta l'œuvre de saint Benoît en fondant une institution régulière d'oblates.

Cette existence, qui s'usa dans l'apostolat de ces trois tâches peut se résumer de la sorte :

Françoise naît d'une lignée illustre, en 1384, à

Rome ; quand elle atteint l'âge de douze ans, son père l'oblige à se marier avec Laurent de Ponziani ; elle entre, navrée, dans cette nouvelle famille, mais sa belle-sœur Vanozza partage ses goûts de solitude et de prières, et les voilà qui organisent dans le palais où elles habitent ensemble deux oratoires, l'un dans le grenier et l'autre au fond du jardin, et elles se réfugient dans le premier, la nuit, et dans le second, le jour. Les maris de Françoise et de Vanozza étaient gens débonnaires et pieux, mais la patience leur échappa lorsqu'ils s'aperçurent que Françoise, qui était chargée des intérêts de la maison, distribuait leurs biens aux pauvres ; elle donnait, avec l'argent, tout le blé des granges, tout le vin des caves. Ils se fâchèrent, mais elle leur montra que les provisions augmentaient à mesure qu'elle les enlevait et une fois qu'elle venait de vider devant eux des tonneaux, subitement ils les virent à nouveau pleins. On la laissa désormais libre d'agir à sa guise et, après qu'elle fut mère de trois enfants dont deux petites filles qui moururent en bas âge et un fils qui lui survécut, son mari consentit à la délivrer de la servitude des chairs et à vivre auprès d'elle comme un frère.

Elle peut alors se macérer et se torturer à sa guise ; l'état de sa santé est déplorable, mais elle

n'en porte pas moins un double cilice, se ceint les reins d'un cercle de fer, ne se nourrit que de racines et d'herbes, se flagelle à tour de bras et elle verse dans ses plaies qui saignent de la cire fondue et les enflamme ; elle vit en extase, éprouve les douleurs de la Passion ; elle est une stigmatisée dont le flanc égoutte de l'eau et dont les pieds et les mains suintent du sang.

Elle est sans pitié pour son malheureux corps ; mais, si véhémentes que soient les pratiques de ses pénitences, elles ne sont qu'ordinaires si on les rapproche de celles que s'infligèrent d'autres saintes, Christine l'Admirable surtout, qui vécut un siècle avant elle. Il est vrai que celle-là dépassa dans sa ferveur les limites prévues des peines, car elle se jetait dans les fours à l'instant où l'on allait y enfourner le pain ; elle se plongeait, l'hiver, dans des puits dont elle cassait la glace avec son front ; elle se précipitait sur des roues de moulins à eaux et tournait avec ; elle grimpait sur des potences et restait là, debout, plusieurs jours, stylite de la pestilence, priant pour les cadavres qui se balançaient au-dessous d'elle, en l'encensant de leurs affreux parfums.

Mais si, en comparaison de telles épreuves, les mortifications de Françoise semblent douces, elle dut en endurer d'autres, tout à fait singulières

et uniques, je crois, dans les vies de Saints.

En sus de son ange gardien, elle en avait un autre qui la châtiait et la giflait même en public, quand elle venait à commettre la moindre faute. Cet Esprit, qui appartenait à la hiérarchie des Archanges, se tenait toujours à ses côtés ; elle le voyait distinctement resplendir alors qu'il était invisible pour les autres, et ses historiens ajoutent qu'elle lisait, sans lumière, la nuit, aux lueurs de son ange.

Ce surveillant n'était pas seulement chargé de la vitupérer, il devait aussi la défendre lorsque les démons la molestaient par trop fort; et ils y allaient de bon cœur, si nous acceptons les récits des Bollandistes ; ils la rouaient de coups de nerfs de bœuf, la traînaient dans les latrines et s'essayaient à lui mettre la tête dans le trou ; ils lui fourraient de la cendre et des oignons frits, qu'elle avait en horreur, dans la bouche ; ils la lançaient ainsi qu'un paquet de linge sale sur le haut des armoires, ou bien ils l'empoignaient, ouvraient la fenêtre, la suspendaient et la menaçaient de la lâcher dans le vide ; alors l'archange secouait sa chevelure en ignition et tous ces diables qui apparaissaient à Françoise sous des formes d'hommes et de bêtes, d'Ethiopiens et de moricauds, de lions et de buffles, de serpents et de dogues, de singes et de loups, prenaient la fuite.

Plus tard, quand elle fut plus avancée dans les voies de la perfection, elle eut, pour la protéger, un autre ange d'un grade encore supérieur; il était habillé de flammes et tenait à la main trois rameaux d'or dont les feuilles étaient pareilles à celles du mûrier blanc. Celui-là n'avait qu'à regarder les Esprits de ténèbres pour les contraindre à décamper.

Mais les vexations infernales ne furent point les seules dont elle souffrit; elle connut également les plus douloureuses des angoisses humaines; durant ces combats de rues qui ne cessaient à Rome, son mari fut grièvement blessé et il entrait à peine en convalescence qu'il fut, sur un ordre du roi de Naples, maître de la ville, envoyé en exil. Ce monarque voulut, de plus, s'emparer de son fils et le garder comme otage. Françoise le lui amena elle-même, mais aucun cheval ne voulut le porter. Tous refusaient de marcher ; de guerre lasse, on finit par le restituer à sa mère; mais son palais fut saccagé et ses biens saisis; de riche qu'elle était, elle tomba dans une misère noire; alors elle se fit infirmière et soigna les pestiférés dans les hospices.

Toutes ces tribulations, elle les offrait au ciel, pour sauver le patrimoine de saint Pierre et pour expier les débordements de Rome.

Mais Dieu lui demanda davantage ; il lui prescrivit de créer la communauté des Oblates bénédictines et, de même que toutes les fondatrices d'instituts religieux, elle eut à subir les plus pénibles des contradictions et les plus cruelles des noises.

Elle avait connu plusieurs veuves et jeunes filles de la ville qui fréquentaient l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, desservie par l'ordre des Olivétains, l'une des branches de l'arbre de saint Benoît, et elle reçut, alors qu'elle était en extase, l'injonction de les réunir en un couvent ; les moines qu'elle prévint, achetèrent en conséquence une propriété dite de la Tour des Miroirs, parce que certains ornements sculptés sur la tour qui surmontait la maison rappelaient la forme biseautée des glaces, et le Souverain Pontife autorisa, par une bulle, datée de 1433, toutes ces recrues de Françoise à vivre, sous la direction des Olivétains, dans ce cloître, ensemble.

Les oblates pratiquaient quatre carêmes par an, le carême de la Résurrection, du Saint-Esprit, de la Sainte-Vierge et de l'Avent ; hors ce temps, elles usaient, trois jours de la semaine, mais au dîner seulement, d'aliments gras ; elles jeûnaient le vendredi et le samedi et sur les sept heures de sommeil qui leur étaient accordées elles devaient

en distraire une pour réciter Matines; enfin elles menaient la vie contemplative et soignaient les malades.

Cet ordre, qui s'établit avec peine, eut pour première supérieure Agnès Lelli; sainte Françoise ne pouvait, en effet, entrer dans ce monastère, son mari, revenu d'exil, lui ayant fait promettre de ne point le délaisser de son vivant. Trois ou quatre années se passèrent, puis Laurent de Ponziani mourut et alors, devenue libre, elle se rendit à la Tour des Miroirs, se prosterna la face contre terre, les bras en croix, et supplia ses filles de l'admettre auprès d'elles; elle refusa, dès qu'elle eut revêtu l'habit, d'être nommée prieure, mais Agnès Lelli se démit de sa charge et elle fut bien obligée de la prendre. L'institut grandit sous son impulsion et il était prospère lorsqu'elle trépassa.

Il existe encore en Italie et une congrégation similaire tend à s'acclimater en France. Elle s'installa, en 1872, à Angers, sous le titre de « Servantes des Pauvres, association d'oblates régulières de Saint-Benoît », et à Paris, dans deux maisons situées, l'une rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel et l'autre rue du Faubourg-Saint-Martin ; cette dernière, si je ne me trompe, reçoit la direction spirituelle des moines bénédictins de Solesmes.

La troisième mission, enfin, que Françoise Ro-

maine dut accomplir, ici-bas, fut de raconter à ses confesseurs, qui les transcrivirent, les visions qu'elle eut des territoires de l'au-delà. Les plus curieuses sont celles qu'elle rapporta de ses voyages en esprit dans les Enfers; elles sont supérieures, selon moi, aux imaginations du Dante. Françoise n'a ni ce compromis d'une géhenne catholique et d'un Tartare païen, ni tout ce côté de vengeances personnelles et d'allusions politiques, sans intérêt maintenant, qui dépravent l'œuvre du poète. Son Enfer à elle est orthodoxe et il est conçu en dehors de toute haine, d'après les données de son temps; son portrait de Satan est grandiose. Dans les barathres vertigineux du Mal, il apparaît, assis sur une énorme poutre, et sa tête atteint le haut de l'abîme, tandis que ses pieds en touchent le fond. Sa face est horrible et sa gueule crache des flammes fétides et sans clarté; d'immenses cornes de cerf se ramifient sur son front, et ces cornes qui sont creuses vomissent des torrents de fumée, telles que des tuyaux d'usine; son col est étreint d'un collier de fer rouge et il rugit, menaçant d'un bras le ciel et désignant de l'autre le bas du gouffre; et les damnés et les démons accourent. Les tableaux des Primitifs de cette époque qui ont représenté des scènes diaboliques sont pâles en comparaison de ces peintures.

Confiné dans des ténèbres rayées de foudre, l'on aperçoit, en des jets de lueurs, une série d'exorbitants supplices : des damnés empalés sur des barres de fer chauffées à blanc, et qui leur sortent par le sommet du crâne; des apostats sciés par le milieu du corps et dont les chairs renaissent pour être à nouveau déchirées ; des luxurieux dont on arrache le cœur pour le tremper dans des amas d'immondices, avant de le remettre en place et de recommencer à l'arracher, pour continuer éternellement la même torture.

Ainsi que dans le « Jugement dernier » de Stephan Lochner du musée de Cologne, l'on discerne les prisons qui servaient alors à imaginer le séjour du vieil Enfer; seulement, sainte Françoise ne se borne point à nous montrer, comme le peintre, un donjon avec des fenêtres grillées derrière lesquelles des brasiers s'allument; elle ouvre toutes les portes, toutes les croisées du château et le monstre qui l'habite surgit, sous l'aspect d'un formidable lion d'airain rougi au feu, dont la mâchoire est armée, en guise de dents, de lames de faulx et dont le ventre est un nid de reptiles. Et les démons précipitent dans cette mâchoire les victimes et elles arrivent déchiquetées dans les entrailles qui les digèrent; et d'autres démons se tiennent aux aguets à la sortie de la bête

et saisissent avec des pinces ardentes les damnés qui reprennent forme et vie pour être, en une chaîne sans fin, réenfournés dans la bouche de fer et retirés intacts, après avoir été triturés et réduits en pâte par ces intestins de serpents.

Et il y a des tourments de ce genre pour chaque faute ; les bonnets de flammes, les lacs de plomb fondu, les infusions bouillantes de fiel, de poix et de soufre, les appareils pour crever les yeux et pour retirer la cervelle par une oreille défilent ; c'est un code effrayant de supplices ; en somme, l'Enfer, tel que se le figura le Moyen-Age, a trouvé en cette étonnante visionnaire son plus grand peintre ; et l'on pourrait presque ajouter le seul, car les imagiers des cathédrales qui traitèrent les mêmes sujets n'ont guère inventé que des croquemitaines plus ou moins enfantins et des monstres surtout comiques.

Françoise Romaine décéda, le 9 mars 1440 ; après sa mort, son cadavre, qui demeura chaud et flexible, exhala un parfum de lys et de roses et, sur sa tombe, des guérisons de maux incurables se firent.

Elle fut canonisée le 29 mai 1608 et elle est, en sa qualité de fondatrice du monastère de la tour des Miroirs, la patronne de ces oblates et de ces oblats bénédictins dont l'existence officielle a été

reconnue et les fervents desseins approuvés par un bref du Saint-Siège publié, sous l'anneau du pêcheur, le 17 du mois de juin de l'an 1898.







APPENDICE



LES CARMELS DE PARIS

La chapelle de la rue Denfert-Rochereau a été jetée bas, il y a trois ans et réédifiée à la même place, sur le peu d'espace qu'elle occupait. La nouvelle construction est de style ogival, droite et sans bras. Désespérant de dénicher sans doute des vitres de couleur, propres, l'architecte qui l'a bâtie a eu la bienfaisante idée de l'éclairer simplement par des carreaux à losanges, blancs.

La statue du Cardinal de Bérulle est maintenant placée à l'entrée, du côté des Evangiles; trois autels s'élèvent sur la gauche et celui qui est le plus rapproché du chœur est un autel de bois, gothique, peint en vermillon et en blanc, assez joli et flanqué de deux anges de la fin du XVIIe siècle, très supérieurs, malgré le côté peu séduisant de cette époque, à tout ce que peut produire l'industrie sulpicienne de notre temps. La statue du

Bienheureux Réginald se tient auprès de celle de M. de Bérulle ; enfin une porte percée à droite a été substituée à la fenêtre autrefois obstruée par un autel surmonté d'une haute croix et les dalles du sanctuaire démoli sont conservées.

Telle qu'elle est, cette chapelle est évidemment la mieux des trois que les Carmels Parisiens possèdent ; mais je regrette quand même l'ancienne qui était si sombre et où l'on pouvait si bien se recueillir dans un coin, en paix. La nouvelle est et trop claire et trop blanche. Puis cette senteur paysanne si rare à Paris et qui faisait le charme particulier de ce refuge n'est plus ; décidément, l'odeur des banlieues s'évapore et, avec elle, cette senteur de cellier humide, ce relent de cave enfumée par de très vieilles cires qui permettaient, avec un peu d'imagination, de se croire très loin, en un antique cloître, dans le fond d'un bourg épargné, d'une campagne demeurée, contre toute vraisemblance, pieuse.





SAINTE DÉBARRAS

LORSQUE j'écrivis l'histoire de cette sainte, je croyais son culte confiné à Beauvais et il n'en est rien.

Elle est révérée à Wattetot-sur-mer, en Normandie ; l'église de ce village possède deux statues de sainte Wilgeforte, l'une ancienne, affreusement délabrée et une neuve, issue des chantiers de la rue Bonaparte, c'est tout dire. Le 20 juillet, toute la contrée se rend en pèlerinage à Wattetot, mais la célicole y est invoquée pour la stérilité des femmes, pour la guérison des enfants malades et nullement pour le trépas désiré de malheureux maris.

La légende du pays la représente comme une Anglaise qui aurait été martyrisée non par son père, mais par les infidèles.

En Normandie encore, à Wittefleur, on l'implore pour l'anémie et pour les maux d'estomac; mais

là, le peuple a corrompu son nom qui s'est mué en celui de « Vierge forte » et c'est, en somme, la Madone que sous ce titre l'on prie. Toujours dans la même province, à Fauville, il existe aussi une statue d'elle ; elle date du XVIII[e] siècle et est dénuée de barbe.

Dans le Pas-de-Calais, à Wissant, se dresse également une effigie de la sainte, velue et couronnée; mais elle ne porte pas, ainsi qu'à Beauvais, un masque.

Si nous la cherchons d'autre part sous le nom de sainte Libérate, nous la trouvons dans les Hautes-Pyrénées, en l'église de Mazères, où ses reliques gîteraient dans une châsse gothique de vieux marbre.

Voici, enfin, une légende de la Suisse allemande, sur cette déicole :

Un ménétrier fut accusé d'avoir commis un crime et tandis qu'on le conduisait en prison, il s'échappa et se réfugia dans une église où s'élevait l'image sculptée de Wilgeforte. Il se jeta à ses pieds et aussitôt, pour prouver l'innocence de cet homme, elle laissa tomber l'un de ses souliers. Une estampe de Valdor, datée de 1622, la représente poilue et crucifiée, au-dessus d'un autel, tandis que le ménétrier joue du violon, à genoux sur une marche.

Ajoutons encore que, dans ces pays, elle a le renom de chasser les soucis domestiques.

Elle remplit, on le voit, la brave sainte, de singuliers cumuls. A Beauvais, elle fait des veuves; en Normandie, elle rend les femmes fécondes, guérit les enfants, soigne les gastralgies et dompte les chloroses; en Suisse, elle préserve des ennuis du ménage — en supprimant les maris, peut-être — et elle plaide avec son pied la cause des innocents. C'est bien des choses à la fois.

Pour mettre sans doute tout le monde d'accord, M. Darcel, dans un article de l'*Illustration* daté de 1866, s'est efforcé de démontrer — sans y parvenir, du reste — que sainte Wilgeforte n'avait jamais existé et que les statues de Beauvais et autres lieux représentaient simplement un Christ habillé, tels que ceux que sculptèrent les imagiers des XIe et XIIe siècles et dont un spécimen, en bois peint, provenant de la collection Courajod, a été récemment placé dans la salle André Beauneveu, au Louvre.





UN MOT

Par ces temps de servitude et d'imposture, les événements se hâtent. Tandis que je corrige les dernières feuilles de ce volume, en cette maison Notre Dame de Ligugé qu'il me va falloir pour jamais peut-être quitter, les instituts religieux que j'ai célébrés dans ce livre sont partis, chassés par les francs-maçons, de France.

Les Carmels de Paris sont vides. Solesmes est désert et, au moment même où j'écris ces lignes, l'exode des moines de Ligugé s'achève.

Les pages de « De Tout » sur les filles de sainte Térèse et sur les enfants de saint Benoît ne sont donc plus présentement exactes; mais elles pourront, je l'espère du moins, servir à rappeler ce que furent les cloîtres de ces grands

ordres avant que la canaille des Loges eût pourri ce qui restait encore de sain dans l'âme, si débile, hélas! de ce honteux pays.

Ligugé, 22 septembre 1901, en la fête des Sept Douleurs de la B. V. Marie.







TABLE

I

II

III

APPENDICE



ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY




Monastery Hill Bindery